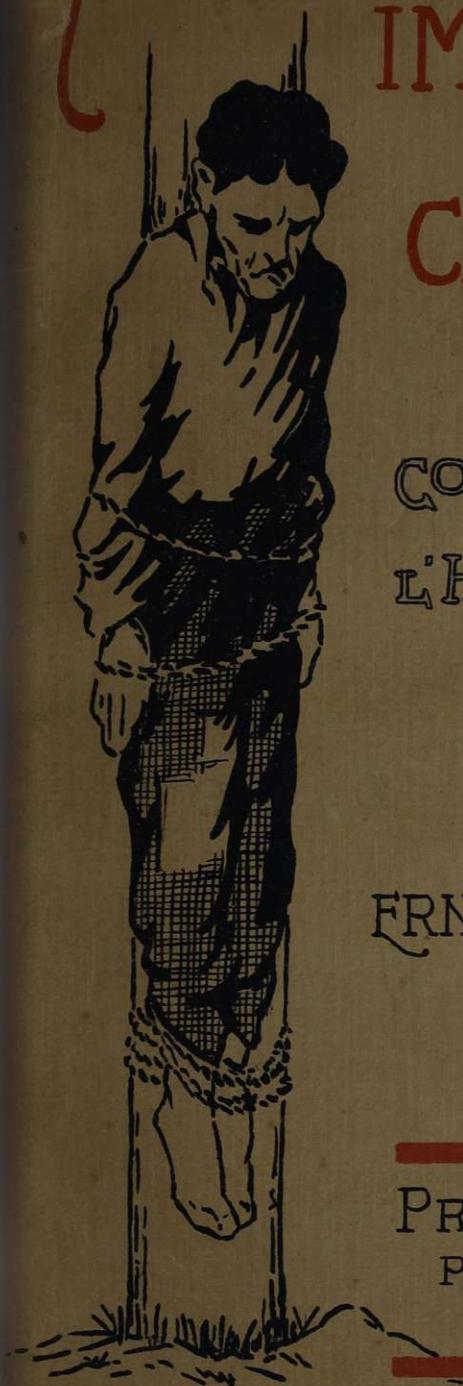


NOTES et
IMPRESSIONS
de
CAPTIVITÉ

CONTRIBUTION À
L'HISTOIRE DE LA
KULTUR

PAR
LE CHEVALIER
ERNEST DE LAMINNE

PRINTING C^o ÉDITION
PLACE DU 20 AOÛT, 22
LIÈGE



24

MLA 12757

BE096

200r

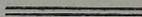


NOTES ET IMPRESSIONS DE CAPTIVITÉ

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE LA KULTUR

PAR

le Chevalier Ernest de LAMINNE



PRINTING C° EDITION

22, PLACE DU VINGT AOUT

(Ancienne Place de l'Université)

LIÉGE

—

1919

NOTES ET IMPRESSIONS

DE CAPTIVITÉ

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE LA FORTUNE

DE

Le Chevalier Ernest de LAMINNE

PRINTING CO. EDITION

22, PLACE DU KNOX ABOUT

(Ancienne Place de l'Horloge)

LIÈGE

1919

INTRODUCTION.

Mon but, en publiant ces notes de ma captivité, n'est pas d'apporter ma contribution à un flot de haine qui ne peut produire que des fruits funestes, mon but est de donner un tableau aussi exact que possible de ce que fut la vie des prisonniers en Allemagne.

Les prisonniers privilégiés, de même que les Commissions Neutres, ont aidé les Allemands à répandre l'idée que les prisonniers étaient bien traités. Les précisions que j'apporterai contribueront à faire connaître la vérité exacte.

Je parle de prisonniers privilégiés. Ils furent nombreux, et les Allemands offraient volontiers à ceux qui pratiquaient leur langue et savaient plier l'échine, des situations qui rendaient leur sort très supportable

Il y avait encore les prisonniers qui furent amenés, de par leur métier, à rendre service à leurs maîtres : tailleurs, cordonniers, sculpteurs, portraitistes, et ceux-ci non plus, n'ont généralement pas eu à se plaindre.

Il y a les malades et les blessés, en outre, qui eurent la chance d'être soignés par des médecins humains, il en est, tel ce Dr Richard, qui fut à Munsterlager durant toute l'année 1915, et ces blessés et ces malades, ont commis l'imprudence parfois, de le dire ou de l'écrire, sans se rendre compte du mal qu'ils font par là et combien ils contribuent à accréditer l'idée que les prisonniers soignés dans les hôpitaux ont été traités humainement. Que dire, par exemple, de telle lettre publiée fin 1917, à Paris, et où un prisonnier, très haut gradé, donne aux

médecins qui l'ont traité un témoignage éclatant de sa reconnaissance pour les soins intelligents et dévoués dont il a été l'objet ! Quand je pense au traitement qui fut infligé aux simples soldats au lazaret de Munster, durant le premier hiver, à ces pleurétiques, par exemple, qui moururent étouffés dans leur pus parce que le Dr Ianssen refusait de leur faire une ponction, ou à ce malheureux Van Houche, de l'artillerie de forteresse de Namur, qui avait eu la cuisse broyée par une balle tirée par une sentinelle, et qui resta près de deux mois sans qu'on prit la peine de lui retirer ni la balle, ni les esquilles d'os, ou à ces deux cents blessés de la Somme qui arrivèrent à Munster le 17 septembre 1916, et dont je dirai plus loin le martyre, et quand je songe à cette lettre, mon sang malgré moi se retourne.

Privilégiés aussi les intellectuels, ceux que les Allemands appelaient "Gebildete-Leute",. Jusqu'au 1^{er} avril 1916, ils purent rester dans les camps, dispensés de la plupart des corvées, et après cette date même, il y en eut qui arrivèrent à se maintenir et à éviter d'être envoyés au travail.

Privilégiés enfin, les sous-officiers, dispensés du travail par suite d'une convention internationale.

Gebildete-Leute et sous-officiers habitaient, ceux-là du moins qui consentaient à le demander aux Allemands, les Kopf-Stube, chambres qui étaient situées à chaque extrémité des baraques, et ils y vivaient à quatre ou cinq, se livrant à l'étude, pouvant se cuire à dîner, et échappant à la plupart des misères auxquelles étaient sujets les habitants des grandes chambrées : irruptions des sentinelles, travail forcé, etc...

C'est à un de ces privilégiés qu'il faut attribuer l'interview publié fin janvier 1919, dans l'Indépendance, et où ce monsieur se vante d'avoir vécu comme un philosophe dans une Kopf-Stube de Soltau, se défendant Unguibus et rostro (c'était son expression), contre les

intrus, et parvenant à réaliser ce paradoxe d'un prisonnier en Allemagne, qui ne fut jamais ni puni, ni frappé, ni envoyé en Kommando.

Il y a aussi les témoignages des neutres qui visitèrent les camps. A leur retour ils publiaient des rapports qui furent reproduits parfois par les journaux. Leur incompréhension de la situation des prisonniers y apparaissait totale. Visitant tant de camps et tant de Kommandos, et n'y faisant que des apparitions rapides, comment eût-il pu en être autrement ? Pour connaître la vie du prisonnier, il aurait fallu vivre avec lui, coucher sur le sac où il dormait, au milieu de l'encombrement et de la vermine des grandes chambrées, manger ce qu'il mangeait, vivre cette vie d'oppression et de travail excessif qui fut sa vie de tous les jours. Quant aux cas de mauvais traitements, c'était le petit côté de la question, et il n'a pu servir à rien de les collationner. Il est même à craindre qu'en insistant sur des cruautés déterminées, on ait contribué à répandre l'idée que, dans leur ensemble, les prisonniers n'étaient pas tellement malheureux.

Je ne puis passer sous silence les manœuvres que les Allemands employèrent pour tromper ces neutres.

A peine leur arrivée était-elle signalée, c'était le branle-bas général. Le commandant accourait, il visitait la cour et les baraques, suivi du Feldwebel. Il fallait cacher ceci, enlever cela, ratisser, laver, brosser, et en peu d'heures le camp était transformé. En même temps ordre était donné à la ferme prochaine d'occire deux cochons, et les victimes dare-dare étaient amenées devant la cuisine, juste face à l'entrée.

Ces messieurs arrivaient enfin. Accueillis avec toutes les politesses possibles et imaginables, ils ne voyaient que ce que le commandant voulait bien leur montrer : avant tout, l'installation des douches, c'était magnifique, et personne n'était là pour leur dire qu'elles restaient

parfois huit mois sans fonctionner. Ce fut le cas à Munster. Puis la cuisine : la soupe était excellente, et personne pour expliquer qu'elle était ainsi pour les besoins de la cause et que les autres jours elle consistait en un brouet infect. Personne non plus pour leur dire que les cochons étalés à l'entrée n'étaient là que pour la montre et que, eux partis, les cochons aussi disparaîtraient.

Cela se passait à Munsterlager, et, d'après ce que j'appris dans la suite, dans les autres camps aussi on recourait aux mêmes procédés. Le truc des cochons, par exemple, paraît avoir été de style.

A Friedrichsfeld, en novembre (?) 1916, à l'arrivée d'une Commission Neutre, les autorités invitèrent les prisonniers à jouer au foot-ball. C'était en semaine, et le foot-ball n'était autorisé que le dimanche, aussi les prisonniers refusèrent-ils d'abord et ne jouèrent que sous la menace d'être privés définitivement de leur passe-temps dominical : les visiteurs se seront imaginés que les prisonniers n'avaient rien d'autre à faire que de jouer au foot-ball.

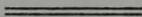
Par ces moyens et leurs façons obséquieuses, les Allemands arrivaient à influencer ces visiteurs d'une façon extraordinaire, et si nous arrivions à leur parler, en vain nous efforcions-nous de leur ouvrir les yeux. Nous eûmes même à essayer d'étranges rebuffades.

En donnant le récit chronologique de ce que fut ma captivité, en racontant les horreurs dont je fus témoin à Munsterlager et à Soltau, et les horreurs beaucoup pires qui se passaient dans les chantiers de travail (Kommandos), j'espère contribuer à établir ce que fut la captivité du grand nombre. On ne saurait assez mettre en garde l'opinion contre les affirmations des privilégiés, lesquels, pour peu qu'ils fussent insensibles aux misères de leurs camarades, non seulement n'ont pas souffert, mais ne se sont pas aperçus que d'autres souffraient.

La vérité est que la vie de la plupart fut très dure, et la vie de beaucoup, un martyre.

En disant ce que fut ma captivité et en racontant ce qui se passait dans les Kommandos, j'ai l'espoir aussi de contribuer à la rectification d'une erreur qui est assez répandue et d'après laquelle tous les abus dont les Allemand se rendirent coupables doivent être attribués au régime militariste et la responsabilité en remonter aux seuls dirigeants de l'Allemagne, l'Empereur, les Junker, les grand industriels. En réalité, c'est le peuple allemand lui-même qui est méchant, cruel, menteur, exécrable, et ses chefs ne firent qu'incarner ses aspirations.

Ceux que je vis les plus implacables, n'appartenaient pas aux classes dirigeantes, ce n'étaient par les officiers, mais bien les sous-officiers et les soldats, cultivateurs de leur métier, instituteurs, ouvriers de fabrique.



Le droit de voir le rapport lui-même
et de voir les annexes en question.

Le droit de voir les annexes et de les consulter
est en fait le droit de voir les documents. Les documents
de la commission de la recherche et des études ont été
transmis à divers points de vue les uns par les autres
pour se rendre compte de la responsabilité en matière de
cette affaire de l'Armée. L'Armée de terre
est grandement intéressée par ce qui se passe
dans les autres pays militaires, et notamment, en ce qui
concerne les faits de la guerre, les opérations.

C'est que le rôle de ces institutions a été
très important dans les affaires militaires, et il faut
avoir une idée de ce que les officiers et les soldats
ont fait de leur côté, notamment, en ce qui
concerne les faits de la guerre, les opérations.

Il est évident que les faits de la guerre, les opérations
ont été très importants dans les affaires militaires, et il faut
avoir une idée de ce que les officiers et les soldats
ont fait de leur côté, notamment, en ce qui
concerne les faits de la guerre, les opérations.

Annexes

Les annexes sont les documents qui sont joints au rapport
et qui sont destinés à donner plus de détails sur les faits
de la guerre, les opérations. Elles sont très importantes
pour la compréhension de ce qui s'est passé, et il faut
avoir une idée de ce que les officiers et les soldats
ont fait de leur côté, notamment, en ce qui
concerne les faits de la guerre, les opérations.

— 6 —

PREMIÈRE PARTIE.

Récit chronologique.

1. DANS NAMUR ASSIÉGÉ. — PRISONNIER ! — SUR
LE CHEMIN DE L'EXIL.

Je m'étais engagé le 3 Août 1914. Le 16 août ma compagnie fut dirigée sur Namur et affectée au secteur de Maizeret-Andoye.

Le fort de Marchovolette, assailli le 19, sauta le 22, presque en même temps c'était le tour de Maizeret et celui de Cognelée.

Le 23 après-midi nous reçûmes l'ordre de nous replier.

Dévalant du plateau vers la Meuse, comme nous atteignons la route d'Andenne, au village de Lives, nous fûmes assaillis par une grêle de balles qui venaient de l'autre côté du fleuve. Dispersés en tirailleurs nous étions à répondre à nos agresseurs, quand soudain, à notre gauche, une troupe de civils apparut sur la route, qui couraient épouvantés : sur leurs talons une compagnie allemande s'avavançait au pas de course ; nous fûmes pris sans avoir pu autrement nous défendre. Au moment même nous nous rendîmes à peine compte de ce qui s'était passé, et c'est seulement après, et quand nous eûmes entendu beaucoup d'autres prisonniers raconter les circonstances de leur capture, que nous comprîmes bien la manœuvre. Cette méthode de

paralyser l'adversaire en poussant en avant des civils fut très fréquemment employée par les Allemands au début. Elle affecta certaines variantes ; ainsi, à Liège, le 6 août, pour empêcher le génie belge de faire sauter les ponts qu'il avait minés, ils groupèrent sur ces ponts les premiers prisonniers qu'ils avaient faits ou les enfermèrent dans des charrettes de déménagement.

Ceux qui nous avaient capturés appartenaient au 92^{me} régiment d'infanterie et faisaient partie de la Garde ; c'étaient de grands jeunes hommes, agiles, bien découplés, la joie du vainqueur brillait dans leurs prunelles. Pendant qu'ils nous encadraient, certains, armés de haches, faisaient sauter les portes des maisons qui bordaient la route ; leur but était de les nettoyer de francs-tireurs imaginaires.

Durant deux jours ils nous menèrent sur les routes, au travers de villages qui achevaient de brûler, Saint-Nicolas, Bouges, Grez-Doiceau, et d'autres, qui étaient plus ou moins intacts. Les blessés suivaient sur une charrette. Le troisième jour, qui était le 26, à deux heures de l'après-midi, nous fûmes embarqués pour l'Allemagne, à Gemblou, entassés dans des wagons à bestiaux, à raison de 60 par unité. A chaque portière, une sentinelle. C'est ainsi que nous traversâmes le nord de la province de Namur et la Hesbaye, avançant lentement parmi les campagnes, stationnant longuement sur des voies d'évitement.

Au milieu de la nuit le train s'arrêta dans une grande gare. Nous étions à Liège ! Ma ville natale occupée par ces soldats étrangers, quel déchirement !

Au petit jour nous atteignîmes la frontière. Des foules ameutées couraient le long des voies et nous menaçaient du poing. Aux approches d'Aix-la-Chapelle la foule se fit plus dense. Le train s'étant arrêté, des dames qu'à leur toilette on reconnaissait pour des dames de la bourgeoisie, se précipitèrent vers nous

avec des gestes épileptiques, criant : " Assassins, bande de cochons ! Francs-tireurs ! „ et elles bondissaient comme pour nous frapper.

Le train continua. A chaque gare nous étions donnés en spectacle à un peuple en furie. A München-Gladbach, une infirmière de la Croix-Rouge vint offrir des tartines à nos gardiens : " Pour vous, disait-elle, mais rien pour ces cochons „. J'étais debout à la portière, sans doute crut-elle surprendre sur mes lèvres un sourire narquois, car tout-à-coup elle se recula, le visage contracté, et cracha vers moi avec force. Certe dame était mise avec beaucoup de recherche, ses traits étaient distingués.

Pendant deux jours nous fûmes promenés à travers la province Rhénane et la Wesphalie pour pénétrer finalement dans la Hanovre. A Minden, nous reçûmes une assiettée de soupe. Et de nouveau le train repartit, roulant au milieu de landes sablonneuses et de sapinières. Le 28 août, à 4 heures de l'après-midi, nous stoppâmes devant une petite gare au fronton de laquelle se lisait le nom de Munsterlager. Nous étions arrivés.

Une colonne se forma, encadrée de sentinelles, l'arme au poing, et nous traversâmes un village, puis un camp militaire tout grouillant des prisonniers que les Allemands avaient amenés huit jours auparavant de Liège, et nous débouchâmes dans une petite plaine qui était fermée de tous côtés par des sapinières. Au delà d'une de ces sapinières il y avait une palissade au sommet de laquelle, perchées sur des plates-formes, des sentinelles veillaient. Ayant contourné cette palissade, nous nous trouvâmes devant une grande porte, qui s'ouvrit à deux battants. Avant d'entrer un Feldwebel (adjudant) nous ordonna sous menace de mort de remettre notre pipe, notre tabac, notre canif. Après quoi on nous chassa dans l'enclos.

Cet enclos contenait déjà 2500 hommes. Nous y fûmes ajoutés au nombre de 3000. Nous fûmes abrités dans des tentes de cavalerie, dix en tout. Je fus logé dans la tente n° 1.

2. LE CAMP DES TENTES. — LA FAMINE. — LE STEEPLE-CHASE DU 1^{er} SEPTEMBRE.

La vie du prisonnier commença pour nous.

Enfermés au nombre de 5500 dans une cour sablonneuse qui mesurait un peu plus d'un hectare (1), de 5 heures du matin jusqu'à la tombée de la nuit il nous fallait rester dehors.

Hâves et déguenillés, en proie aux tortures de la faim, la plupart, des heures entières, restaient immobiles, assis dans le sable, le menton aux genoux, les autres erraient çà et là ou jouaient à des jeux de hasard. A 11 heures nous nous mettions sur deux rangs pour aller à la soupe. Les derniers n'étaient pas servis avant 2 1/2 heures. La soupe était un brouet fait de pommes de terre, de fèves ou de pois et où flottaient des cretons de lard rance. Nous recevions en outre un quignon de pain noir qui devait constituer nos repas du matin et du soir. Comme boisson, la valeur d'une demi-jatte de pseudo-café le matin. La soupe, très maigre, nous était mesurée avec une parcimonie extrême; j'ai appris dans la suite que les cuisines de ce camp avaient été prévues pour 2500 hommes. A l'arrivée des prisonniers de Namur, ce chiffre se trouva doublé. Sauf le pain, les vivres ne furent pas augmentés en proportion.

(1) L'enclos mesurait 182 mètres sur 67. Les tentes mesuraient 40 mètres sur 8. Chacune de ces tentes enfermaient 550 hommes. Si l'on fait le calcul, on trouvera que nous disposions, dans la cour de deux mètres carrés par homme, et dans les tentes d'un demi mètre carré. Aussi, impossibilité presque radicale, le jour de se promener, la nuit de s'étendre.

La faim rend mauvais. Des hommes se relevaient la nuit pour voler le pain de leurs camarades. Le jour chacun le portait avec soi attaché à une ficelle.

Avant que la nuit fût tombée, il nous fallait réintégrer les tentes. C'est là que, pressés l'un contre l'autre, minés par le chagrin, dans une atmosphère infecte et glacée, nous passions la nuit ; au début, nous n'avions pas de couvertures, peu après on nous en distribua à raison d'une pour deux hommes. Pour finir chacun eut la sienne. Comme nous étions couchés sur très peu de paille et en contact presque direct avec le sol, et qu'en outre il gelait presque chaque nuit, à peine parvenions-nous à dormir quelques heures. Un grand supplice était le manque d'oreiller. A chaque extrémité de la tente, il y avait un seau ; dès 9 heures ils étaient remplis et débordaient. Un flot fétide s'infiltrait dans la paille sur laquelle nous étions étendus.

Nous rentrions dans les tentes à 7 heures, 10 minutes après le silence le plus absolu devait régner. Le deuxième jour de mon arrivée, en passant devant la tente n° 8, quelques minutes après le coucher, les soldats de ronde entendirent chuchoter. Ils pénétrèrent dans la tente en criant comme des furieux, et après avoir lancé des coups de crosse au hasard parmi tous ces corps étendus, ils firent sortir tous les prisonniers tels qu'ils étaient, la plupart pieds-nus, et les forcèrent à rester dehors et debout jusqu'au matin.

Le 1^{er} septembre, au matin, les Allemands firent sortir de la tente n° 1 les prisonniers qui appartenaient à une compagnie de volontaires et les ayant rangés par quatre, ils les menèrent en dehors de l'enclos. Là, ils les disposèrent en deux rangs et leur ordonnèrent de courir au pas accéléré dans un cercle qu'ils avaient délimité d'avance. Sans se rendre bien compte de ce que ces hommes leur voulaient, les prisonniers se mirent

à courir. D'abord tout alla bien, mais l'un d'eux ayant trébuché, les Allemands, qui étaient au nombre de quinze, commencèrent à pousser des hurlements, et deux d'entre eux saisissant leurs fusils par le canon, frappèrent celui qui venait de tomber et l'atteignirent en plein ventre. Deux autres tombèrent presque aussitôt. Ils furent assommés à coups de botte. Celui-ci, la jambe cassée, était parvenu à se redresser et sautillait en criant; celui-là, frappé dans les reins et impuissant à se relever, hurlait de rage et d'épouvante.

Le premier s'appelait Delis, il était capitaine de la Garde-civique de la Louvière. L'autre s'appelait Van Caubergen, caporal-clairon. Le troisième, le plus grièvement blessé, s'appelait Eugène Herssens. Il était âgé de 48 ans. Le coup qu'il avait reçu occasionna un décollement des reins. Un an après il était encore à l'infirmerie.

La course cependant continuait. Le cercle que les condamnés parcouraient était interrompu par un fossé; c'est là que les faibles culbutaient, ils y formaient un monceau dans lequel les Allemands taping.

Au bout d'un quart d'heure, ils arrêtaient la ronde. Ils firent porter dans les tentes les plus atteints, les autres furent disposés en deux lignes parallèles, et toute une heure il leur fallut rester en position, la tête fixe, le petit doigt à la couture du pantalon. Malheur à celui qui vacillait sur ses jambes, dont les yeux clignaient, dont la main se crispait: un coup de botte le renversait par terre. J'entendis un des Allemands qui disait: " Nous aurions dû les faire regarder dans le soleil. „ — " Je n'y ai pas pensé „, répondit le Feldwebel.

Les bourreaux étaient quinze. Les uns appartenaient à la Landwehr, régiment de Gibraltar; les autres, appartenaient à la Landsturm, 38^{me} régiment. Les premiers étaient âgés de 28 à 38 ans, les autres de

38 à 45. Pas un qui ait eu un mot ou un geste de pitié, au contraire tous avaient rivalisé de méchanceté.

Je profite de cette occasion pour dire ceci : C'est une grave erreur de croire que le peuple allemand vaut mieux que ses dirigeants. Parmi les officiers, j'ai rencontré parfois de braves gens. L'éducation qu'ils avaient reçue ou les voyages qu'ils avaient faits, leur avaient donné une mentalité de civilisés ; parmi les sous-officiers et les soldats je n'ai guère trouvé que des brutes.

Les prisonniers qui venaient de courir ce Steeple-chase d'un nouveau genre réintégrèrent les tentes. C'est alors seulement qu'ils connurent pourquoi ce traitement leur avait été infligé. La veille, l'adjudant belge qui avait été nommé chef de la première tente, s'était plaint au Feldwebel de ce que deux hommes avaient refusé de lui obéir. Il avait ajouté : " Ce sont deux volontaires de guerre, ils ignorent la discipline. „ L'Allemand avait répliqué : " S'ils ignorent la discipline, moi je la leur apprendrai. „

3. MASSACRE DE TROIS CIVILS D'AERSCHOT. —
ASSASSINAT DE NEUF CIVILS DE WESEMMAEL,
GELRODE ET LOUVAIN.

Tandis que cette scène se passait dans le camp des tentes, des scènes plus terribles se passaient dans le camp principal.

Ce camp principal était divisé en districts à la tête desquels se trouvaient autant de Feldwebels. Un après-midi, 2 ou 300 civils furent amenés dans le district du Feldwebel Ritters, parmi lesquels des petits garçons de 3 à 5 ans. C'étaient des rescapés du massacre d'Aerschot (1).

(1) Cette scène se passa je pense le 30 août 1914. Je n'ai pu savoir le nom d'aucune des victimes. Par contre voici les noms

Pendant le voyage, qui avait duré deux jours, ils n'avaient pas reçu à manger, ils ne reçurent rien non plus à leur arrivée et furent enfermés dans une baraque. Le lendemain à 7 heures, un officier arriva pour les dénombrer. Il se tint à la porte de leur baraque, le sabre à la main, et à mesure qu'ils passaient devant lui, il comptait, un, deux, trois, et en même temps il les frappait en travers des épaules. Les petits garçons étaient épargnés. Quand ils furent tous sortis, il les fit mettre sur deux rangs, face au soleil, et s'en alla.

De toute la journée ces malheureux ne reçurent rien à manger, toutefois les prisonniers militaires leur apportaient de l'eau. A 5 heures, l'officier revint, et après avoir de nouveau frappé, il ordonna aux civils de se mettre sur un pied et de tenir l'autre pied en l'air, même les petits enfants. Ils essayèrent d'obéir, mais trop faibles et chaussés de sabots, ils n'y parvenaient pas. Les sentinelles se jetèrent alors sur eux, la crosse haute ; affolés par leurs cris, trois d'entre ces civils s'enfuirent. Il était facile de les rattrapper, le treillage qui enfermait cette portion du camp n'offrant aucune issue.

Au lieu de cela l'officier et les soldats les poursuivirent le revolver ou le fusil au poing et les abat-tirent.

Deux furent tués, un troisième, atteint seulement à la jambe, fut frappé à coups de crosse et à coups de pied, je ne sais s'il fut achevé.

Au cours de cette scène où cent coups de feu avaient été tirés, une balle perdue était allée atteindre

de plusieurs témoins : Henri Pirnay, du 9^{me} de ligne, de Theux. Raoul Lemaire, du 14^{me}, de Verviers. Jean Skünch, du 14^{eme} de ligne, de Verviers. Constant Foguenne, du 12^{me} de ligne, de Theux. Fernand Horbach, du 12^{me} de ligne, de La Reid. Les deux frères Bolly, de l'artillerie de forteresse de Liège, fils du notaire de Chapon-Seraing. Théodule Raison, du 14^{me} de ligne, d'Arlon.

un maréchal des logis belge qui passait à deux cents mètres de là et l'avait tué net. Un autre soldat qui était aux latrines, eut la jambe traversée.

Je ne connais pas le nom de l'officier qui commit ce forfait, certains prisonniers m'ont affirmé que c'était un certain lieutenant Wolff, ingénieur des mines, le plus méchant des officiers auxquels nous eûmes affaire. Il ne nous parlait qu'en grinçant des dents et manifestait une exaspération qui ne répondait à aucun acte répréhensible de notre part. Je l'ai vu poursuivre et frapper du sabre une troupe de civils dont le grand nombre étaient des vieillards.

Un autre triage, celui du Feldwebel Rodenwald, qui comportait des Belges pris à Liège, et des Français pris en Lorraine, reçut en outre, le dimanche 30 août après-midi, de 4 à 500 civils qui avaient été pris dans les environs de Louvain. Ceux qui les virent arriver racontèrent comment, épuisés par un long voyage, mourant de faim, ils se traînaient, chassés par les Allemands qui les insultaient à jet continu, les frappaient de leurs crosses, les piquaient de leurs baïonnettes. Le soir du 31 août vers 8 heures, un sous-officier passa de baraque en baraque disant : " Si vous entendez tirer cette nuit, restez couchés. Ce n'est pas aux soldats que nous en avons, mais aux francs-tireurs. „ Ces francs-tireurs, je les décrirai plus loin, vieillards ou enfants que leurs infirmités ou leur jeune âge avaient empêchés de fuir.

Les prisonniers attendent dans l'obscurité des baraques la fusillade annoncée. A 11 heures elle éclate. Par les fenêtres dont ils ont brisé les vitres, les Allemands tirent dans l'intérieur de la baraque où sont enfermés les civils. On entend le hurlement des victimes, puis c'est le bruit d'une course, des coups de feu encore et des cris d'agonie. Le lendemain sept cadavres étaient rangés le long des grillages ; deux

blessés, qui étaient restés couchés au milieu de leurs camarades, moururent pendant la journée.

Je suis arrivé à connaître le nom de six de ces malheureux : Claes Cornélius, de Gelrode. Kiebooms Alphonse, de Wesemael. Swinss Guillaume, de Wesemael. Van Steen Winkel Auguste, de Wesemael. Wauters Alphonse, de Wesemael. X Louis, domestique chez le jardinier Winkelbosch ou Winkelersch, à Louvain. Je n'ai pas trouvé le nom des autres. Le chiffre marqué sur la tombe commune qu'ils occupent au cimetière, prouve qu'ils étaient bien 9. Je pourrais citer de nombreux témoins de cette scène. Deux d'entre eux se trouvent à mes côtés pendant que je rédige ces lignes : Gaston Barla, du fort de Fléron, domicilié à Polleur, et Alfred Govers, brigadier du fort d'Embourg, domicilié à Liège.

4. LA FAMINE. — MAUVAIS TRAITEMENTS. — LA DÉMORALISATION.

Le temps s'écoulait bien morne pour les prisonniers des tentes. Nous mourions littéralement de faim et beaucoup se disputaient les pommes de terre crues que les éplucheurs occupés à la cuisine rapportaient le soir. Un de mes amis, Philippe V..., vit un homme dévorer un bout de saucisson rempli de vers : " Je ne regarde pas, lui dit le misérable, et je m'imagine que c'est du lard. ", V... lui-même, pour tromper sa faim, tantôt engloutissait successivement plusieurs gobelets d'eau, tantôt, ayant formé un tas de sable, se couchait dessus de façon à se comprimer l'estomac. Je vis un homme ramasser dans le sable des cretons de lard rance qu'un autre, moins affamé, avait jetés, et les dévorer.

Mais qu'étaient ces souffrances à côté des menaces continuelles au milieu desquelles nous

vivions ! Tout autour de l'enclos, de cinquante en cinquante mètres, du haut de leurs tourelles, des soldats veillaient, et à tout instant nous vomissaient des injures : " Bande de cochons ! Allez coucher sur votre fumier, fumier que vous êtes. „ Quand l'un ou l'autre s'approchait par mégarde de la clôture, ils entraient en fureur et plus d'une fois tirèrent. Cela se faisait aussi dans le camp principal. Plusieurs des nôtres furent ainsi tués. Ivres du matin au soir, sous-officiers et simples soldats étaient pris de frénésies subites, et les fusils partaient tout seuls. C'est en ce temps-là qu'un soldat belge qui courait, allant à la soupe, fut abattu par une sentinelle qui s'imaginait qu'il voulait fuir. En ce temps-là qu'un sergent français qui se trouvait aux latrines fut tué d'une balle venue on ne sut d'où. En ce temps-là aussi que trois soldats belges furent blessés d'une balle qui était destinée à un autre, un prisonnier civil russe qui avait commis le crime de passer le bras sous la clôture pour ramasser un croûton de pain. Un des trois blessés, Van Houche, de l'artillerie de forteresse de Namur, domicilié à Braine-le-Château, hameau du Cheval Blanc, atteint dans la cuisse fut transporté au lazaret où il resta sans soins. Le lazaret manquait du reste de chirurgien, le médecin Ianssen aurait pu faire l'extraction de la balle et des esquilles d'os, mais il refusa de le faire. Il refusa également de laisser soigner ce malheureux par les médecins belges qui se trouvaient prisonniers dans un baraquement voisin. Ce n'est que longtemps après, exactement le 17 novembre 1914, qu'un chirurgien arriva, le docteur Richard, qui soigna le blessé et essaya de sauver sa jambe. Il était trop tard, il fallut l'amputer. Ce même médecin Ianssen laissa mourir de nombreux pleurétiques étouffés dans leur pus, plutôt que de leur faire la ponction qui les eût sauvés.

Aux souffrances qui nous venaient de nos misères

2

et de l'abjection où les Allemands nous tenaient, le chagrin s'ajoutait qui nous venait du manque de nouvelles. Nous connaissions les horreurs de Visé, de Louvain, d'Andenne et de Dinant. Chacun de nous avait pu voir brûler les villages et les fermes. Que s'était-il passé chez nous ?

Chacun se posait la question et l'angoisse nous dévorait. Nous nous représentions aussi l'angoisse des nôtres : sans nouvelles du soldat à la guerre, que ne se demandaient pas nos mères, nos femmes, nos sœurs ?

Les Allemands se plaisaient à nous communiquer leurs journaux. Sur tous les fronts, leurs armées s'avançaient irrésistibles et chaque jour prenaient plusieurs forteresses. En nous remettant ces journaux les sous-officiers disaient en ricanant : " Fous êtes kapout, nous allons hannexer la Pelgique et fous serez hallemands. " Et il fallait courber la tête et se taire ! subir ces sarcasmes, entendre sans protester les moqueries les plus révoltantes !

5. ARRIVÉE DES PREMIERS PRISONNIERS ANGLAIS. —
LE MAJOR FREIHERR VON VALENTINI. — L'HUMI-
DITÉ DES TENTES.

Proche de la cuisine, laquelle était en dehors de l'enclos, se trouvait un petit lavoir. Dans les premiers jours de septembre, tandis que nous étions en rangs pour aller à la soupe, nous vîmes arriver une bande de 200 à 300 prisonniers vêtus d'un uniforme verdâtre : c'étaient des Anglais, ils avaient été pris à Dour. Arrivés à hauteur du lavoir, l'ordre leur fut donné de se déshabiller. A mesure qu'ils apparaissaient nus, les Allemands, sous le coup d'une excitation sadique, se jetaient sur eux et sauvagement les frappaient. Tout ce que la haine, la méchanceté, la bassesse du cœur peuvent engendrer d'avanies, ces misérables l'endurèrent. Beaucoup de nous pleuraient de rage.

C'est ce même jour que les Allemands, pour la première fois, nous menèrent dans la plaine déterrer des souches. Cette corvée dura jusqu'à la fin de l'automne. Sous la surveillance de sentinelles qui appartenaient toujours à ce hideux 38^{ème} régiment de ligne, X^{ème} Corps d'armée, tout faibles que nous étions il nous fallait manier la pioche et la bêche. Parfois le Herr Major tout-à-coup débouchait de la sapinière voisine. Il s'avancait, la mâchoire serrée, ouvrant et fermant nerveusement les mains, et aussitôt il se mettait à crier, prétendait que la besogne était mal faite, traitait les sentinelles d'imbéciles, et nous autres de cochons et de francs-tireurs. L'après-midi du 7 septembre, il s'amena avec des dames. Faisant siffler une badine qu'il tenait à la main, il nous menaça de mort à plusieurs reprises et nous traita de porcs, de voyous, de bandits. Il était avec des dames, c'était sa façon sans doute de se montrer galant. Cet officier était le Major Freiherr von Valentini, son frère était le chef du cabinet civil de l'Empereur. Quant aux dames qui l'accompagnaient, femmes et filles d'officiers, elles semblaient apprécier grandement la scène de haut goût qui leur était offerte, car elles ne cessèrent de sourire de la façon la plus agréable du monde et leur jouissance paraissait extrême.

Ces mêmes dames, disons-le en passant, aimaient à se promener à travers le camp principal armées de Kodaks ; à un certain endroit, le camp longeait les latrines, constituées par une simple perche. Le plaisir de ces dames était de prendre des clichés, les prisonniers seuls avaient honte.

Au soir, et parfois après avoir enduré toute la journée une pluie glaciale, les prisonniers réintégraient les tentes. La paille qui avait été distribuée à l'arrivée du premier convoi, le 18 août, avait pourri. Mêlée à la boue ramenée aux pieds et à l'urine débordant des

seaux, elle formait un fumier où il fallait nous coucher toujours affamés et grelottants de froid. Pas de linge, pas de chaussettes de rechange, pas de savon. Les poux firent leur apparition. Le 16 septembre il y eut une tempête terrible Elle dura trois jours pendant lesquels il nous fut impossible de dormir à cause du claquement des toiles et de l'eau qui dégoulinait sur nous. La tente n° 4 se déchira à plusieurs endroits. Affaiblis par les privations et couchant dans la boue, beaucoup contractèrent des pneumonies et des pleurésies dont la plupart moururent, un plus grand nombre contractèrent des rhumatismes qui les rendirent infirmes pour le restant de leurs jours.

6. LE SERVICE MÉDICAL. — PIQUES ANTI-TYPHIQUES.
— LE FELDWEBEL OOCK. — LE HERR UNTER-
OFFIZIER KLAUS, ALLEMAND DE BRUXELLES.

Entre les tentes n° 6 et n° 7 se trouvait un baraquement qui servait de lazaret et où, chaque matin, avait lieu la visite médicale. Le médecin était assisté de deux étudiants.

L'un de mes compagnons, le caporal Marcel Denies, qui était atteint de la maladie du sommeil, se présenta un matin à la visite. Je lui servais d'interprète. Aux premiers mots le médecin s'écria : " Très intéressant, hautement intéressant. „ " Puis, ayant examiné minutieusement le sujet, il se tourna vers ses deux acolytes et leur dit d'un ton grave ces paroles textuelles : „ La maladie du sommeil ! Il y a ici beaucoup de petites bêtes qui piquent (il faisait allusion aux moustiques et aux puces), voyez-vous que nous ayons une épidémie de maladie du sommeil ! „

Ils ignoraient tous trois cette notion élémentaire que la maladie du sommeil se transmet par le seul intermédiaire de la mouche tsé-tsé. Leurs craintes

étaient réelles, car le jour même ils firent partir Denies pour un institut spécial de Hambourg.

Le lazaret des tentes comportait 27 lits. Dès le premier jour il fut encombré de blessés. Les malades devaient en principe se contenter de leur place dans le fumier des tentes. Malgré le dévouement des deux infirmiers belges, Paul Arys et Philippe Prins, à cause du manque complet de médicaments les soins étaient nuls. Les médecins prescrivait un seul remède, l'aspirine.

Le 10 septembre, nous reçûmes chacun une piqûre anti-typhique sans que les précautions d'hygiène les plus élémentaires fussent observées. J'entendis un des trois opérateurs qui disait sous forme de boutade : " C'est pour éviter une épidémie de typhus, mais ce n'est pas pour vous autres, c'est pour nos soldats. „ A quelques jours d'intervalle nous reçûmes deux autres piqûres encore.

Le mois suivant nous fûmes vaccinés. Enfin, en janvier, nous reçûmes une injection anti-cholérique.

Proche du camp des tentes, se trouvait une série de baraquements qui constituaient le Telegrafien-Platz, et qui furent occupés, vers le 10 septembre, par ces fameux francs-tireurs que les Allemands avaient amenés; le 30 août, au district Rodenwald et qui avaient essuyé la fusillade que j'ai dit. Beaucoup étaient malades, et le matin on les conduisait à la visite au lazaret des tentes. Vieillards courbés par le travail, infirmes au regard affolé, enfants malingres, ils formaient une file lamentable. Les pieds dans des sabots, enveloppés dans la mauvaise couverture qu'on leur avait donnée, longtemps ils attendaient. Le 4 septembre, le Feldwebel Oock, professeur à Hanovre, pénétra dans le camp des tentes au moment où les civils venaient d'arriver. Les voyant ainsi, celui-ci tire son

sabre et d'un bond tombe au milieu d'eux. Ces vieillards, ces malades, qui depuis deux semaines vivent dans la terreur, hurlant d'épouvante, tentent de fuir, ils se bousculent, ils tombent, les uns essayent de se dérober à quatre pattes, les autres de gagner les tentes. Oock tout-à-coup s'arrête, il se tourne vers les sous-officiers qui l'ont suivi et dit en riant : " Je leur ai fait une belle peur! „ Et tous de rire avec lui. (1)

Chaque matin, les sentinelles venaient prendre un certain nombre d'hommes pour effectuer les corvées. Le Feldwebel s'élançait parfois à leur tête, le sabre à la main. Les prisonniers fuyaient de toutes parts, poursuivis par ces sentinelles. Quand elles en avaient acculé un certain nombre dans un coin, elles les faisaient ranger par quatre et les conduisaient au travail.

Les prisonniers étaient dans un état de prostration dont il est difficile de se faire une idée. Ce qui eût frappé celui qui serait entré, c'est le silence qui régnait dans cette enceinte occupée pourtant par plus de 5000 hommes.

Le Feldwebel Oock était fréquemment ivre. L'ébriété dans les premiers temps de la guerre était chez nos gardiens l'état habituel. Les sous-officiers du camp des tentes étaient bien le plus sinistre ramassis

(1) Parmi ces civils il en était de fort vieux. Plusieurs moururent dès les premiers jours : Voici leurs noms : Dodémont Urbain, de Visé, 75 ans † le 23-8-14. Feyaert François, de Rotselaer, 80 ans † le 3-9-14. Van de Brande François, de Gelrode, 70 ans † le 10-9-14. Vermaelen Félix, de Rotselaer, † le 29-9-14. Wuygts Félix, de Wesemael, † le 17-9-14. Certains de mes compagnons, Lucien Martinon, du premier chasseur à cheval, et Joseph Wilmet, sergent au 13^{eme} de ligne, assistèrent par hasard à l'enfouissement de l'un deux. On avait creusé un trou de deux mètres de profondeur. Le mort, qui avait été déchiqueté par l'autopsie et était cousu dans une toile à sacs, fut précipité au fond du trou : le sang jaillit de toutes parts. Le fils du mort assistait à la scène.

qu'on pût voir. Outre le Feldwebel Oock, il y avait deux sergents qui rivalisaient avec lui de brutalité, et un autre encore, un simple caporal (Unter-Offizier), auquel il faut que je réserve une place spéciale.

C'était un de ces Allemands qui nous avaient envahis depuis quelques années, commerçants, ingénieurs, larbins, garçons coiffeurs, et en tout cas espions. Celui-ci s'appelait Klaus, il avait épousé une wallonne et habitait Bruxelles où il avait ouvert une charcuterie.

On aurait pu croire qu'il aurait à cœur de se montrer plus convenable que les autres. Il n'en fut rien. Un beau jour il s'offrit à nous changer notre argent et nous donna 2 marks 50 pour 5 francs. Or, à ce moment, l'argent belge faisait prime en Belgique sur l'argent allemand, mais nous l'ignorions. Quand il eut beaucoup de pièces de cent sous, Klaus fit venir sa femme, et durant plusieurs semaines, elle fit la navette entre Bruxelles et Munsterlager. Ce trafic lui rapporta des milliers de francs.

Après, il nous vendit des couvertures et des galoches en bois qu'il recevait de la Kommandantur pour nous être distribuées gratis. En même temps qu'il nous volait ainsi sans vergogne, il s'informait des Bruxellois en vue, et s'offrit à faire porter chez eux de leurs nouvelles par sa femme : il voulait se ménager des appuis pour plus tard. Par moments, soit qu'il oubliât son avenir, soit que la brutalité l'emportât sur la prévoyance, il tapait sur les prisonniers avec sa baïonnette.

7. LES CANARDS. — RÔLE DE M^r EMILE BLAVIER.

La misère où ils se trouvaient n'empêchait pas les prisonniers d'être fort optimistes quant à la marche des événements. Plus ils étaient malheureux, plus ils s'efforçaient de se persuader que la fin était proche.

La soupe était plus maigre et plus infecte que de coutume, tous disaient : " Tant mieux, l'Allemagne est affamée. „ Nos gardiens se montraient particulièrement brutaux : " Tant mieux, disaient-ils encore, c'est que les nouvelles de la guerre sont mauvaises pour eux. „

Les journaux allemands que nous recevions parfois, nous renseignaient bien un peu sur les événements, mais qui y croyait ? Les Russes qui avaient pénétré dans la Prusse Orientale, s'étaient vus forcés de lever le siège de Königsberg. Ce n'était pas vrai, Königsberg était pris et les Cosaques marchaient sur Berlin. Les Français avaient perdu la bataille de Charleroi, Longwy s'était rendu et Maubeuge avec ses 40.000 défenseurs, Lille avait été abandonné sans combat ? Tout cela était faux, et au contraire, après s'être retirés pour induire l'ennemi en erreur, les Français avaient repris l'offensive, et les Allemands de toutes parts se repliaient en désordre.

Des nouvelles sensationnelles chaque soir parcouraient le camp. Un jour c'était la révolution à Berlin : un prisonnier qui travaillait au village le tenait du boulanger. Le jour suivant, Cracovie était pris par les Russes : des hommes affirmaient l'avoir lu dans le Vorwärts, qu'une sentinelle — alsacienne, bien entendu — leur avait communiqué.

Ce qu'on lui en fit dire à ce Vorwärts, et au Berliner ! L'Allemagne était affamée. Le Kronprinz assassiné. L'Autriche allait faire une paix séparée. Les munitions manquaient.

Cela courait comme une traînée de poudre. C'est à ce moment que nous arrivèrent les premières nouvelles de la bataille de la Marne.

La tente n° 9 était occupée en partie par les gardes-civiques de Saint-Trond. Ces malheureux avaient été traités de la façon la plus sauvage, à beaucoup

on avait volé leur argent. Ils étaient dans un état de surexcitation extraordinaire.

Parmi eux se trouvait un professeur de langues, Monsieur Emile Blavier, qui leur servait d'interprète et qui rendit beaucoup de services non seulement à ses concitoyens, mais à nous tous, et si le camp des tentes ne connut pas les scènes de massacre qui ensanglantèrent le camp principal, c'est en grande partie à lui que nous le dûmes. Monsieur Blavier avait obtenu d'aller chaque après-midi chercher du lait pour les malades, dans une ferme voisine, il en profitait pour rapporter les journaux. Lui-même était fort raisonnable mais c'est à lui que tous les canards étaient attribués.

La nouvelle de la retraite de la Marne nous arriva par cette voie et ouvrit à l'imagination de nos augures et de nos stratèges, des perspectives mirobolantes. Du 10 au 20 septembre, ils prirent Trèves, Metz, Coblençe... et les brûlèrent. Cologne aussi brûla. Pour avoir mis cette dernière nouvelle en doute, les sous-officiers de ma tente me regardèrent de travers.

Cologne brûla vers le 20 septembre, Aix-la-Chapelle avait brûlé depuis longtemps. Et Eupen ! Une colonne de prisonniers y avait été reçue par des hurlements, des crachats, des coups de pied, et même des coups de couteau. Pour la punir, on la brûla au moins dix fois.

Quand serait-on rentré ? On ouvrait des paris. Certains pariaient pour le 15 septembre. La plupart trouvaient que c'était un peu tôt et opinaient pour le 1^{er} octobre. Beaucoup fixaient comme date extrême le 1^{er} novembre, mais nul n'allait plus loin. Un des nôtres qui avait parlé de la Noël faillit recevoir des coups.

8. EN CORVÉE DE JARDINAGE. LE SOLDAT TANNENBAUM.

Le 15 septembre les Allemands demandèrent s'il n'y avait pas parmi nous de jardiniers ; il s'agissait

de mettre en ordre un petit parc qui entourait la Kommandantur. Je me glissai au milieu de plusieurs jardiniers professionnels, et désormais, chaque matin, nous fûmes une douzaine qu'une sentinelle venait prendre pour nous conduire à la besogne.

Cette sentinelle était un pépiniériste de Hildesheim du nom de Tannenbaum. Il paraissait un fort brave homme. Il trouvait très juste que les Allemands eussent violé nos frontières, notre refus de les laisser passer le scandalisait. Pour lui comme pour les autres il n'y a que la force qui mérite le respect, et le fameux axiome de Bismark, la force prime le droit, n'est que la forme concrétisée d'une idée qui gît au fond de tout cerveau allemand.

En nous rendant au travail, nous passions devant le petit camp appelé Telegrafien-Platz où, comme je l'ai dit, avaient été transférés les civils de Louvain, Wesemael et Gelrode qui avaient essuyé la fusillade du 31 août. Ils s'immobilisaient le long de leurs baraquas et nous regardaient passer, hâves, déguenillés, tragiques. Presque tous étaient d'un certain âge, beaucoup étaient des vieillards ou des enfants, et sur leur visage décomposé par le chagrin, le froid et la faim, un désespoir affreux se marquait. Je dit à Tannenbaum : " N'est-ce pas terrible de traiter ainsi des civils ? „

" Non, me répondit-il avec tranquillité, car si eux-mêmes ne sont pas des francs-tireurs, ils paient pour les autres. C'est très bien comme cela. Du reste c'est la guerre. „

C'est la guerre ! Combien de fois ne devais-je pas entendre ces mots. La guerre explique tout, elle excuse tout, et la parole " c'est la guerre „ est une des formes encore où s'exprime ce que je disais tout-à-l'heure : pour les Allemands la force seule existe, et le droit s'identifie avec elle. Ce qui est faible, malheureux, contristé, au lieu de provoquer chez eux la

pitié, ne provoque que leur mépris, et la guerre que nous considérons comme une tare monstrueuse de l'humanité, leur paraît un état aussi normal que la paix.

9. LE DISTRICT RODENWALD.

Dans les premiers jours d'octobre je fus transféré dans le camp principal et je fis partie du district du Feldwebel Rodenwald. J'eus le bonheur d'y rencontrer des compagnons fort agréables, notamment Monsieur Octave Collet, Consul général de Belgique, le baron Paulo de Moffarts, qui avait été amené en Allemagne comme garde-civique de Saint-Trond, le peintre Emile Deckers, et un jeune volontaire de Namur, Philippe Visart de Bocarmé. Nous devions vivre ensemble de longs mois, dans une entente parfaite et que des divergences toutes secondaires n'arrivèrent jamais à troubler.

Le district Rodenwald était occupé, au moment où j'y arrivai, par une très forte majorité de Français, par 300 Anglais et par une trentaine d'ôtages civils de Louvain, dont plusieurs professeurs de l'Université, deux médecins, un juge et un notaire; c'est dans la baraque de ces civils que nous fûmes logés. Cela nous changeait bien des tentes; nous avions un toit au-dessus de nos têtes, un poêle dans lequel à certains jours nous pûmes faire du feu, enfin nous avions une pailleasse!

La vie eut été tenable sans la souffrance morale que nous ressentions de savoir notre pays dévasté, et qui s'alimentait des mauvaises nouvelles que nous apportaient les journaux.

Le 9 octobre nous apprîmes la chute d'Anvers. On tira le canon, et le soir, musique en tête, les Allemands firent une retraite aux flambeaux à travers

le camp des prisonniers. Nous avions des heures bien sombres. Le fameux commandant von Valentini venait de disparaître, le Général retraité qui commandait le camp et qui s'appelait Plauel, était plus humain et les sous-officiers allemands se montraient moins cruels. Les coups de pied et les coups de poing cependant restèrent monnaie courante, et pour un rien on était condamné au poteau ou à la course. La peine du poteau consistait en ceci : le condamné était lié étroitement, et des pieds jusqu'au cou, à un pal fiché au milieu de la cour, et il y restait attaché, quel que fût le temps, pluie, neige ou gelée, de une à six heures. Qu'on ne perde pas de vue que nous étions fort affaiblis, que la plupart étaient mal vêtus et qu'avant de vous attacher les Allemands vous enlevaient votre capote, et l'on comprendra ce qu'était cette punition. Il arriva que le Feldwebel Rodenwald faisait monter le patient, avant de le lier, sur une caisse. Quand il était bien ficelé, la caisse était retirée et l'homme restait suspendu. La peine terminée il fallait le transporter dans la baraque, évanoui, et le frictionner ou même lui faire la respiration artificielle. Cette peine cessa d'être en honneur à Munsterlager en septembre 1915. Dans certains camps, notamment à Deinstedt, elle l'était encore fin 1916. Là, on faisait mettre le prisonnier sur la pointe de ses sabots. Quand il était lié ou retirait les sabots, et il ne touchait plus terre que par les orteils.

La peine de la course était moins cruelle, mais très humiliante. Il vous fallait prendre le pas gymnastique et courir pendant une demi-heure en cercle, le dos chargé d'un sac rempli de pierres, sous la surveillance d'un sous-officier muni d'un sifflet. A chaque coup de sifflet le condamné devait se précipiter par terre.

10. LES SÉIDES DE RODENWALD — LE SERGENT PEPLER. — LES DEUX INTERPRÈTES BELGES, J. K. ET A. V. DE W. — LE CHIEN DE BERGER.

Le Feldwebel Rodenwald était secondé par le sergent Pepler, et, chose terrible à dire, par deux Belges. Ce sous-officier Pepler avait un chien berger féroce. Sous un prétexte quelconque, parfois pour se distraire, il le lançait sur les prisonniers qu'il voyait en groupe et les faisait mordre. Après, le chien fut muselé.

Ces Allemands en avaient surtout aux Anglais. J'appris qu'à leur arrivée ils étaient restés trois jours sans pain. Les Belges et les Français leur avaient abandonné chacun gros comme une noix de leur ration.

Leur sort fut bien triste. Jusque là, l'animosité des Allemands s'était concentrée sur les Belges. N'étions-nous pas ces pygmées méprisables qui avaient osé leur résister, à eux, les géants ?

L'arrivée des Anglais nous valut un répit. C'est à eux, notamment, qu'incomba désormais la corvée des latrines. Comme le camp comportait 23.000 prisonniers, et que les Anglais étaient 300 en tout, du lundi au samedi ils ne firent plus que cela : vider des fosses d'aisance.

Ils étaient affamés au point de payer une Livre Sterling pour un pain. Après avoir dépensé leur argent, ils se défirent de leurs montres, de leurs alliances, et beaucoup finirent par se dépouiller, pièce par pièce, de tout leur équipement, jambières, bretelles, veston et capote. Et cela, à l'entrée de l'hiver.

J'ai dit que Rodenwald, outre son séide Pepler, était aidé par deux Belges. C'étaient deux interprètes : J. K. et A. van de W., tous deux d'Anvers. Le premier était fils d'Allemands et exerçait la profession de voyageur de commerce. Le deuxième, qui était

étudiant à Liège et se disait ingénieur, de même qu'il se disait sergent, était né de parents belges. A plusieurs reprises ils consentirent à appliquer la peine de la course. C'était un triste spectacle que de voir ces deux hommes, tantôt l'un, tantôt l'autre, et accompagnés de l'Allemand qui avait ordonné le supplice, se tenir au milieu du cercle et de les entendre qui criaient : " Une, deux ! une deux ! Allons ! un peu plus vite ! „

L'un et l'autre se promenaient souvent porteurs d'une baguette de jonc, et à l'instar des Allemands en frappaient les prisonniers. Il en fut ainsi du nommé Op de Cam Alphonse, du premier chasseur à pieds, de Bruxelles, qui eut le visage cinglé par la baguette de V. de W.

11. LE LIEUTENANT BECKMANN. — LA CORVÉE DU MARAIS.

Le 15 octobre, nous fûmes chargés par le lieutenant Beckmann, secrétaire du Général Plauel, d'organiser le service des mandats. Je quittai donc la corvée du jardinage. En rapports journaliers avec le lieutenant Beckmann, nous trouvâmes un officier fort différent de ceux que nous connûmes dans la suite. Il est vrai qu'il avait vécu à Paris jusque l'âge de 11 ans, et cela lui faisait une autre mentalité. C'est ainsi qu'au lieu de voir dans les civils de Louvain, des francs-tireurs, il y vit des victimes et s'employa à les faire rapatrier. Les vieillards et les enfants purent partir dès le 19 octobre. Il les convoya en Belgique. A son retour il me parla des dévastations de Louvain et du pays de Herve, me dit que c'était effroyable et m'assura que de trois jours il n'avait pu manger.

Le travail de bureau auquel nous nous livrions, n'avait rien de pénible, mais la masse des prisonniers continuait d'aller au travail. Il y avait, à 4 kilo-

mètres du camp, un marais qu'il fallait drainer. On les y envoyait par bandes de deux cents. Beaucoup n'avaient plus de bottines et marchaient sur des chaussures ou des planchettes qu'ils attachaient avec des ficelles.

La nourriture restait aussi insuffisante. Les baraques, où l'on était entassé, étaient humides, certaines complètement pourries. Comme chauffage on recevait quelques racines de sapin qui, trempées par la pluie, refusaient de brûler. Les malheureux qui rentraient du marais tout transis, restaient plusieurs jours sans pouvoir se sécher.

Le départ, le matin, était sinistre. Pâles, déguenillés, tristes jusqu'à la mort, les prisonniers étaient tenus de rester dans la cour, rangés par quatre, attendant que les sentinelles les vinssent chercher. Le sergent Pepler, chaque matin, présidait à ce départ.

C'était un spectacle hideux que celui de ce petit homme blond, aux yeux luisants de méchanceté, qui frappait au visage des colosses qui lui eussent fait sauter la mâchoire du revers de la main. Le 20 novembre 1914, je le vis se ruer par derrière sur un pioupiou français qui était dans les rangs, à sa place, et lui traverser l'épaule de sa baïonnette. Le petit soldat tomba, baigné dans son sang. Se rendant compte qu'il avait été un peu vif, Pepler l'aida à se relever, le conduisit à l'infirmerie pour le faire panser, puis à la cuisine, où il lui fit avaler un bol de soupe.

Rodenwald, lui, haïssait surtout les Anglais. Il les faisait mettre, des journées entières, le nez contre un mur ou contre des petits sapins qui étaient devant son bureau. Pepler les tenait à l'œil. Si l'un d'eux bougeait, il s'élançait du bureau, le faisait se retourner, et le souffletait sur l'une puis sur l'autre joue.

12. ARRIVÉE DES PREMIERS PRISONNIERS RUSSES. —
LE CAMP DU TELEGRAFEN-PLATZ.

Le 27 novembre les prisonniers des tentes furent évacués sur le camp de Soltau. Le même jour les civils qui restaient encore à Munsterlager furent dirigés sur Celle.

Le 1^{er} décembre nous vîmes arriver le premier convoi de prisonniers russes. Cela nous serra le cœur, car si les journaux nous avaient annoncé la défaite du Grand Duc Nicolas aux lacs Mazures, nous doutions encore, et ces prisonniers étaient la confirmation du désastre. Mais en même temps nous admirâmes ces soldats du Tzar, leur stature, la largeur de leurs épaules, ainsi que la qualité de leur équipement, leurs longues capotes, leurs bottes, le bonnet à poils des Sibériens, la casquette pratique et bien dessinée des autres.

Le 7 décembre, à 11 heures du matin, un soldat belge, François Dricot, du 14^{ème} de ligne, de Liège, fut tué dans des circonstances odieuses. Il s'était approché du magasin à pain et avait volé un pain. Une sentinelle qu'il n'avait pas aperçue et qui le tenait à l'œil, l'étendit raide d'une balle dans le dos.

Le 13 décembre, le camp principal fut évacué, la masse des prisonniers fut envoyée à Soltau, tandis qu'une faible partie resta à Munster et fut dirigée sur le petit camp du Telegrafen-Platz.

Occupé au bureau des mandats, je restai à Munster avec mes autres compagnons.

13. LE FELDWEBEL BRANDT. R... T..., LE DOCTEUR
MALGRÉ NOUS.

Nous arrivâmes au Telegrafen-Platz le 13 décembre 1914 après-midi, nous devions y rester jusqu'au 25 mai de l'année suivante.

Nous eûmes comme Feldwebel Karl Brandt, Ober-Telegrafenasistant à Hildesheim. Il contrastait par son calme avec les épileptiques que j'avais vus jusque là.

Prodigieusement borné, par contre, il avait une façon de vous regarder qui le rendait odieux. Gros et gras, il se croyait fort beau et marchait avec une prétention qui l'eût fait prendre pour un général de division et qui en imposait aux Allemands, mais nous faisait bien rire.

Brandt faisait sortir les hommes des baraques en plein hiver dès six heures, et il leur fallait planter dehors, les pieds dans la boue, fouettés par la neige. J'affirme en avoir vu s'en aller dans la neige tout-à-fait nu pieds. La pleurésie en fit mourir plusieurs.

A part le Feldwebel Diedrich, que je devais connaître plus tard et qui était réellement un brave homme, ce Brandt est le moins mauvais des Feldwebels auxquels j'eus à faire. Qu'on juge de ce qu'étaient les autres !

Les prisonniers qui se portaient malades, passaient à la visite vers 9 heures. Étaient-ils *reconnus*, ils étaient exemptés de corvée pour un jour ou davantage, et les plus malades étaient admis dans une baraque qui servait d'infirmierie. Étaient-ils désignés comme *carotiers*, ils étaient tenus de rester dehors, et quel que fut le temps, rangés par quatre, immobiles, jusqu'au départ des corvées de l'après-midi : à ce moment, ils partaient avec les autres, sans avoir reçu la soupe.

Pendant tout un temps, nous eûmes, en guise de médecin, un de nos compatriotes, un certain R... T..., qui s'était fait passer aux yeux des Allemands pour médecin, alors qu'il n'était même pas infirmier et que tous ses diplômes se bornaient à un diplôme de licence en sciences commerciales et consulaires.

D'un toupet infernal, il n'hésitait pas plus à délivrer des ordonnances qu'à manier le bistouri. Les prisonniers en avaient une peur bleue et l'avaient surnommé " le docteur malgré nous „.

Vers la mi-janvier, il fut échangé comme médecin et nous quitta pour la France. Il était temps pour lui, et je connais certain Louis Vanloo qui, à son retour du grand lazaret, lui eût fait passer sa manie de jouer chirurgien.

Les soins que l'on recevait dans cette petite infirmerie du Telegrafafen-Platz, valaient ceux que l'on recevait à l'infirmerie des tentes. Seulement à l'aspirine s'ajoutèrent comme médicaments la teinture d'iode, un purgatif et un constipant. C'était tout. Quand on était à moitié mort, on vous transportait au lazaret principal.

14. LE TRAITEMENT DES MALADES. — LE DOCTEUR IANSEN. — LES INFIRMIERS GAST ET DELLER.

Il y aurait un long et douloureux chapitre à écrire sur le traitement qui fut celui des malades au grand lazaret.

J'ai parlé des prisonniers des tentes qui couchaient dans la boue. Dès le début, beaucoup, atteints de bronchite, furent emportés en peu de jours ; le premier fut un canonier de la position de Namur, Léonard, qui mourut de double pneumonie. Du 24 octobre au 10 novembre il en mourut 10, dont 6 la même semaine.

Le chef du grand lazaret était, comme je l'ai dit, le docteur Iansen. Nous avons vu sa haine du prisonnier. " Son ignorance de la médecine est quasi absolue „ déclarait notre meilleur infirmier, Antoine Lobet. Il ne s'occupait de ses malades que pour se moquer d'eux, s'amusant par exemple à leur faire remplir d'urine une bouteille qu'il leur remettait et

refusant ensuite de la reprendre, haussant les épaules et passant outre.

Un Anglais du nom de Pinder, atteint de je ne sais quelle maladie spécifique et dont l'état réclamait des soins urgents, fut complètement négligé par Ianssen. A. Lobet, fut témoin des brutalités que lui firent subir deux infirmiers allemands, les sous-officiers Gast et Deller. Le docteur Ianssen l'abreuvait d'insultes, lui supprimait une partie de sa ration, le soumettait à un tas de vexations. Deux autres Anglais qui étaient en traitement à cette même époque, subirent également des vexations et des rebuffades, mais à un degré moindre. Le sous-officier Gast brutalisait journellement les malades, il força, à coups de badine, certains patients à prendre des purgatifs qui ne leur étaient pas prescrits et dont ils n'avaient pas le moindre besoin. Il volait les vivants et dépouillait les morts. Beaucoup de malades sont morts faute de soins immédiats et compétents, notamment les pleurétiques, tels : Cheneuil, Opstein, et d'autres dont je ne connais pas les noms. Le 17 novembre, arriva un médecin consciencieux, le docteur Richard. Le soir même de son arrivée, et après une scène violente où il traita son confrère Ianssen d'assassin, il opéra d'urgence trois pleurétiques : Léon Westhof, du fort de Barchon, ingénieur à Liège ; François Célis, du 10^{me} de ligne, et un civil de Louvain. La ponction faite à Westhof donna plus d'un litre et demi de pus.

Les soins arrivaient trop tard, Westhof et le civil moururent après avoir longtemps traîné. Quant à Célis, il vivait encore en décembre 1916, mais il n'arrivait pas à se remettre.

Le docteur Richard devait rester à Munster pendant plus d'une année. Le 7 février 1916, il fut remplacé par les docteurs Buljtz et Uttendorfer, deux bandits dont je parlerai plus loin.

15. ENCORE LES CANARDS. — LA VEILLÉE DE NOËL 1914.

La captivité se prolongeait. A plusieurs reprises nous avions conçu de folles espérances. Cela avait été d'abord, et lorsque nous étions encore dans les tentes, la retraite de la Marne, puis l'arrêt des Allemands dans les Flandres. Des lettres venues de Belgique circulaient dans le camp. Elles disaient : " La tante Allem est bien malade, le climat ne lui vaut rien, le rhumatisme qu'elle a pris dans le marécage de Rhamsca s'est fort aggravé et les médecins redoutent la paralysie : la main gauche est bien malade. La semaine dernière, elle faisait ces gestes convulsifs qu'on voit faire aux moribonds et qui font dire aux gens du peuple : il fait ses paquets... „ Ces lettres étaient signées de gens qui n'étaient pas les premiers venus. Presque tous s'y laissaient prendre. En novembre nous apprîmes que le canon s'entendait de Liège distinctement : les habitants montaient, le soir, sur les hauteurs de la ville, vers Cointe et Bois-l'Evêque, et de là, tournés vers le midi, ils écoutaient longtemps.

Ces nouvelles nous mettaient en émoi. Mais voici que les semaines avaient passé et les mois, et de tous ces espoirs, rien ne s'était réalisé.

Noël fut là. Il y avait de la neige, il faisait boueux et froid. Réunis autour des poêles éteints, dans l'obscurité des baraques, nous passâmes la veillée, évoquant d'autres soirées de Noël, avec la clarté de l'arbre et la joie des petits enfants. Nous évoquions ce qui se passait chez nous à cette heure, nos enfants et nos femmes, nos mères, réunis autour du foyer et qui, songeaient à leur père, à leur frère, à leur fils captif, tandis que les lourdes bottes de l'occupant martelaient le pavé.

L'hiver fut triste et froid, rendu plus pénible par la multiplication des poux et l'absence presque

complète de combustible. Les baraques étaient humides, et les racines pourries que nous recevions pour alimenter les poêles étaient remplies d'eau comme des éponges.

Peu d'événements à signaler. Parfois l'un ou l'autre de nous était transporté au lazaret, peu après nous apprenions qu'il venait de s'éteindre.

Le 17 février, les gardes-civiques de Saint-Trond furent rapatriés. Paulo de Moffarts nous quitta, laissant un grand vide parmi nous.

16. DIMINUTION DES MAUVAIS TRAITEMENTS.

Vers la mi-janvier nous apprîmes, de la bouche même du lieutenant Beckmann, que des instructions étaient venues de Berlin, qui interdisaient de frapper les prisonniers. Cette défense de frapper parut aux ordres. Les coups, néanmoins, restèrent fréquents.

Brandt était assisté d'un sous-officier dont les yeux luisants et les lèvres minces au milieu d'une barbe roussâtre et taillée en pointe, ne disaient rien de bon. Le 14 février au soir, un homme de mon pays vint me trouver : Il avait l'œil presque hors de la tête et pleurait de fureur et de mal. Occupé au montage d'une baraque, dans son ignorance de l'allemand il avait mal compris un ordre donné par le civil qui dirigeait les travaux. Le civil s'était plaint au sous-officier en question, lequel s'était jeté sur notre compatriote en lui envoyant un coup de poing formidable. Me faisant accompagner de la victime, je me présentai chez Brandt. Je lui dis que je connaissais les ordres venus de Berlin, que le lieutenant Beckmann m'avait dit que désormais les sentinelles ne frapperaient plus. Brandt, de son air arrogant, me demanda de quel droit je m'occupais de cette affaire. Je lui répondis en lui demandant le rapport du Général. Le lendemain ni le surlendemain, je ne fus appelé.

Aussi me présentai-je au Général spontanément. Le bureau des mandats où je travaillais, était proche du sien. Le Général, il s'appelait von Toll, me laissa parler et me dit que le sous-officier serait puni. Le lendemain même il fut retiré du camp.

L'ère des cruautés était passée, du moins pour les Belges, les Français et les Anglais du Telegrafien-Platz, car au camp russe, nous le verrons plus loin, elle ne cessa jamais, non plus que dans les Kommandos de travail, et surtout dans les usines. A la date du 10 mars 1915, je fus appelé chez le Général von Toll. Il me demanda d'écrire au Baron Robert de Rossius d'Humain, Président du Comité d'Assistance aux Prisonniers établi à Liège. Sous prétexte de rassurer les parents, il s'agissait de me faire dire que les prisonniers étaient bien traités. Le fait est que soufflets et coups de crosse avaient momentanément cessé d'être un système, mais qu'il ne se passait pas de jour où l'un ou l'autre ne fût victime d'actes de brutalité, que les prisonniers continuaient à mourir de faim, que tous les matins plusieurs centaines étaient envoyés au marais, dans la neige, fussent-ils nus-pieds. C'est ce que je fis remarquer au Général et à son secrétaire, le lieutenant-adjutant Ammelung.

17. LE MARTYRE DES PRISONNIERS RUSSES.

J'ai dit qu'au début de décembre nous vîmes arriver les premiers prisonniers russes. Sous la menace des sous-officiers qui les convoaient, ils défilèrent au trot devant nos baraques, en route pour le camp des tentes. Ils contractèrent une épidémie qui fit croire que c'était le choléra et il en mourut 114 les deux premières semaines. Leur chef fut ce misérable dont j'ai déjà parlé, le Feldwebel Oock. Les Russes sont des êtres sans défense, avec eux il put donner libre

cours à ses mauvais instincts. L'un d'eux avait-il commis quelque méfait, il le forçait à s'étendre, nu comme un ver, sur un banc étroit, faisait asseoir tout auprès son chien, une bête féroce, et disait au malheureux : " Tu vas être frappé, mais gare à toi si tu te sauves, car je te fais manger par mon chien. „ Alors il tirait son sabre et commençait à frapper. Le Russe hurlait, les yeux révoltés, mais la crainte du chien était la plus forte, et loin de fuir, il s'accrochait au banc de toutes ses forces. La face allumée par une excitation infernale, Oock tapait longtemps. Le 14 décembre 1914, comme je revenais du lazaret, je rencontrai une civière sur laquelle un homme était étendu qui venait de subir ce supplice. Le dos, les fesses, les jambes, n'étaient qu'une plaie. Je me plus à noter son nom : Grégori Owtchini, du 8^me régiment du Turkestan. Ces violences n'étaient rien à côté du régime de famine auquel ces gens étaient soumis. Nous en rencontrions parfois un groupe quand nous étions en corvée. Ils cheminaient lentement, se traînant à peine, mais sitôt qu'ils nous voyaient, malgré la menace de leurs sentinelles ils accouraient sur nous, suppliant pour un peu de pain ou de tabac. Leur donnions-nous quelque chose, ils se le disputaient et se battaient comme des chiens. Ils vendirent tout ce qu'ils possédaient, abandonnant leur bottes pour 75 Pfennigs et 1 mark, et s'éloignant ensuite pieds-nus dans la neige. Pour 2 ou 3 marks ils donnèrent leurs montres et jusqu'à leurs humbles alliances. Il se trouva des intermédiaires pour ce triste commerce.

18. EXPLOITATION DES ARTISTES. — GÉNÉRAL
PLAUEL, OBERST VON MUNCHHAUSEN, KOMMAN-
DANT BOKELMANN.

Quoique les mauvais traitements se fussent fort atténués, les officiers ne nous témoignaient en général

que haine et mépris. Les prisonniers étaient pour eux des criminels qu'il s'agissait de châtier. Ce qui ne les empêchait pas, à l'occasion, d'exploiter leurs talents à leur profit personnel.

Ayant vu quelques dessins exécutés par le peintre Emile Deckers, de Liège, les officiers de Munsterlager s'adressèrent à lui pour avoir leur portrait, mais alors que les sous-officiers se contentaient de payer les artistes avec un bol de soupe supplémentaire — en ce temps-là c'était appréciable — ils jugèrent que l'honneur du corps était en jeu et que l'artiste devait être rétribué, et s'étant mis d'accord, ils décidèrent de lui allouer, pour un grand portrait à l'huile, 40 marks. Et encore était-il spécifié que le peintre fournirait la toile, les couleurs, le châssis. Le Herr Général Plauel, les Herr Oberst, Hauptmann et simples Leutnant, tous se firent peindre.

J'eus l'heur d'assister à l'une des séances. Il aurait fallu entendre les réflexions du modèle, dans l'espèce un Herr Major, et les exclamations arrachées par une joie enfantine : " Kolossâl ! „ " Pyramidâl ! „ " Famôs ! „ Dans son enthousiasme il prodiguait au peintre les éloges les plus hyperboliques, et l'appelait Herr Professor gros comme le bras.

L'un de ces officiers était le Herr Oberst (colonel) von Münchhausen, il appartenait à la plus ancienne noblesse de son pays. C'est dans le somptueux costume de Commandeur de l'Ordre de Malte, qu'il se fit peindre, en pied, le prix fixé par ce grand personnage fut 100 marks.

Le lieutenant Kahl fit mieux. Son portrait terminé, devant que la couleur fût sèche, il vint le prendre dans la chambre où travaillait le peintre. C'était, disait-il, pour le montrer à ses amis. Quelques jours après, l'artiste s'enquiert de son client : il avait déménagé à la cloche de bois, emportant son portrait et oubliant de le payer.

Dans le camp voisin, Soltau, le Commandant Boekelmann poussa l'exploitation des artistes à un haut degré de perfection. Il en faisait travailler cinquante à la fois et faisait le commerce de leurs œuvres. Il se fit faire notamment des bracelets ciselés. La matière était fournie par des pièces de 20 marks qu'il apportait en cachette. C'était l'époque où les journaux multipliaient les appels au peuple, réclamant non seulement l'or monnayé, mais encore celui des bijoux et même celui des alliances, et taxaient de mauvais citoyens ceux qui ne consentaient pas à ces sacrifices.

19. LA FAMINE AUGMENTE. — ROLE DES JOURNAUX DE BELGIQUE. — LE PREMIER ENVOI COLLECTIF DE LA VILLE DE LIÈGE.

En mars 1915, la ration de pain qui de 600 grammes était descendue à 400, descendit à 250 grammes, et de 20 % qu'elle était jusque là, la proportion de matières étrangères à la farine fut élevée à 30 %. En même temps la soupe, déjà si insuffisante, devint plus maigre encore et plus infecte. Nous connûmes la soupe aux betteraves et celle aux déchets de distillerie. Au lieu de pommes de terre elle contient un résidu qui se donnait, en temps de paix, au bétail, et dont les qualités nutritives sont à ce point nulles, que les traités d'économie rurale en déconseillent l'emploi. Avec la soupe au maïs et d'autres nourritures de porcs, ce fut pendant six mois notre nourriture habituelle. La très petite quantité de viande qui se trouvait dans la soupe fut remplacée par les poumons, la panse et d'autres débris innommables. En mangeant cette soupe, il ne fut pas rare d'y trouver un œil de porc ou de mouton.

À cette même époque nous pouvions lire dans les journaux neutres que les prisonniers allemands, en France et en Angleterre, recevaient l'ordinaire du

soldat. Cela nous mettait en fureur. Je lus dans un journal allemand la lettre d'un prisonnier en France qui se plaignait de recevoir de la margarine au lieu de beurre ! Le livrancier du camp de Munster était un juif du nom de Rheinhold, dont la maison principale se trouvait à Hanovre. Ses employés avaient un arrangement avec les cuisiniers allemands de notre cuisine, en vertu duquel 40 % des produits à nous destinés, étaient retenus et partagés entre les larrons.

Ce régime dura de décembre 1914 à juin 1915, six mois durant lesquels les prisonniers eurent beaucoup à souffrir.

L'existence d'une censure nous empêchait de faire connaître la situation réelle, et l'on s'imaginait à l'étranger, en Belgique surtout, où les torchons à la solde de l'Allemagne (1) contribuaient à tromper l'opinion, que nous étions au régime de la caserne allemande.

Y contribuaient aussi les mensonges héroïques de beaucoup de prisonniers, lesquels, craignant que leurs parents ne se privassent pour eux, écrivaient dans chacune de leurs lettres qu'ils étaient bien nourris et ne manquaient de rien. Dès décembre pourtant, certains reçurent des colis, mais très exceptionnellement, et ce n'est que peu à peu, par ce qui transpirait de la situation réelle dans nos lettres, que la vérité enfin fut connue. Le retour des prisonniers civils acheva

(1) Ces feuilles nous firent beaucoup de mal, c'est à elles et aux assurances qu'elles donnaient que nous étions bien traités, que nous dûmes de n'être pas secourus six mois plus tôt.

Beaucoup sont morts qui eussent été sauvés s'ils avaient eu à manger. Le "Bruxellois", "La Belgique", etc., firent beaucoup de tort aussi directement, car ces feuilles nous étaient envoyées à profusion et contenaient tout ce qui était de nature à nous démoraliser. Au nom de tous les prisonniers en Allemagne, que leurs rédacteurs soient ici maudits !

d'ouvrir les yeux : ils rentrèrent en haillons et décharnés. En février, les envois collectifs commencèrent. Liège fut la première. Son envoi consistait en vêtements de toutes espèces, chaussettes, chemises, caleçons, écharpes, que sais-je encore. Ces précieuses choses furent réparties sans distinction de nationalité.

Parmi ces objets se trouvaient de petits nécessaires de couture, quelques mètres de fil et de laine enroulés sur un bout de carton, des aiguilles, des boutons, des agraffes. C'était l'envoi des petites filles des écoles. J'eus mon petit nécessaire aussi et je l'ai conservé. C'est une ancienne boîte à cigarettes, et sur la face interne du couvercle se trouvent ces mots : Une petite patriote belge, Marie Bovy, école du Laveu.

Mon Dieu, que cette petite inscription me toucha !

20. LES NOUVELLES DE LA GUERRE. — FÊTE DU ROI ALBERT, 8 AVRIL 1915.

La neige avait disparu, les pinsons commençaient à chanter dans les sapins qui bordaient le camp vers le Nord, un peu de verdure légère frissonnait au sommet des bouleaux. Le printemps fut là.

C'était l'époque où nous pouvions lire dans le *Rotterdamsche Courant*, le seul journal neutre que nous arrivions parfois à nous procurer, les prédictions d'Asquith et autres. Les Anglais avaient débarqué aux Dardanelles, huit jours et Gallipoli serait aux mains des Alliés, avant un mois Constantinople verrait défiler nos troupes. Nous apprenions en même temps la formation, en Angleterre, d'une armée de plusieurs millions d'hommes. Si, Constantinople étant pris, les Allemands refusaient de composer, cette armée arriverait bien à leur imposer cette paix victorieuse après laquelle nous soupirions. Les Russes venaient de prendre Prezmysl (23 mars) et menaçaient la Hongrie, les

Français, sur tout leur front, bloquaient leur terrible adversaire. Un immense espoir nous soulevait.

Le 8 avril nous célébrâmes la fête du Roi. Les Allemands nous y avaient autorisés. Au retour des corvées, baraque par baraque, sous le commandement de nos sous-officiers respectifs, nous nous réunîmes au sommet de la cour. Là, sur la blancheur crue d'une muraille, encadré de verdure, le portrait d'Albert 1^{er} se détachait. En sa qualité d'ancien officier, Monsieur Octave Collet prononça un discours de circonstance. Le chant de l'Avenir alors éclata. Les Allemands avaient interdit la Brabançonne. La fin de cette cérémonie fut attristée par un événement que je ne puis passer sous silence. Les Belges avaient défilé devant le portrait du Roi, les Anglais avaient suivi, les Français, eux, en furent empêchés par un sergent du nom de Seitz, du 15^{me} corps d'armée. Il ne voulait pas que les soldats de la République défilassent pour un Roi. Il faillit se faire écharper par les Anglais.

21. LE CAMP DU RHISLO. — JE M'ÉVADE. — UELTZEN.

Je nourrissais depuis le début le projet de m'évader. La difficulté était de se procurer des vêtements civils. Mais voici que je reçus, envoyé de chez moi, un costume civil, et les Allemands négligèrent de le marquer. Fin avril je trouvai un compagnon décidé à tenter l'aventure avec moi. A la mi-mai, nous étions prêts. Le 25 mai nous fûmes transférés, du Telegrafien-Platz, dans une annexe du camp qui s'appelait le Rhislo. Ce camp était sinistre. Borné de trois côtés par les baraquements du camp allemand, il était limité au nord par un bois de pins sylvestres. La cour était un parallélogramme de sable, sans ombre, et les baraques elles-mêmes, très basses et couvertes de tôle, étaient brûlantes. Cette cour de sable pulvérisait, ces

baraques surchauffées, constituaient un séjour désolé. Mon compagnon travaillait à la maison Rheinhold. C'est de là que nous devons nous échapper. Je me joignis à une corvée qui travaillait dans le camp principal. Là il ne me fut pas difficile de quitter ma sentinelle sans être aperçu, et, c'est sans difficulté aussi que je franchis la poterne. J'arrivai donc chez Rheinhold. Les prisonniers qui y travaillaient étaient gardés par trois sentinelles, lesquelles étaient assises sur un banc au fond de la cour ; or c'est précisément par là que nous devons prendre la fuite, car là était une porte qui donnait sur les champs. Un de ces prisonniers qui était dans le secret, Gaston Kennis, eut l'idée d'attirer les sentinelles à l'intérieur en leur offrant du cognac. La route était libre. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, nous traversâmes la cour et franchîmes la porte. Le temps de jeter nos frusques militaires derrière un tas de caisses vides et d'enfoncer notre chapeau sur la tête et nous prîmes le large.

Il était 5 heures de l'après-midi et le soleil tapait dur. A travers champs, nous allions, rapides, sans nous retourner. Les sentinelles, là-bas, pouvaient s'apercevoir de notre fuite, nous courir après.

D'après le plan que nous nous étions tracés, nous devons gagner la ville de Ueltzen, à 42 kilomètres à l'est de Munster. Là nous prendrions le train pour Hanovre et Düsseldorf. De Düsseldorf nous gagnerions la Hollande à pied.

Déjà Munster était loin derrière nous. Sur la droite, la bruyère au loin s'étendait, parsemée de sapins. Sur la gauche il y avait une vaste sapinière, c'est par là que nous prîmes et nous tombâmes sur la route que nous cherchions.

Des campagnards qui venaient à notre rencontre nous demandèrent du feu et continuèrent. Plus loin nous croisâmes un officier à bicyclette qui ne prit pas

autrement attention à nous. Décidément, c'est que notre déguisement était suffisant. Nous marchâmes d'un pas plus allègre.

Traversant une petite rivière qui serpentait au milieu de prairies marécageuses nous atteignîmes Detlingen, quelques fermes rouges, accablées sous d'énormes toits de chaume. De suite après, c'étaient des champs, puis une forêt de pins.

Les pinsons lançaient leur ritournelle, le ramier gémissait dans l'épaisseur de la forêt, le soleil, derrière nous, brûlait dans la sérénité du ciel. L'oppression de ces longs mois de captivité avait disparu et je me sentais revivre. Nous traversâmes Oerrel. Des femmes nous regardèrent curieusement du seuil de leurs maisons. Une heure après, nous traversâmes Brambostel, puis Imuiden.

Mes pieds étaient enflés, mes bottines étaient étroites et j'avais eu la mauvaise idée de mettre de gros bas de laine.

La nuit était venue, toute pleine de parfums et de clarté. De temps en temps nous traversions un village endormi, nous nous arrêtions aux carrefours pour lire les poteaux indicateurs. A minuit, nous aperçûmes les feux de la gare d'Ueltzen, que nous atteignions bientôt. Nous avions mis 7 heures et demie pour franchir les 42 kilomètres qui séparent cette ville de Munster.

Nous traversâmes la ville à la recherche d'un endroit où passer la nuit. Nous nous blottîmes dans un bosquet en bordure du chemin de fer. Au milieu de la nuit, éclata un orage, mais la température resta tiède.

22. HANOVRE. — DUSSELDORF.

A 6 heures du matin, ayant mis un peu d'ordre dans notre toilette, nous quittâmes notre refuge et rentrâmes à Ueltzen. Mes pieds me faisaient affreusement souffrir, et l'effort que je faisais pour marcher

sans boîter, provoquait des crampes dans la cuisse et dans le mollet.

Nous pénétrâmes dans la gare et à 8 heures et demie nous nous embarquâmes pour Hanovre. Le compartiment était bondé, mais nous n'attirions pas l'attention.

A Hanovre, nous avions trois heures à attendre. Nous les employâmes à errer en ville. J'observai la foule, le poids de la guerre attristait les fronts, les autos étaient rares. Nous dinâmes dans un petit restaurant. A 3 heures moins 20 nous prîmes le train pour Düsseldorf. Une dame en deuil se mit à nous dévisager avec insistance. S'adressant à un monsieur qui était en face d'elle, j'entendis qu'elle disait : " Je n'en sais rien, mais je crois que ce sont des prisonniers évadés. „ Le monsieur se tourna vers nous puis il dit : " Je crois que vous vous trompez. „ Néanmoins il sortit et alla sans doute prévenir le contrôleur, car celui-ci s'amena un peu après, nous fit montrer nos billets, qu'il avait déjà vérifiés et nous demanda d'où nous étions. Pas de doute, nous étions repérés. Nous nous efforçâmes de garder notre calme, mais nous ne nous faisons pas d'illusions et nous nous attentions à être arrêtés à la descente du train. Nous vécûmes trois heures d'angoisse.

Düsseldorf ! la foule encombre les quais, car nous sommes dimanche. Nous apercevons le contrôleur qui court là-bas prévenir la garde. Nous nous précipitons dans la direction opposée. La dame en noir et le monsieur, qui voient que nous nous défilons, sautent sur le quai, mais n'osent nous interpeller et semblent chercher du regard quelque gendarme. Nous nous faufilems dans la foule et atteignons une sortie secondaire. Nous voilà dehors ! D'un pas rapide, nous traversons la rue et nous faisons plusieurs crochets pour dépister ceux qui, sans doute, sont à nos trousses.

Ayant dîné dans un petit restaurant, nous sortons à la recherche d'un endroit où passer la nuit. Voici le parc public. Nous nous glissons dans l'épaisseur d'un buisson pour attendre le matin. J'enlève mes bottines, mes pieds sont en sang et j'ai perdu deux ongles, et il nous reste bien des kilomètres à franchir encore, mais qu'importe !

23. EN ROUTE POUR LA HOLLANDE. — REPRIS.

Le jour étant là, nous quittons notre retraite. Il est 4 heures. Voici le pont du Rhin, il est gardé militairement et nous nous asseyons un instant sur un banc, pour observer, puis, profitant de l'arrivée de deux chariots de foin et de ce que les soldats sont occupés à les visiter, ayant acquitté préalablement le droit de passage, nous traversons le pont.

Au-delà du pont, renseignés par les inscriptions du tramway électrique, nous prenons la route de Krefeld. Nous marchons deux heures. Mes jambes sont raides comme des piquets. A Osterrath, nous prenons le tram qui, une demi heure après, nous débarque à Krefeld. Il est 9 heures du matin.

Nous ne disposons que d'une carte rudimentaire, au sortir de la ville, nous nous trompons de route et faisons inutilement 5 ou 6 kilomètres. A 11 heures, nous sommes à Hülst. A midi, à Kempen. La frontière se fait proche. Certaines enseignes de boutiques sont en hollandais. Au sortir de Kempen, de nouveau nous nous trompons de route, c'est vers Venloo qu'il nous faut marcher et nous avons pris une route trop au sud. A 1 heure nous arrivons dans un petit bois où nous nous reposons. Attendrons-nous la nuit ? Tout va si bien, et les paysans que nous avons croisés ne nous ont pas regardés plus que si nous avions été du pays. C'est décidé : nous continuerons.

La route bifurque brusquement à gauche, voici le village d'Oedt. Nous prenons un chemin à droite. Bientôt nous nous trouvons devant un renflement du sol qui s'allonge du sud au nord, tout ce renflement est couvert de bruyère. A gauche, une vallée se dessine au-dessus de laquelle flotte une brume légère : la Meuse est par là ! Mon cœur bat violemment. Nous regardons de toutes parts, cherchant un bois pour nous cacher car nous devons être tout contre la frontière.

Pan ! — Pan ! — deux coups de feu nous saluent : une silhouette se détache au milieu d'une petite plantation de sapins. C'est la sentinelle qui vient de tirer sur nous ! Nous nous rabattons en vitesse sur Oedt que nous traversons. Ici nous commîmes une grosse faute. Nous aurions dû regagner le petit bois où nous nous trouvions à 1 heure. Au lieu de cela, nous continuâmes vers le sud, traversant une longue agglomération industrielle, Mülhausen. Nous cherchons un bosquet où nous puissions nous arrêter, examiner notre méchante carte, réfléchir. Mais non, nul refuge, il faut marcher, et toujours des maisons et des maisons ! Mes pieds, mes jambes, me font horriblement souffrir, et il me faut marcher droit pour ne pas attirer l'attention.

A 6 heures nous sommes à Sùchteln. Nous entrons dans un café. Aussitôt quatre messieurs y pénètrent et nous dévisagent longuement. Pas de doute, nous sommes perdus. Et en effet, au moment où nous sortons, les quatre civils exhibent une médaille établissant qu'ils sont de la police, et nous demandent nos papiers. Nous sommes pris et enfermés dans le cachot de l'Hôtel de Ville.

Le but était si proche, aussi sommes-nous navrés. Le lendemain, deux de ces policiers nous ramènent à Munsterlager.

24. PREMIER SÉJOUR AU CACHOT.

Ramenés à Munster, nous fûmes conduits devant le lieutenant Kosack. Il était professeur dans un Gymnasium de Hanovre, il serait difficile, je crois, de trouver modèle plus accompli de la brute, du cuistre et du pion. Son ressentiment contre nous se manifesta par un flot de menaces et de sarcasmes. Notre évasion, je le sus par la suite, lui avait valu des ennuis. Nous étions les premiers qui se fussent évadés, et dès qu'on se fut aperçu de notre disparition, cela avait été toute une affaire. Kosack, qui avait la responsabilité des prisonniers, et le Feldwebel Brandt, avaient eu à subir les reproches du Général. A la vérité, ni l'un ni l'autre n'y pouvaient rien, mais en Allemagne on n'y regarde pas de si près. La peine qui nous fut infligée par Kosack donnera une idée de la valeur morale du personnage. Après avoir subi le cachot réglementaire, nous devions être conduits au camp russe pour y passer le restant de notre captivité! Il nous fit bien remarquer que les Russes n'étaient pas très propres, mais que c'étaient nos alliés, nos frères; qu'ils étaient bien un peu voleurs et brutaux, mais que nous n'avions qu'à ouvrir les yeux et que, du reste, nous étions assez forts pour leur tenir tête, il énonça quelques autres âneries du même calibre puis nous fit conduire au cachot.

Dans la cellule voisine de la mienne, je fus fort étonné de trouver Philippe Visart. Le lendemain de mon départ, lui aussi avait tenté de s'évader, lui aussi avait été repris, et déjà il avait eu à subir les grossièretés de Kosack.

Le cachot allemand est dur. A Munster les cellules mesuraient 1^m80 sur 1^m85. Le prisonnier couche sur des planches. Il reçoit 400 grammes de pain et un pot d'eau par jour. L'obscurité est absolue, pas moyen même de voir l'heure à sa montre. Hiver et été deux

couvertures vous sont remises le soir et vous sont retirées le matin. Tous les quatre jours un peu de lumière vous est donnée par une lucarne qui s'ouvre dans le haut et vous recevez la soupe du camp. Le soir du quatrième jour, la lucarne est refermée, et pour un nouveau terme de trois jours le régime rigoureux recommence.

Juin, cette année là (1915), fut torride. Dans cette cellule sans lumière et sans air, j'étouffais. Mes pieds étaient malades. J'avais perdu deux ongles déjà, je perdis en outre l'ongle du gros orteil : en dessous, il s'était formé un abcès. Ces souffrances étaient peu de chose comparées au désespoir où j'étais d'avoir vu la liberté m'échapper. La perspective, non plus, au sortir du cachot, d'être mis chez les Russes, n'avait rien de réjouissant.

25. RÉLÉGUÉ AU CAMP RUSSE. — MES NOUVEAUX
COMPAGNONS.

Le but des Allemands en nous exilant au camp russe, était de nous mettre à l'index, et le lieutenant Kosack avait escompté que les Russes nous joueraient tous les tours. Il se trompa bien ! Dès notre arrivée, ils se précipitèrent pour nous rendre service, nous fabriquèrent, en démolissant les leurs, des grabats, et durant les quatre mois que nous vécûmes parmi eux, leur serviabilité ne se démentit pas un instant. Les sous-officiers russes surtout, qui voyaient l'animosité des gradés allemands pour nous, firent tout leur possible pour nous rendre moins pénible notre situation. La crainte de se compromettre en nous assistant, ne les effleura seulement pas.

Jusque là, je ne connaissais les Russes que pour les avoir vus passer quand ils allaient en corvée. On me les avait dépeints grossiers, voleurs, malpropres. La propreté seule laissait à désirer, quoiqu'ils ne fussent

pas, de loin, aussi sales qu'on le disait. Pas une seule fois, durant ce quart d'année que je fus parmi eux, je ne constatai une seule de ces incongruités qui rendent le séjour parmi les soldats si pénible. Ils crachaient rarement par terre, sauf quelques-uns, ils ne se disputaient presque jamais. Jamais, malgré leur misère extrême, ils ne nous volèrent, fût-ce une allumette.

Je fus mis dans une chambrée où il y avait surtout des Juifs polonais. Certes, ils ne payaient pas de mine et, sauf un ou deux, ils avaient de ces façons qui caractérisent les Youpins de tous les pays du monde, mais ils valaient mieux, beaucoup, qu'ils ne paraissaient. Les autres Russes les détestaient. Cette haine qu'ils sentaient contre eux leur faisait se serrer les coudes, et ils vivaient un peu à part. Bien qu'ils n'aimassent pas les Russes et qu'ils se montrassent assez plats vis-à-vis des Allemands, je n'eus pas connaissance qu'un seul d'entre eux ait jamais trahi ses camarades. Beaucoup plus dangereux me sont apparus les Deutsch-Russen, les Russes allemands.

Etablis par colonies sur le Volga, le Don et dans la province occidentale de la Sibérie, depuis deux siècles qu'ils ont quitté l'Allemagne, ils n'ont oublié ni leur langue, ni leur religion, les Russes au milieu desquels ils vivent sont pour eux l'étranger, et leur vraie patrie est toujours l'Allemagne. Ils le firent bien voir dans les camps. A Munster, l'un d'eux, nommé Franck, servait les Allemands comme espion et persécutait ses camarades. Le bruit ayant couru qu'un Russe récélait le drapeau de son régiment, il alla jusqu'à fouiller les sous-officiers qu'il soupçonnait. D'autres de ces Russes allemands, notamment ceux qui étaient occupés à la cuisine, se livrèrent à besogne analogue. D'autres encore, employés à la poste, apparurent aux Belges qui travaillaient avec eux comme éminemment suspects.

Les Russes allemands, fin 1915, furent élargis à la fois dans tous les camps et purent aller librement dans les villes et les villages où ils trouvèrent à s'occuper.

Les Baltes (Esthoniens, Finlandais, Lettons) paraissaient plus développés que les autres Russes. J'en connus qui avaient fort mauvais caractère.

La masse des Russes (Moscovites et Petits-Russiens) étaient des gens simples, préoccupés uniquement de la vie matérielle.

Presque tous ces Russes étaient des paysans et étaient d'une simplicité extrême. Les sous-officiers avaient une instruction rudimentaire. Je les ai vus toujours très dignes, leur conduite vis-à-vis des Allemands était irréprochable. Le soin qu'ils avaient de leur toilette, les discussions continuelles qu'ils avaient concernant les mérites de leurs régiments respectifs, la distance qu'ils maintenaient entre eux et les simples soldats, montraient à quel point ils étaient militaires. Leur patriotisme éclatait dans l'accent avec lequel ils parlaient de la Russie. Ils s'affligeaient de ses revers (rappelons-nous que nous sommes en été 1915, et que Varsovie vient de tomber), et conservaient une confiance inébranlable dans la victoire. Leur patriotisme se traduisait aussi par l'enthousiasme avec lequel ils parlaient des contrées qu'ils habitaient: ils vantaient la richesse du sol, l'abondance des chevaux et du bétail. Je n'en ai pas entendu un seul se livrer à ces récriminations qui fournissent un thème éternel à la littérature russe. Tout en ayant très peu d'argent, ces paysans ne vivent pas dans cette misère qu'on se plaît à nous présenter sous des traits si sombres.

Sans être instruits, les sous-officiers étaient parfois manifestement très intelligents.

La piété de tous était grande. Le matin en se levant et chaque fois qu'ils mangent, ils se signent à plusieurs reprises en s'inclinant. Le respect humain leur est inconnu, exception faite pour l'ouvrier des villes.

Alors que mes voisins de gauche sont tous des Juifs, mon voisin de droite est un Russe du Gouvernement de Smolensk. Il s'appelle Alexis, est âgé de 37 ans et est plus pieux, plus résigné et plus doux encore que les autres. Il ne parle jamais à personne. Je lui donne souvent un morceau de pain, un peu de tabac. Un jour je l'interroge sur sa famille. Sa figure s'éclaire. Il est marié et père de quatre enfants. La nuit même, je l'entends gémir. Le croyant malade, j'éveille le Juif Milstein qui me sert d'interprète, et je l'interroge. Il répond en pleurant : " Je ne reverrai jamais mes petits enfants „. Milstein me dit que ce n'était pas la première fois qu'il disait cela et que c'était son idée qu'il mourrait en captivité. J'appris l'année suivante qu'il était mort en Kommando.

Un autre de mes voisins s'appelle Grégori. Un jour, il reçoit une lettre, sa première lettre. Il ne sait pas lire et appelle Milstein. A mesure que Milstein lit, la figure de Grégori s'allonge, tandis que le visage de Milstein s'éclaire d'un sourire. Tout-à-coup Grégori prend la lettre, s'assied sur sa paillasse et se met à pleurer. Milstein me dit : " Il a reçu une drôle de lettre de sa femme, elle lui dit qu'elle avait été bien contente d'apprendre qu'il était vivant, mais qu'il avait commis une grande faute en se laissant faire prisonnier. " Moi aussi, disait-elle, j'ai commis une grande faute. Je croyais que Grégori était tué, et voilà que je vais avoir un enfant. Comme nous avons chacun quelque chose à nous reprocher, pardonnons-nous. „

Le pauvre Grégori pleura longtemps. Le lendemain il me dit qu'il renverrait sa femme chez sa mère avec cet enfant qui n'était pas de lui, et qu'il garderait son petit garçon.

Les Juifs sont presque tous fort antipathiques. Ils ont reçu une instruction primaire très incomplète et en tirent une vanité extrême. Les Allemands leur

ont mis dans les mains des ouvrages destinés à les exciter contre leur gouvernement. Tous sont révolutionnaires.

Ces Juifs reçoivent parfois la visite d'un rabbin de Hanovre. Ils se réunissent alors pour prier et chanter. A certains jours, ils jeûnent et prient du matin jusqu'au soir. En l'absence du rabbin, l'office de chantage est rempli par un infâme personnage du nom de Rosenthal. Lâche et voleur, basement crapuleux, il s'impose aux autres par la crainte qu'il leur inspire.

La religion est chez beaucoup de Juifs le moindre de leurs soucis. Tous néanmoins assistent aux offices et pratiquent le jeûne. L'infirmier Alexandre Winaver seul s'abstenait. Les autres lui en voulaient beaucoup.

Les défauts des Russes sont l'ivrognerie et le jeu. J'en ai vu s'enivrer avec de l'alcool à brûler. Ils passaient des nuits entières à jouer, à la faible lueur des lampes électriques qui éclairaient la cour. L'obscurité favorisait la tricherie, mais celle-ci leur est si habituelle, qu'ils ne s'en scandalisaient pas et se contentaient de faire rendre gorge au tricheur.

26. ENCORE LES MAUVAIS TRAITEMENTS.

Au moment où j'arrivai parmi eux, les Russes continuaient à subir les traitements barbares qui pour nous avaient cessé vers le mois de février précédent, et comme ils ne recevaient encore de chez eux ni colis ni argent, ils en étaient réduits à la nourriture si insuffisante que leurs maîtres leur donnaient. Durant quatre mois je les vis journellement se disputer les épluchures de pommes de terre et les autres déchets de leur maigre cuisine. Hâves, livides, du matin au soir ils rôdaient çà et là, un petit bidon de fer attaché à leur ceinture, en quête de nourriture. Au péril de leur vie, car il leur fallait franchir une clôture et un cordon de

sentinelles, ils se glissaient, la nuit, dans le camp allemand. Là, à l'entrée de chaque baraque, se trouvait un tonneau destiné à recevoir les restants de soupe. Ces tonneaux n'étaient vidés qu'après plusieurs jours. C'est là que mes compagnons allaient se rassasier. Cette nourriture était un poison et quatre en moururent. Un homme de ma propre baraque fut pris de crampes au retour d'une de ces expéditions et mourut. A l'autopsie, on trouva dans son estomac dix-sept têtes de harengs. Cette histoire amusa prodigieusement les Allemands ; ils la racontaient encore un an après et en concluaient que vraiment ces Russes étaient pires que des porcs.

Pauvres Russes !

A trois ans et demi de distance ce n'est pas sans émotion que ma pensée se tourne vers eux. Loin d'être des brutes, ils étaient doués au contraire des qualités morales les plus rares, et notamment d'une générosité qui allait jusqu'à l'imprévoyance.

Quand ils tombaient malades, il leur fallait aller en corvée quand même, et ce n'est qu'à demi morts, qu'on les transportait au lazaret. Ils y étaient fort négligés.

Parfois, les deux Allemands qui dirigeaient la cuisine s'amusaient, après la distribution de soupe, à pousser dehors un baquet de soupe supplémentaire, les Russes accouraient de toute parts, se ruaient sur le baquet, poignaient dans le liquide bouillant. Quand la confusion était à son comble, les deux cuisiniers ouvraient brusquement la porte et leur lançaient dans le dos de grand seaux d'eau glacée. Je logeais dans la baraque en face, vingt fois je vis se renouveler ce spectacle. Les Russes allemands qui travaillaient à la cuisine, renchérissant sur les Allemands, leur jetaient les eaux sales. Deux ou trois Belges occupés avec

eux ne restaient pas en arrière. Vil rebut des bas-fonds de Bruxelles, leur cruauté envers les Russes n'avait d'égale que leur platitude vis-à-vis des Allemands. De crainte de se compromettre, ils allaient jusqu'à nous refuser, à Visart et à moi, un peu d'eau chaude. Bien que nous prissions grand soin de le cacher, ils nous voyaient malheureux, et semblaient y prendre plaisir.

27. EXPLOITATION DES PRISONNIERS RUSSES. — LE
FELDWEBEL OHNESORGE. — LE SOUS-OFFICIER
KLAUSING.

Non contents de les frapper à tout propos et de les affamer, les Allemands qui gardaient les Russes les exploitaient de la façon la plus odieuse. Dénués de tout, nos camarades s'adonnaient à de petites industries, fabriquaient des bagues en aluminium, des oiseaux de bois, et les revendaient aux recrues qui occupaient le camp situé de l'autre côté de la route.

Les sous-officiers allemands, qui y virent une source de profit, forcèrent les Russes à passer par leur intermédiaire. Le Feldwebel Ohnesorge laissait faire, le Lehrer Klausing, sous-officier, et, plus tard, Feldwebel, était l'organisateur de la combine. Il fixait lui-même les prix et payait dix Pfennigs ce qu'il revendait trente Pfennigs, cinquante Pfennigs et même un Mark. La défense faite aux Russes de vendre directement aux soldats était absolue et Klausing, jusque tard dans la nuit, montait une garde vigilante. Voyait-il un Russe s'approcher du grillage et entrer en pourparlers avec une recrue, il s'élançait sur le coupable, le gifflait, lui lançait des coups de pied sur le tibia, puis il le traînait au cachot, non sans avoir crié à la recrue : " As-tu envie d'attraper le choléra ? „

Pouvant difficilement leur défendre d'acheter

aux Russes, il aurait voulu faire croire aux soldats allemands qu'il y avait danger à les approcher.

Ces Allemands valaient-ils moins que ceux du camp belge, je ne le pense pas, mais nous avions des moyens de défense, et, à l'occasion, nous savions porter plainte, tandis que les Russes, abattus par la misère, ignorants de la langue et craignant de plus grands maux, préféraient se taire, et les sous-officiers osaient tout contre eux.

Le 20 juillet 1915, les Russes reçurent de Suisse une quantité de pain et de cigarettes qui leur étaient envoyés par un Comité. La joie qu'ils manifestèrent à cette occasion n'est pas à décrire. Ils riaient, chantaient, esquissaient des pas de danse, faisaient mille folies. Ceux qui étaient dans ma chambrée, voulurent absolument que je goûtasse de leur pain et de leurs cigarettes. Dans leur enthousiasme, ils se mirent à genoux et prièrent pour leurs bienfaiteurs.

Chaque soir, les Russes s'agenouillent pour chanter leurs prières. Ce sont des sortes de mélopées d'une musique étrange mais fort belle. Avec quelle ferveur ils prièrent ce soir-là !

Cette prière avait lieu sur ordre de leurs sous-officiers. Quand la soupe avait été plus maigre, ils chantaient sans conviction. Un soir qu'ils étaient tristes et malheureux, n'ayant pour ainsi dire rien mangé, l'heure étant là, ils se levèrent pour la prière. Alors, comme ils allaient commencer l'hymne finale, qui est pour le Tzar, l'un d'eux se leva au milieu des autres et dit: " Pourquoi prier pour le Tzar? Ce n'est plus lui qui nous nourrit. Je suis d'avis que nous ne priions plus pour lui. „ Les sous-officiers se fâchèrent et les forcèrent à prier comme les autres jours. Cette scène s'était passée dans le plus grand sérieux.

28. LA DÉSINFECTION. — CUISINIERS ET CANTINIERS
BELGES DU CAMP RUSSE.

Le 4 août, il y eut désinfection générale nécessitée par une recrudescence de l'épidémie des poux. Le poux est l'agent transmetteur du typhus exanthématique. Un matériel complet de désinfection avait été établi dès le début de l'année à Munster, et je crois dans les autres camps. Les hommes étaient rasés de la tête aux pieds. Tous leurs effets personnels étaient passés à l'étuve.

Les Russes une fois déjà avaient passé par la désinfection, et nous savions dans quel état certains objets en sortaient. La température de 140 degrés qui était celle de l'appareil, avait pour effet d'anéantir tout ce qui était cuir. Aussi demandâmes-nous aux employés belges de la cuisine russe, d'hospitaliser au moins nos valises et nos bottines ainsi que nos boîtes de conserves. Ils refusèrent, disant que cela pourrait leur attirer des ennuis. Nous nous adressâmes alors aux employés belges de la cantine. De très mauvaise grâce, ils acceptèrent, mais ce jour-là, pour se dérober à l'exécution de leur promesse, ils filèrent une heure plus tôt : ces messieurs craignaient, en nous rendant service, de compromettre leur petite situation...

Non pour le plaisir de récriminer, mais simplement à titre de curiosité psychologique, je dirai que plusieurs Belges, de ceux-là mêmes qui jusque là avaient été nos meilleurs amis, nous voyant persécutés par les Allemands, nous lâchèrent délibérément, et l'un d'eux, non des moindres, n'eut pas honte de blâmer notre fuite devant le lieutenant Kosack !

L'homme a la haine de ce qui est diminué, faible, persécuté. Visart me faisait remarquer que cette loi existait aussi chez les animaux. Par exemple dans une basse-cour, lorsqu'un volatile est blessé, les autres se

précipitent sur lui, lui becquètent la plaie et le dévorent vif.

29. LE ALLEMANDS ME PRENNENT MON CARNET DE NOTES. — CONSÉQUENCES.

Mes pauvres compagnons, j'aurais tant voulu les aider, dire au Général ce qui se passait. Hélas ! persécuté moi-même, je ne pouvais rien pour eux.

Le hasard pourtant devait un jour, en me desservant moi-même, mettre les autorités au courant des violences dont les Russes étaient victimes.

De nouveau, j'avais décidé de fuir. Un des Juifs qui étaient dans ma chambrée était parvenu à se procurer au village quelques mètres d'étoffe et, excellent tailleur, me confectionna sur mesure un costume superbe. Un autre Juif me rapporta chapeau, col et cravate. Je devais m'échapper le 6 septembre au soir en compagnie de cinq sous-officiers russes, lorsque, dénoncé par un des Deutsch-Russen de la cuisine, Gottlieb, qui avait eu vent de mes projets, je fus l'objet d'une perquisition minutieuse et les Allemands m'enlevèrent tout mon équipement. Ils découvrirent aussi un carnet de notes : il était caché dans ma paillasse et sa découverte avait arraché au sous-officier Klausing un cri de triomphe. Klausing s'empressa de porter ce carnet au chef de la censure, et celui-ci le communiqua au Général.

Or, dans ce petit carnet, je parlais notamment de l'exploitation dont les Russes étaient l'objet, et du traitement qu'ils avaient à subir : " Le Général von Toll, avais-je écrit, défend de frapper les Russes, je l'ai entendu moi-même dire aux sous-officiers, faisant allusion à un cas de brutalité que le hasard lui avait fait connaître : " Nicht mehr schlagen „ ne plus frapper, mais le Général est vieux et les sous-officiers se moquent de lui. Sitôt qu'il a tourné les talons, ils se revanchent du savon qu'ils ont reçu en redoublant de brutalité. „

Dans ces mêmes notes je faisais allusion aux vols qui se commettaient à la cuisine. J'avais remarqué que les sous-officiers et soldats allemands, non seulement du camp russe, mais encore du camp belge, chaque jour passaient à la cuisine russe, et en enlevaient le peu de viande destiné à la soupe.

Je sus que le Général s'était fait traduire et avait lu mes notes jusqu'au bout. Trois ou quatre jours après la perquisition, une enquête fut faite par un officier et, pour un temps, les brutalités cessèrent, cependant que les Russes étaient autorisés à exercer librement le commerce de leurs bagues et de leurs oiseaux. Les sous-officiers et les soldats cessèrent de se ravitailler en viande à leur cuisine.

Faut-il dire la fureur contre moi de toute cette clique qui se trouvait atteinte par ces mesures et qui n'ignorait pas d'où le coup lui venait !

30. JE SUIS REMIS AU CAMP BELGE. — LE SERGENT-MAJOR A. H.

Le 12 septembre nous fûmes remis au camp belge. Malgré l'isolement où nous nous étions trouvés, l'humiliation et la tristesse de notre vie, ces longs mois que j'avais passé chez les Russes ne m'avaient pas été aussi pénibles qu'on pourrait le croire. Le gros Brandt nous attendait à l'entrée du camp belge et grossièrement nous ordonna de déballer notre bagage, voulant voir si nous n'avions rien de prohibé. Puis il nous désigna pour la baraque 48. Cette baraque 48 avait pour chef le sergent-major A. H. du 9^{me} de ligne. Je le connaissais depuis notre arrivée au Telegrafien-Platz. Sa platitude devant les Allemands était passée à l'état de proverbe, et en nous confiant à lui, Brandt savait ce qu'il faisait.

Je fus logé dans une chambrée où nous étions cinquante-deux. Cette chambrée mesurait exactement

119 mètres carrés. C'est dire si nous étions serrés. Les grabats étaient l'un contre l'autre, et au milieu, il y avait un passage étroit. Mes compagnons étaient surtout des paysans du Limbourg et des Flandres, et plusieurs fonctionnaires du Congo, engagés volontaires. Malgré l'encombrement, je ne me fusse pas trouvé trop mal, n'avait été la présence de quelques-uns de ces Flamands des villes, lesquels, bruyants et grossiers, n'ont de plus grand plaisir qu'à se chamailler, et qui sont la plaie des chambrées.

Fier de la confiance que Brandt lui avait témoignée en le choisissant de préférence aux autres chefs de baraque pour me garder, matin et soir le sergent H. venait se rendre compte si j'étais toujours bien là, et cela avec une insistance blessante. Plusieurs raisons auraient dû le pousser à me respecter, mais dans sa façon de vous apprécier, cet homme se plaçait uniquement au point de vue de Brandt. Je n'eusse pas parlé de lui si j'avais été la seule victime de sa triste mentalité, mais dans les huit premiers mois de notre captivité et alors que les prisonniers étaient si malheureux, il s'était montré la garde-chiourme fidèle des sous-officiers allemands et, préoccupé uniquement de se tirer lui-même d'affaire, il les avait aidés à faire souffrir mes camarades.

31. MAUVAISES NOUVELLES DE LA GUERRE. — LA CORVÉE DE TERRASSEMENT.

Voici que nous étions à la veille d'un deuxième hiver, et la situation des Alliés apparaissait comme bien mauvaise. Au printemps, la prise de Preszmysl (23 mars) puis l'entrée dans la danse de l'Italie (22 mai) nous avaient fait croire à la déroute prochaine de l'Autriche. Contrainte de renoncer à son expansion vers l'Orient, sans doute l'Allemagne solliciterait la paix.

Mais voici que les Russes reperdirent Preszmysl, reperdirent Lemberg ; sous une poussée formidable, voici qu'ils abandonnèrent les Carpathes, puis la Bukovine. Et aussitôt après, voici que cette même poussée ils avaient à la subir en Galicie, en Pologne et en Wolhynie. Pendant deux mois pas un jour où les Allemands ne prissent une citadelle, pas un jour où les hurrahs des soldats auxquels les officiers communiquaient les nouvelles, ne frappassent nos oreilles. A certains jours, ils tiraient le canon, c'étaient Varsovie et Kowel, c'était Brest-Litowsk qui tombaient.

N'eussions-nous eu pour nous renseigner ni les journaux, ni les hurrahs, l'insolence de nos maîtres y aurait suffi. C'est un fait que nous pûmes constater dès le début : lorsque leurs armées étaient victorieuses, ils étaient plus arrogants et plus brutaux, à des échecs au contraire, correspondait un adoucissement de leurs manières et de leurs méthodes.

Ce fut la bataille de Champagne. La nouvelle nous en arriva le 24 septembre. Les Alliés, enfin, l'allaient-ils emporter ? Durant huit jours nous vécûmes dans la fièvre.

Après un succès momentané, les Anglais et les Français étaient forcés de rétrograder !

Et voici que, coup sur coup, la Bulgarie se met du côté de nos adversaires, et que les Serbes, attaqués de front et de flanc, sont réduits à une retraite désastreuse.

C'est avec des nouvelles de cette espèce que nous abordâmes notre deuxième hiver !

Il faut avoir passé par ces alternatives d'espairs fous et de déceptions affreuses, pour savoir ce que nous avons souffert.

Bien que les étudiants et, d'une façon générale, ceux qui exerçaient des professions libérales, fussent

exempts de corvée, (1) il fut fait une exception pour moi. Je fus désigné pour la corvée-terrassment. Enfermé durant près de quatre mois dans l'étroit enclos du camp russe, je fus heureux de pouvoir me dégourdir un peu. J'eus comme compagnons de travail Jules Dessart, chef de poste au Congo, un bien sympathique garçon, et de nombreux Hesbignons, Simon Kinet, Ernest Derestau, Emile Hougardy, d'autres encore, et dans cette corvée que les Allemands m'avaient infligée comme punition, je trouvai un vrai plaisir.

32. NOUVEAU SÉJOUR PARMİ LES RUSSES.

J'étais depuis un mois de retour au camp belge lorsque le Feldwebel Brandt, me fit appeler disant que j'avais à lui remettre mes vêtements pour y coudre des brassards rouges. Cette mesure concernait les évadés.

Quand je vins pour reprendre mes vêtements (capote et veston), je les trouvai dans un bel état ! Au lieu d'y faire coudre une bande d'étoffe, Brandt n'avait rien trouvé de mieux que de faire peindre sur ma manche, des cercles de couleur rouge-brique. Le travail avait été exécuté avec l'intention évidente de gâter mes effets, la couleur avait coulé partout. Je déclarai à Brandt que je demandais le rapport du Hauptmann. Conduit chez le Hauptmann (capitaine) Wanner, qui avait remplacé le fameux Kosack, je me vois condamné à un nouveau séjour chez les Russes !

Le 8 octobre 1915, je fus donc enfermé à nouveau au camp russe. Ces chevaleresques Teutons eurent soin de me désigner pour la chambrée où étaient les Russes chargés de la corvée des latrines !

(1) Ceux qui exerçaient des professions libérales (Gebildete-Leute) furent exempts de corvée de mai 1915 à mars 1916.

Avec le froid qui se faisait sentir, les Russes avaient fermé hermétiquement les fenêtres et ne les ouvraient plus. Comme ils fumaient des cigarettes faites de feuilles d'arbres et de vieux journaux, et que, leur propreté déjà relative en été, était réduite à un minimum avec l'hiver, l'atmosphère de leurs baraques était effroyable. C'est de cela surtout que je souffris, mais ces pauvres Russes, comme ceux avec qui j'avais vécu les mois précédents étaient foncièrement bons et serviables, et je n'eus pas le moins du monde à m'en plaindre.

Un soir vint, le 29 octobre, où j'aperçus le nouveau commandant du camp, le colonel von Baumbach, qui visitait la cuisine accompagné du Hauptmann Wanner. Je l'attends à la sortie et me présente à lui. Je lui raconte brièvement ce qui s'était passé, comment Brandt avait détérioré mes vêtements. Je lui dis que j'avais demandé son rapport, mais qu'au lieu de me le donner, le commandant Wanner m'avait fait conduire au camp russe. J'ajoutai que, dans l'intention de me blesser, on m'avait logé dans la chambrée des hommes chargés de la vidange.

Se tournant vers Wanner, le Colonel lui dit : " C'est scandaleux ! vous réintègrerez cet homme au camp belge aujourd'hui même. „ C'est ce qui fut fait.

33. LE DEUXIÈME HIVER. — LE SOLDAT POLONAIS. —

LE SOUS-OFFICIER VOGT.

- Les baraques que nous occupions, faites de tôle ondulée et brûlantes en été, maintenant que l'hiver était là, étaient glaciales. Pour nous chauffer nous recevions chaque jour deux brassées de racines de sapin pourries qui avaient été déterrées en été et mises en meules. Il y avait de quoi faire une flambée à midi et une autre le soir. La corvée qui allait chercher ce bois aux meules ne marchait pas le dimanche, ce

jour-là, nous en étions réduits à battre la semelle et à souffler dans nos doigts. Il en était de même les jours de pluie : ces racines prenaient l'eau et une fois mouillées, plus moyen de les allumer.

Les malades, qui n'allaient pas en corvée et auxquels, par contre, il était formellement interdit de rester couchés, eurent énormément à souffrir.

La nourriture, qui s'était améliorée en juin, de nouveau était détestable, nous étions fort malheureux. Et cependant, dans leur ensemble, les prisonniers restaient courageux. " C'est le dernier hiver, disaient-ils. Au printemps, les Alliés prendront l'offensive, ce sera la victoire, la paix. „

Nous pouvions aussi nous rendre compte, étant en rapports continuels avec les Landsturms qui nous gardaient et les soldats de l'active qui occupaient le Camp principal, que le peuple commençait à souffrir cruellement. Il n'était pas rare de les entendre se lamenter sur la durée du fléau, dire que leurs femmes avaient la misère, que c'était le peuple qui se faisait massacrer et s'appauvissait alors que les grands, lesquels n'avaient garde de s'exposer, les banquiers, les industriels, les propriétaires fonciers, faisaient des fortunes colossales.

Le 16 ou le 17 décembre 1915, une des sentinelles qui nous surveillaient dans la plaine où nous étions en corvée, s'approcha de moi et engagea la conversation. C'était un Polonais qui avait une véritable haine des Allemands. Je lui demandai comment il avait pu se battre pour eux. Il me répondit qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Et il ajouta ces paroles caractéristiques : " Je suis même parti à la guerre avec beaucoup d'enthousiasme. On nous avait fait croire que nous prendrions Paris avec plus de facilité encore qu'en 1870, et que nous en reviendrions avec 15 ou 20 milliards. Avec cet argent on améliorerait

les lois sociales, doublerait les pensions ouvrières, multiplierait l'outillage économique : le prolétariat allemand jouirait d'un bonheur incomparable. „

Je crois bien que ce fut la grande idée du début, le levier qui fit donner les Polonais comme les Prussiens, les socialistes comme les pangermanistes : un pillage sans grand risque et qui devait avoir pour résultat un enrichissement inouï. Le Polonais continua : “ On nous avait promis cela, bien d'autres choses encore, et nous le croyions. Mais on nous a trompés, et aujourd'hui tous les ouvriers pensent comme moi : ce sont les princes et les capitalistes qui ont voulu la guerre où ils avaient leur profit, nous autres nous sommes les dindons. (Wir sind die Dumme). Et avec cela il faut encore se taire, car dans ce pays-ci la contrainte (der Zwang) est terrible, et quand vous ne marchez pas comme il faut marcher, on vous broie. „

Le sous-officier Vogt, après avoir été huit jours en congé à Hanovre, disait qu'il voudrait n'y avoir pas été, que ce qu'il avait vu était trop triste, que les femmes des soldats étaient forcées de se prostituer pour donner du pain à leurs petits, que ses enfants à lui s'étaient, à son arrivée, jeté sur le pain qu'il leur apportait.

Où était-il le temps où ce même Vogt et tous les autres nous disaient : “ La France est écrasée. Nous garderons la Belgique. La Russie va faire une paix séparée. „ Ou bien encore : “ Nous avons perdu des hommes, mais les autres en ont perdu dix fois autant, nous allons être les maîtres du monde. „

Ce temps où ils parlaient ainsi était bien loin, nous pensions qu'ils étaient à la veille de capituler, que la faim y pourvoirait. Et comme cela, nous gardions espoir.

34. DISCIPLINE ALLEMANDE. — LE DRILL. — PUNITIONS MILITAIRES. — L'INSTRUCTION DES RÉCUPÉRÉS.

Oui, comme le disait le soldat polonais, la contrainte dans ce pays-ci est terrible, et il fallait voir, tandis qu'il me parlait, les regards qu'il lançait tout autour de lui, entendre de quel ton presque suppliant il ajouta, se rendant compte qu'il était allé trop loin : " Pas un mot, n'est-ce pas ? „

Le camp des prisonniers n'était séparé du camp des soldats que par la largeur de la route. Pendant deux années, et journallement, nous avons pu être témoins de ce qu'était cette contrainte. Chaque jour nous pouvions entendre les hurlements, les injures, les menaces des sous-officiers à l'adresse des malheureuses recrues.

Ces recrues arrivaient à Munster pour achever leur instruction et faire trois semaines de travail intensif, du Drill,

A 7 heures moins 10 du matin, les soldats se rangeaient silencieusement devant les baraques. A 7 heures moins 5, les commandants de compagnies arrivaient, à cheval, et aussitôt, 7 heures ayant sonné, le défilé commençait, fifres et tambours en tête.

Les compagnies rentraient à 11 heures. L'exercice recommençait à 2 heures.

Pendant deux années entières, j'ai assisté chaque jour à ce spectacle auquel les intempéries jamais n'apportèrent le moindre changement. La pluie, la neige, ni la chaleur, ne semblaient les inquiéter en rien.

Ceux qui, le matin, s'étaient portés malades et qui n'avaient pas été reconnus par le médecin, partaient pour l'exercice sous les ordres d'un sous-officier chargé de les faire trimer. Au lieu de rentrer à 11 heures, ils rentraient à 1 heure et demie. Il leur fallait se changer, nettoyer leur équipement, manger,

une demi-heure après ils devaient être dans les rangs avec les autres, pour l'exercice de l'après-midi.

Parfois, au lieu de les conduire dans la plaine, le sous-officier les faisait manœuvrer devant les baraques, les forçait à courir au pas accéléré et à se jeter par terre au son d'un sifflet, ayant soin de siffler chaque fois qu'ils abordaient une flaqua d'eau.

Les hommes étaient-ils trouvés avec des chaussures sales, ils étaient condamnés à " l'exercice des bottes „. Rangés dans la cour, chacun devant la paire de bottes qui lui appartenait, une brosse en main, sur un coup de sifflet ils saisissaient une botte et se mettaient à la frotter énergiquement. Un autre coup de sifflet : ils déposaient la botte et se remettaient au fixe. De nouveau un coup de sifflet, ils prenaient l'autre botte. Un coup de sifflet encore : Ils devaient saisir les deux bottes, une dans chaque main, faire en courant le tour d'une baraque et revenir à leur point de départ, poser les bottes et se remettre en position. Et c'était à recommencer.

Le 23 décembre 1915, mon attention fut attirée par des cris d'une violence inaccoutumée. Sa compagnie étant rassemblée, un Feldwebel-Leutnant venait de passer l'inspection des oreilles et un homme avait les oreilles sales. Le Feldwebel le fit sortir des rangs et lui ordonna d'aller d'un soldat à l'autre en lui montrant l'une et l'autre oreille, en disant chaque fois : " J'ai les oreilles sales. „ Arrivé au bout de la première rangée, le malheureux pleurait. Le Feldwebel s'en aperçut et, courant dessus, il le giffla en vomissant des injures.

A ce traitement étaient soumis tous ceux qui passaient par Munster, sauf les marins. Avec eux on n'aurait osé. A un moment donné, il vint de ces marins qui étaient animés d'un très mauvais esprit. Presqu'insolents avec leurs propres gradés, ils se détournèrent

pour ne pas saluer les officiers des autres corps. Ils se déclaraient révolutionnaires.

Dès janvier 1915, les Allemands commencèrent à récupérer des hommes pour le service auxiliaire. Au début, c'étaient des hommes à qui rien ne semblait manquer. Pour finir, c'était le plus triste matériel humain qu'on pût imaginer, on y découvrait des tuberculeux, des boîteux et même des bossus.

Quoique destinés à des services sédentaires, dès leur arrivée ils recevaient l'instruction militaire, et durant quinze jours, par la pluie, la neige, le gel, ou la chaleur extrême, nous pouvions les voir marcher au pas, au pas accéléré, faire la " parade-marche ", courir au pas gymnastique, se précipiter par terre au commandement, se relever, courir encore, et de nouveau se jeter par terre. Les boîteux, les bossus, devaient courir comme les autres. C'est peut-être le spectacle le plus cruel auquel j'aie assisté de toute ma captivité.

Les instructeurs étaient parfois de très jeunes sous-officiers. A tout instant ils se répandaient en insultes, et, marchant au-devant de ces malheureux, dont beaucoup avaient dépassé la quarantaine, ils leur mettaient le poing sous le nez en les menaçant.

Cela durait quinze jours, mais au bout de ces quinze jours, ces bossus, ces tuberculeux, ces boîteux, étaient des soldats ! Ils marchaient à la perfection.

Je vis, en janvier 1915, un Feldwebel tirer d'une compagnie de recrues huit hommes d'un dressage difficile et les confier à un sous-officier. Celui-ci, durant une heure, leur fit subir le martyre. Il était armé d'une baguette, à un moment, il s'avança d'un pas rapide vers un de ces misérables et le cravacha en travers du visage.

On peut difficilement se faire une idée des insultes qu'une recrue doit subir pendant son instruction. Officiers et sous-officiers rivalisent de violence.

Les sous-officiers toutefois l'emportent : on les choisit parmi les plus méchants, et, chose incroyable, mais bien certaine, parmi les plus bêtes des soldats. C'est une sélection à rebours.

L'arrogance du supérieur n'a d'égale que la servilité du subalterne. En mai 1917, je vis le Commandant Sieburg, à Soltau, visiter la baraque où j'étais enfermé avec les prévenus du conseil de guerre. Il accompagnait un Général-inspecteur de Hanovre et était tellement terrorisé par sa présence, que sa voix s'étranglait dans sa gorge. Chaque fois que le Général lui adressait la parole, il se mettait en position et saluait. Son visage était contracté par la peur. Inutile de dire que Sieburg était d'une méchanceté extraordinaire pour nous.

35. LE PATRIOTISME DES ALLEMANDS. — LES EMBUSQUÉS.

On devine les corollaires de pareille discipline : hypocrisie, dissimulation, mensonge. Ayant pour but final d'anéantir la personnalité, cette discipline y arrive. Fierté, dignité, respect de soi-même, tout cela peu à peu disparaît et à la place de l'homme il n'y a plus qu'un esclave.

Si l'on considère comment ils célèbrent la supériorité de leur patrie, comment ils exaltent leur Empereur, acceptent les deuils et la famine, apportent leurs économies pour l'emprunt, on ne peut nier que les Allemands soient patriotes. Mais combien leur patriotisme diffère du nôtre ! Fait de sentiment et de raison, le nôtre est éclairé, nous osons le discuter. Le patriotisme allemand, au contraire, est le fruit des plus ineptes préjugés.

Dès l'école, on leur apprend que l'Allemagne est le premier pays de la terre, que leur nation est

la gardienne de la religion et de la morale, que leur Empereur est l'élu de Dieu. On leur apprend en même temps que les autres nations, en proie à la débauche, sont en pleine décadence, que seule la race allemande peut les régénérer. Cet enseignement, qui est celui des instituteurs, lesquels reçoivent leurs inspirations de Berlin, cet enseignement, dans un pays de liberté, trouverait sa contrepartie dans l'enseignement des philosophes, des écrivains, En Allemagne, cette contrepartie n'existe pas. Journalistes ou professeurs, ces axiomes qui sont imposés aux enfants, il les leur faut énoncer à leur tour, c'est un mot d'ordre. Qu'on imagine plusieurs générations élevées dans ces principes, la déformation du cerveau sera générale. Aussi, pas un Allemand qui ne soit convaincu de la supériorité de son pays et du rôle providentiel qu'il est appelé à jouer. Parlez avec un Allemand ou parlez avec cent, parlez avec un civil ou avec un militaire, avec un simple soldat ou avec un haut gradé, vous n'en tirerez pas autre chose que des paroles de cette espèce : " Notre Empereur est pacifique. Ce n'est pas lui qui a voulu la guerre. Les Anglais ont toute la faute. L'univers entier est contre nous, mais sommes les plus forts et nous vaincrons. „

Les femmes, elles, ne peuvent parler du Kaiser sans changer de couleur et sans rouler les yeux, comme en extase.

Ce patriotisme qui consiste en un certain nombre d'idées toutes faites qui leur sont enfoncées dans le cerveau dès l'école, et qui continuèrent à leur être servies par les journaux pendant la guerre, ce patriotisme n'est pas tel qu'ils acceptent de gaieté de cœur de s'en aller au front, et quand l'occasion se présente de s'embusquer, pas un ne la manque.

Dans les premiers temps il en était autrement. C'était la course sur Paris, et selon la parole du Kaiser

ils comptaient rentrer dans leurs foyers pour la chute des feuilles. Avec la guerre qui se prolongeait, le Sancho-Pança qui dort au fond de tout homme, peu à peu s'était éveillé, et les fatigues de la guerre pas plus que les coups à recevoir ne leur dirent plus rien qui vaille.

J'ai dit que j'avais travaillé longtemps au service des mandats. Des Allemands travaillaient dans le même bureau, j'eus ainsi l'occasion de les observer de près.

Ces hommes étaient des patriotes à tous crins. Mais leur crainte d'être envoyés au front était phénoménale. Chaque mois avait lieu une révision ou *Untersuchung* dont l'objet était de débusquer les hommes aptes au service de campagne. A l'approche de ce jour redoutable, ils devenaient sombres, et leur patriotisme était en baisse. " La guerre était une cochonnerie. „ " On se battait pour les capitalistes. „ " Le peuple devrait bien se révolter „. En même temps, ils feignaient toutes sortes de maladies. Tel se plaignait de ses rhumatismes et se mettait à boîter jusqu'à terre. Tel autre se droguait pour provoquer des palpitations. Un troisième, il s'appelait Paul, la veille de chaque révision faisait une chute de bicyclette. Pour se tirer d'affaire, tous les moyens leur étaient bons. C'est ainsi qu'ils s'épiaient l'un l'autre âprement et se dénonçaient à l'officier payeur, le *Zahl-Meister*. Et tous de déployer un zèle, de se faire d'un plat ! Avec quelle fièvre ils feuilletaient les registres, s'élançaient à l'appel de la sonnette du Commandant, se précipitaient pour ouvrir à l'officier payeur ! La visite terminée, la joie réapparaissait, et avec la joie la camaraderie, et en même temps le patriotisme.

Malgré leurs efforts, un-à-un ils partirent. Tout boîteux encore de sa dernière chute, le petit Paul, un beau jour, lui aussi fut désigné. Des larmes dans la voix il vint nous l'annoncer. Il était vert. Un peu

après, s'adressant au caporal Marcel Denies, il lui demanda comment il devait faire pour se laisser prendre par les Français. Denies lui dit de crier : " Alsacien ! Je me rends ! „ Le petit Paul fit inscrire cette formule sur son calepin, et nous pûmes le voir les jours suivants, qui tirait à tout moment ce calepin de sa poche et s'exerçait à prononcer : " Je me rends. „ Cela lui donnait du courage.

Le chef de ce bureau était un certain Mauler. Alsacien et né d'une mère française, au début il était simple soldat et son patriotisme était très modéré, mais voilà qu'il fut nommé Gefreite, puis Unter-Offizier, et enfin Vize-Feldwebel, et à mesure son patriotisme s'exalta au point de devenir échevelé. Le prestige qui s'attache au grade est énorme en Allemagne, et le galon a un attrait irrésistible. Un Alsacien français attaché au lazaret, très suspect aux Allemands et qui manifestait souvent aux prisonniers ses sentiments francophiles, changea complètement du jour où il fut nommé sous-officier.

La mentalité des simples soldats ne m'a pas paru différer fort de celle des sous-officiers. Beaucoup sont portés à la brutalité, et la légende du placide Landsturm ne correspond à aucune réalité. Je dirai même ceci, les Landsturms âgés de 38 à 48 ans qui nous gardaient les premiers temps, étaient sensiblement plus brutaux que les éclopés de la guerre auxquels nous eûmes souvent affaire dans la suite ; ceux-ci avaient goûté des misères de la guerre. Peut-être aussi la générations plus jeunes sont-elles moins farouches.

La peur d'être envoyé à la guerre prit peu à peu des proportions qu'on ne pourrait soupçonner. Le dimanche 15 octobre 1916, j'entendis six recrues qui passaient sur la route interpellé deux de mes compagnons qu'ils entendaient parler flamand, et leur demander

comment il leur fallait faire pour se rendre, disant qu'ils en avaient assez, qu'ils craignaient seulement d'être massacrés. Nos deux braves Flamands leur donnèrent toutes les indications possibles et les rassurèrent de leur mieux : " Vous n'avez qu'à jeter votre fusil, et marcher sur la tranchée ennemie en criant Alsacien ! Alsacien ! „

Cette peur et ce dégoût de la guerre sont généraux, et n'était le régime de terreur dans lequel ils sont maintenus, des régiments entiers mettraient la crosse en l'air.

36. LE VOL DANS L'ARMÉE ALLEMANDE.

Le patriotisme des Allemands n'est pas tel non plus qu'ils le mettent au-dessus de leurs avantages personnels. Ainsi je ne pense pas qu'il y ait un pays au monde. où le chapardage soit aussi général. Les employés du ravitaillement, du matériel, des cuisines, tous volent tant qu'ils peuvent.

Employés à la Kommandantur en guise de gratte-papier, dans les cuisines allemandes ou chez les fournisseurs comme manœuvres ou comptables, chez les officiers comme ordonnances, les prisonniers ont pu voir comment étaient exécutées certaines entreprises et comment l'entrepreneur volait à la fois sur la main-d'œuvre et sur les fournitures.

Quant aux vivres, les journaux crient bien sur tous les tons qu'il faut économiser, que celui qui mange plus qu'il ne lui est nécessaire, est un traître, et le peuple des villes a beau crever de faim, les recrues ont beau avoir la misère, les accapareurs dans les villes, les producteurs dans les campagnes, les sous-officiers des cuisines, tous agissent dans des buts égoïstes.

Ceux qui ont travaillé chez les paysans le savent : tous cachent leurs pommes de terre et leur blé dans les

silos, le long des haies et dans les bois. Les prisonniers occupés aux cuisines voyaient les sous-officiers s'emparer du peu de pommes de terre, du peu de viande destiné à la soupe des recrues, et le vendre. Ces mêmes prisonniers volent à leur tour, et les Allemands le savent, mais ils ferment les yeux de crainte d'être dénoncés. La conséquence, c'est que les recrues ont la misère, souffrent de dysenterie et sont si faibles que beaucoup, journellement, tombent évanouis à l'exercice. Plusieurs fois les officiers ont découvert le pot-aux-roses, pas une fois il n'y a eu de sanction. Le Feldwebel Hengstmann fut pris en flagrant délit et reçut une simple réprimande.

L'explication, c'est que les officiers eux-mêmes commettent toutes sortes d'irrégularités et craindraient, en sévissant, de se faire dénoncer. A Munster, malgré la défense faite aux livranciers de l'armée de céder quoi que ce soit aux civils, (l'amende prévue était de 10.000 marks), le Colonel von Baumbach se rendait fréquemment chez Rheinhold et exigeait la livraison de café, de graisse, de lard, pour les envoyer à ses parents et amis à Berlin, à Hanovre et à Trèves.

37. OPINIONS DES ALLEMANDS SUR LES PRISONNIERS.
— TENTATIVES POLITIQUES. — LES CONFÉRENCES
DE M. FINGER.

Longtemps les prisonniers, les Belges surtout, ne furent pour les Allemands que la Schweine-Bande, un troupeau de porcs, et bons tout au plus à recevoir des coups. Les journaux nous avaient représentés comme des sauvages sans foi ni loi, qui n'osaient affronter leur ennemi de face, mais l'assassinaient en lui tirant dans le dos, de préférence la nuit. Nos femmes se chargeaient d'achever les blessés, les mutilaient, leur arrachaient les yeux. Dans les journaux qui parurent

au cours du mois d'août 1914, on lisait des phrases comme celle-ci : " Les trains amenant les prisonniers " belges continuent à se succéder. Par les ouvertures " des wagons à bestiaux où ils sont enfermés, leurs " têtes parfois se montrent, ces têtes sont hideuses et " portent les marques des vices les plus dégradants. " En les voyant on comprend les atrocités qu'ils ont " commises. „

Ces phrases publiées dans les journaux des grandes villes et répétées par les feuilles des bourgades avaient répandu l'idée que nous étions des bandits. En mars 1915, ceux d'entre-nous qui avaient été dirigés sur les villages pour aider à la culture, racontèrent que les femmes et les enfants fuyaient à leur approche, les hommes préféraient laisser leurs champs en friche plutôt que d'employer des Belges, et les autorités durent employer la menace pour les leur faire accepter. Les choses se passèrent ainsi notamment à Heyen, Kreis-Holzminden, dans le Hanovre, où les fermiers montèrent plusieurs nuits la garde autour des baraques où les prisonniers étaient enfermés.

A Munsterlager aussi, et durant longtemps, nous ne fûmes aux yeux des Allemands que des francs-tireurs, et les calomnies officielles répandues systématiquement par la presse, furent pour beaucoup dans les violences dont nous fûmes victimes.

Avec le temps les Allemands s'aperçurent que nous n'étions pas tout à fait tels qu'on nous avait représentés, ils consentirent même à nous reconnaître certains mérites. J'ai dit, déjà, comment ils s'avisèrent de tirer parti de nos petits talents, et comment, durant des mois, ils ne se lassèrent pas de se faire portraiturer de toutes les façons.

Au cours de l'été 1915, ils furent pris pour nous d'un intérêt subit. Ils commencèrent par publier des

journaux à notre intention exclusive, s'efforçant d'obtenir notre collaboration. En même temps, ils nous faisaient parvenir ces journaux qui étaient rédigés par des Belges ou des Français, dans les pays occupés, *Le Bruxellois*, *La Belgique*, la *Gazette des Ardennes*.

Toutes ces feuilles, sous prétexte de nous instruire des événements, avaient pour objet direct de nous exciter contre nos gouvernements respectifs, et en cela elles échouèrent, mais dans leur second objectif, qui était de nous démoraliser, elles ne réussirent que trop. Elles firent beaucoup pour répandre parmi nous le cafard, et la responsabilité de ces feuilles est grande dans la mélancolie qui atteignit tant d'entre nous.

Le temps arriva où nous apprîmes que le gouvernement allemand " soucieux de notre bien-être moral comme de notre bien-être matériel, avait décidé de nous faire donner des conférences. „ Singulier souci pour un gouvernement qui avait fait brûler nos villes, massacrer des milliers d'êtres inoffensifs, et dont les feuilles traînaient encore journellement dans la boue notre peuple !

Le chef de la censure était à Munster, et depuis le début, un Juif du nom de Michaël Finger, ex-professeur à l'école allemande d'Anvers. Son affabilité et sa connaissance du français l'avaient rendu sympathique à ceux d'entre nous qui avaient eu des rapports avec lui. Ses chefs le savaient, et le jour où Berlin envoya l'ordre de nous donner des conférences, c'est lui qui fut choisi.

La première conférence eut lieu le 17 (?) août 1915.

L'assurance nous avait été donnée que ces conférences n'auraient aucun caractère politique. Nous nous abstinmes néanmoins pour la plupart, et un petit nombre seulement se laissa tenter. Et voici ce qui leur fut servi :

“ (1) Nos autorités militaires ont émis des ordres dans
„ lesquels *ils* expriment le désir de voir donner des
„ conférences aux prisonniers de guerre. Je comprends
„ aisément votre étonnement à l’égard d’une telle
„ mesure gouvernementale, mais je suis aussi persuadé
„ que vous serez reconnaissants au gouvernement qui
„ non seulement pourvoit à votre bien matériel, mais
„ veut également vous donner la nourriture spirituelle.
„ J’ai même la conviction qu’avec le temps vous serez
„ reconnaissants à notre autorité pour les sujets dont
„ on va parler dans les conférences.

„ Messieurs ! vous êtes en captivité, ce mot ravive
„ un grand nombre de souvenirs et de pensées pénibles.
„ Il évoque dans notre mémoire, cette statue de marbre
„ du Capitole, dont une réplique, œuvre de votre grand
„ sculpteur renommé Geefs, se trouve au Musée de
„ Bruxelles. Cependant ce ne sont pas des liens réels
„ qui vous enchaînent, mais ce sont néanmoins des
„ liens d’une nature spirituelle, qui oppressent votre
„ vie. C’est d’abord la liberté de circuler qui vous est
„ ravie... Le ciel du pays natal ne vous sourit pas et
„ l’accès de ses champs et bois vous est interdit. Un
„ désir ardent, comme celui du bohémien du nord,
„ vous accable, et une nostalgie douloureuse, déchire
„ votre cœur...

Voilà comment débutait cette conférence. La suite
allait être plus grotesque encore. “ C’est pourquoi nous
„ voulons soulager votre séjour ici, vous aider à ressentir
„ moins vivement les peines qui vous accablent..
„ Vous pourrez pendant quelques moments, oublier
„ votre captivité, et ressentir l’impression du nouveau,
„ de ce que l’on n’a pas encore entendu. L’érudit,

(1) La conférence de Monsieur Finger fut publiée sous le
titre : “ La géographie de l’Allegnagne. 1915, H. Osterwald, Hannover,,
et distribuée gratuitement aux prisonniers.

„ l'homme intelligent ne veut pas seulement voir, mais
„ aussi entendre. Il tâche de venir en contact avec
„ des Allemands intelligents, il veut connaître leur
„ opinion, pénétrer leur façon de penser, apprendre à
„ connaître leur culture... Eh bien : Messieurs je me
„ présente à vous comme Allemand instruit (*sic*), votre
„ faim intellectuelle sera donc apaisée... Ainsi nous
„ espérons alléger votre sort de captifs, vous rendre
„ même le contentement que donne le travail intel-
„ lectuel en soutenant votre moral... Nous veillerons
„ ainsi sur votre santé tant physique que psychique.
„ Souhaitons que nos attentes se réalisent. „

Le lecteur a ici un spécimen de ce qu'un Allemand instruit, qui a professé dix ans en Belgique et est professeur de français dans le Gymnasium de Peine (Hanovre), est capable de produire. On se demande s'il serait possible d'imaginer style plus idiot. Je laisse de côté l'énigme de la statue du Capitole et celle du bohémien du nord. Mais est-il possible d'atteindre à pareille naïveté. Ce souci de nous instruire, de relever notre moral chez des gens qui nous font mourir de faim, laissent crever nos malheureux frères sans soins à l'hôpital, nous envoient en Kommando sur un signe et en nous prévenant deux heures d'avance, pour travailler aux munitions, ce souci est admirable.

Dans la suite de sa conférence, et sous prétexte de géographie, Monsieur Finger, après avoir célébré les beautés de son pays, ce Rhin, par exemple, " que tous les poètes allemands, même étrangers, ont chanté „, nous parle de son histoire. Il s'attache d'abord à montrer comment la discorde de l'Allemagne a fait longtemps son malheur et comment la restauration de l'empire l'a sauvée. Voici quelques-unes de ses phrases. " Sous l'influence des Français, la paix d'Osnabrück „ et Münster en 1648 fut conclue, et la tombe de „ l'empire allemand fut creusée en introduisant dans

“ le traité de paix la clause que chaque prince allemand
“ put conclure une alliance avec un souverain étranger.
“ C'est ainsi que Metz, Toul, Verdun et Besançon
“ devenaient le prix du fossoyeur. „

“ Après 1871, il s'agissait de garder ce qu'on
“ avait acquis. Peut-on reprocher aux Allemands qu'ils
“ aient restauré les ruines de cet ancien et puissant
“ empire teuton et qu'ils en aient construit un bâtiment
“ avec une façade bien ornée et des meubles bien
“ assortis ? Peut-on les blâmer de garder cette création
“ nouvellement érigée?... „

Arrivé à ce point de sa conférence, M. Finger, malgré sa promesse, glisse dans la politique. Il explique le danger où se trouve l'Allemagne, ayant la France à l'ouest et la Russie à l'est. Et voici ce qu'il dit : “ Cepen-
“ dant le plus grand danger qui menace l'empire
“ allemand vient de l'est. C'est la Russie. Il est causé
“ par le désir avide de conquérir continuellement de
“ nouveaux pays et par l'augmentation naturelle de
“ sa population.... „

“ Ce danger de la Russie est un danger aussi
“ pour l'Occident tout entier. C'est pourquoi les Fran-
“ çais et les Anglais commirent un crime contre la
“ civilisation en devenant les Alliés des Russes et en
“ entrant en guerre contre l'Allemagne. „

Un peu après M. Finger s'efforce de prouver que l'Allemagne est pacifique, et voici ce qu'il trouve :
“ N'est-il pas connu que l'Allemagne mit tout en œuvre
“ pour empêcher l'intervention de l'Angleterre dans
“ cette guerre. „ C'est d'une si énorme naïveté qu'on
se refuse à réfuter et qu'on doit se contenter de sourire.

Mais continuons. “ La population de l'Allemagne
“ s'accroît de 800.000 habitants par an. Ce pays
“ n'était-il pas forcé de chercher des lieux d'exploita-
“ tion pour l'excédent de sa population. „ ?

La conférence se termine par une louange dithyrambique du peuple allemand : “ En Allemagne
“ la philosophie a toujours été en honneur, c’est pour-
“ quoi votre poète Maeterlinck a été apprécié par les
“ Allemands ; néanmoins il se plaît maintenant à les
“ accuser de barbarie... ” “ Le peuple allemand ne
“ s’occupe pas de l’opinion d’autrui et ne cherche qu’à
“ atteindre son but. Donc, à la rêverie, s’ajoute une
“ énergie et une persévérance qui font de l’Allemand
“ un travailleur recherché... ” “ Doit-on s’étonner que
“ ce peuple combatte aujourd’hui jusqu’au dernier
“ homme... ? C’est du patriotisme, ce qu’au delà de nos
“ frontières on nomme militarisme... C’est aussi du
“ patriotisme qui fait que les femmes et même les
“ enfants se privent de tout pour faire aboutir à rien
“ le projet scandaleux des Anglais, projet qui consis-
“ tait à nous faire mourir de faim comme l’on fit avec
“ les Boers. ”

Continuant l’éloge de son pays, M. Finger fait remarquer que l’Allemagne a autant de centres intellectuels qu’elle a de capitales : “ Ce grand nombre de
“ centres intellectuels a du bon en ce qu’il produit une
“ vie d’esprit bien vivace dans toute l’Allemagne et est
“ l’initiateur de la pensée objective. ”

Ces phrases, qui se suivent dans un enchaînement dont la logique échappe, sont pour la plupart incompréhensibles, pour un cerveau latin tout au moins, et je ne les donne que comme spécimen de la mentalité d’un intellectuel allemand.

La conférence se termine par cette phrase lapidaire doublement grotesque dans la bouche d’un Allemand s’adressant à des Belges. “ Apprenez donc
“ à connaître vos ennemis et vous apprendrez à les
“ estimer !!! ”

On voit comment Michaël Finger avait rempli sa promesse de ne pas faire de politique. D’un bout à

l'autre, c'était un plaidoyer pour l'Allemagne et une diatribe des Alliés. Malgré cela, il se trouva des auditeurs, et non des moindres, pour applaudir, et six d'entre-eux n'hésitèrent pas, la conférence terminée, à féliciter l'orateur et à lui serrer la main ! Le petit peuple des prisonniers fut plus digne, et accueillit la fin de la conférence par un silence glacial. Il faut dire que ce petit peuple des prisonniers était inconnu de Finger, et ne jouissait pas du privilège d'écrire une lettre supplémentaire par semaine : J'ai déjà dit que ce Finger était chef de la censure.

M. Finger essaya de donner trois autres conférences encore, deux en flamand, et une en français, mais la première avait fait scandale, les auditeurs avaient eu à subir les sarcasmes de leurs camarades, et le conférencier eut beau recourir à la séduction de projections lumineuses, il n'y eut plus personne pour l'entendre.

Cependant Finger avait publié sa première conférence, et tout fier de son œuvre, l'avait fait distribuer à chacun. Deux mois après il était appelé à Berlin. Son cœur battait. Sa conférence, pensait-il, avait attiré l'attention des hauts fonctionnaires, et il s'imaginait être appelé pour recevoir une décoration. C'est du moins ce qu'il dit aux employés belges de la poste.

En réalité, la brochure qui renfermait sa première conférence avait été envoyée par nos soins en France, le journal "*Le Matin* „ en avait donné quelques extraits en les agrémentant des commentaires qu'on devine.

Arrivé à Berlin, au lieu de se faire décorer, M. Michael Finger reçut une dégelée monstre. Il revint à Munster complètement abattu. Là, ses chefs mirent le comble à son humiliation : Ils donnèrent ordre aux prisonniers de restituer immédiatement les exemplaires de la conférence qui leur avaient été

distribués : 15 jours de cachot pour celui qui n'obtempérerait pas.

38. LA POLITIQUE PARMİ LES UKRAINIENS.

Au cours de ce même été 1915, les Allemands tentèrent de faire de la politique parmi les Russes. Les prisonniers russes en Allemagne étaient 1500.000 et appartenaient à toutes les races. Les Allemands publièrent à leur intention différents journaux, un en russe, un en polonais, un en langue hébraïque et un en petit-russien.

Les Petits Russiens les intéressaient particulièrement et ils décidèrent de les séparer des autres. Du jour au lendemain, on les logea dans un petit camp spécial situé à côté de notre camp à nous, mais leur sort resta identique et ils continuèrent à être accablés de travail et à crever de faim.

Deux jours après on vit arriver deux grands diables de civils assez correctement vêtus, qui pénétrèrent dans le camp des Petits-Russiens et s'entretenaient longuement avec eux.

Nous apprîmes que ces individus étaient des Autrichiens de race ukrainienne. Ils dirent aux prisonniers qu'ils étaient leurs frères de race, qu'ils leur voulaient du bien, qu'ils feraient tout leur possible pour réaliser les souhaits qui seraient formulés. Les malheureux, comme bien on pense, exposèrent le sort qui leur était fait, parlèrent des mauvais traitements, de l'insuffisance de la soupe, de l'excès de travail. Bien entendu, ces plaintes n'aboutirent à aucune modification de leur régime.

Les jours suivants nos deux compères revinrent et se mirent à parler politique. Ils exposèrent que l'Ukraine formait géographiquement et ethnographiquement un pays à part, que les Ukrainiens feraient bien

de se séparer des Russes et de se choisir un roi au lieu d'un Tzar qui leur était étranger. Pendant les premiers jours les Petits-Russiens écoutèrent sans broncher ; ils espéraient toujours une amélioration de leur sort, mais quand ils virent que malgré toutes leurs promesses les Autrichiens ne leur apportaient rien, ils se mirent à les narguer. Ils leur disaient : " Ce n'est pas un roi qu'il nous faut, mais de la soupe. Donnez-nous à manger, obtenez que nous travaillions moins. „

Nos deux apôtres avaient beau s'évertuer, les Petits-Russiens ne voulaient rien entendre. A la fin, ils les accueillèrent par des cris : " Espions ! espions ! nous sommes enfants de la Russie. „

39. MENTALITÉS ALLEMANDES. — M. KASSENBAUM. —
L'AUMONIER KLÖSSER. — IVROGNERIE, MENSONGE
ET NAÏVETÉ.

A quelque classe de la société qu'ils appartiennent, les Allemands ont sur toutes choses une façon de penser si uniforme et si simpliste, et leur ignorance est si grande, que rien ne peut en donner une idée.

Je ne veux pas parler des simples soldats, ni des sous-officiers de l'active, choisis parmi les plus brutes, je l'ai dit. Je veux parler de ceux dont les fonctions dans le civil auraient donné à croire qu'ils étaient plus instruits.

A partir de 1915, les sous-officiers qui nous gardèrent furent généralement des instituteurs qui, rappelés avaient été nommés Gefreie et Unter-Officier tandis qu'ils étaient ici.

L'un d'eux s'appelait Kassenbaum, surnommé Monsieur " Ça-va-sans-dire „, professeur de français dans un lycée. Voyant une flaque d'eau dans la cour, il ordonne à un prisonnier de la remplir de sable : " Prenez un peu de ce sol pour remplir ce petit lac. „

Lors du départ d'une corvée il aperçoit trois prisonniers assis au pied de quelques chênes minuscules qui végètent dans un coin de la cour et leur dit : " Sortez de cette petite forêt, vous voulez vous dérober à la corvée. „ Kassenbaum était assez doux. Le 15 septembre toutefois, il se mit en fureur. L'aumonier catholique était venu dire la messe, et de nombreux prisonniers ne se souciaient pas de s'y rendre, car cet aumonier était allemand. Voyant cela, Monsieur "Ça-va-sans-dire „ s'élança le revolver au poing, pénétra dans les baraques, et force tout le monde à sortir et à se rendre au service religieux, criant : " Das de gochons fite à la messe ou che vous tue ! " Cet aumonier, qui s'appelait Klösser, âgé de 26 ans, était intelligent, très instruit et parlait parfaitement le français et le polonais. Ses ouailles étaient nombreuses. Il se les aliéna presque toutes par sa maladresse. Un dimanche, par exemple, ayant pris comme thème d'un sermon que la guerre était une punition du ciel, il s'écria : " L'Allemagne religieuse vaincra, les Belges seront pardonnés parce qu'ils n'ont pas oublié le chemin des églises, mais à quel châtiment ne doit pas s'attendre un peuple qui a à sa tête un Millerand et un Viviani ! „ (sic).

A l'occasion de la famine qui sévit parmi les prisonniers en hiver 1915, il déclara " que les Belges ne devaient pas avoir peur qu'on les laissât mourir de faim, que si la nécessité était là, on commencerait par les Français et les Anglais. „

Un jour je lui demandai comment les catholiques allemands pouvaient admettre ces procédés de mener la guerre qui consistaient à brûler et à massacrer. Il me répondit ; " Les Alliés sont riches et innombrables, ils peuvent se payer le luxe de respecter le droit, la morale, les règles de l'humanité. Nous autres, nous devons faire la guerre intégrale. sinon nous sommes perdus. „

Le Kassenbaum dont j'ai parlé plus haut ayant été choisi pour être l'interprète de la Kommandantur, fut remplacé par un autre instituteur, Flügger. Un jour il demande à l'un de nous, Gustave De Latin, ce qu'il est de son métier "Pianiste", répond notre camarade. "Très bien, réplique Flügger, vous ferez désormais la corvée des latrines. C'est justement ce qui convient pour un pianiste.", Un troisième instituteur, Rötger, s'était montré fort brutal au début et était devenu très doux; il me dit un jour ceci: "Au début nous croyions que les Belges étaient des sauvages, nous en avons bien peur et c'est pourquoi nous les frappions",.

Le 6 septembre 1915, je fus conduit au bureau du Hauptmann pour enquête. Le sous-officier qui m'accompagne me pose la question suivante: "On parle des Dardanelles. Sont-ce des marais?", Quand on pense que dans ce pays l'instruction est obligatoire et que les enfants fréquentent l'école de 7 à 14 ans, on se demande à quoi ils peuvent bien y passer leur temps.

Si, au point de vue social, la démarcation entre officiers et soldats est très nette et en fait deux castes n'ayant rien de commun, au point de vue intelligence et instruction cette distinction est fort peu marquée.

Les uns et les autres ont des traits de caractère communs. Tous sont buveurs et aiment à parler de ce qu'ils ont bu ou mangé. Ils considèrent comme un devoir patriotique de se saouler à certaines fêtes, à la fête de l'Empereur par exemple. Ils se vantent des chutes qu'ils ont faites à cette occasion. Tous sont horriblement menteurs. Le colonel von Baumbach me mentit un jour effrontément. Le mensonge leur est si habituel, qu'ils ne peuvent concevoir qu'un prisonnier dise la vérité quand il aurait intérêt à la cacher.

Quelqu'un est-il pris en flagrant délit de mensonge, nul ne songe à le lui reprocher. Le Feldwebel Hengstmann, inculpé de détournements, et interrogé

par le colonel, avait menti pour se tirer d'affaire. L'enquête étant contradictoire, le prisonnier qui était témoin convainquit le Feldwebel de mensonge. Le colonel ne lui en fit même pas le reproche.

Les officiers sont aussi naïfs que leurs soldats. Leur ignorance des langues est presque complète. Ceux qui comprennent quelques mots de français ont conscience de le parler si mal, qu'ils n'osent s'y risquer.

Les censeurs se caractérisaient par leur ignorance du français. Tantôt ils passaient au caviar les passages les plus anodins de nos lettres, tantôt ils laissaient passer des phrases qui, s'ils les avaient comprises, les eussent fait bondir.

40. MAUVAIS TOURS JOUÉS PAR LES PRISONNIERS A LEURS GARDIENS.

Quel contraste entre cette naïveté et cette ignorance des Allemands, et l'intelligence des prisonniers, lesquels connaissent presque tous deux langues, pratiquent quelque art d'agrément et excellent à rouler leurs maîtres !

Une douzaine de prisonniers étaient occupés chez le livrancier Rheinhold. Pendant deux ans, pas un jour où ils ne rentrèrent au camp sans rapporter avec eux pour deux ou trois cents marks de marchandises. Ceux qui étaient occupés comme éplucheurs dans les cuisines allemandes, réquisitionnaient de la même manière. Tel truc était éventé, on en inventait aussitôt un autre.

A partir de décembre 1915, les Allemands nous payèrent nos mandats en timbres : c'était un des cent moyens de crédit qu'ils avaient imaginés pendant la guerre. Ces timbres ne tardèrent pas à être imités. Où ? Par qui ? Mystère ! Ce qui est sûr, c'est que spontanément et en même temps, à Munster, à Soltau et à Göttingen, on s'aperçut qu'il existait de faux timbres.

A Soltau, le déficit s'éleva à plusieurs centaines de milliers de marks.

Uncertain Willems employé à la centrale électrique se livrait au commerce suivant : A défaut de graisse les Allemands concassaient les os et les faisaient passer par des autoclaves qui les transformaient en une gélatine de fort peu de valeur. Avec la complicité d'un autre Belge occupé à la manipulation, Willems se procurait cette gélatine, la mettait dans des boîtes en fer blanc, qu'il soudait, et les revendait aux Allemands à raison de 5 marks le kilo, en leur faisant croire que ces boîtes venaient directement d'Angleterre dans des colis adressés aux prisonniers.

Le caporal Marcel Denies, capitaine de steamer sur le Kasai, arriva pendant deux ans, et trois fois par semaine, à sortir du camp et à s'en aller au village. Pour celui qui était prisonnier à Munster et qui savait la façon dont les consignes y étaient observées, c'était un mystère. Voici ce qu'il avait imaginé. Quand la sentinelle lui demandait s'il avait un laissez passer, il répondait hardiment : " Ya wohl! „ et exhibait un papier sur lequel était représenté... un clou !

L'Allemand en restait ébahi : " Tu ne comprends pas, disait Denies ? On voit bien que tu es Allemand. C'est le Feldwebel qui m'envoie au village chercher des clous de la façon indiquée „, et sans attendre davantage, il passait outre.

Au service de la poste, se trouvaient plusieurs Belges dont les Allemands avaient fait leurs hommes de confiance. L'un d'eux, Maurice Salme, en profita pour expédier en France, par la Suisse, ou en Belgique, toutes sortes de documents.

Il y avait à Munster une imprimerie où étaient occupés des prisonniers. Pour éviter des fuites, les Allemands avaient imaginé de compter les feuilles qui

leur étaient remises pour être imprimées. Un des prisonniers avait toujours une feuille dans sa poche, qu'il imprimait à mon intention et qu'il m'apportait chaque soir. Ces imprimés avaient parfois un intérêt extrême. Un de nous parvenait à les envoyer en France.

Il y aurait un long chapitre à écrire sur le sabotage auquel les prisonniers se livrèrent dans les Kommandos. Combien de fermes qui brûlèrent ! Combien de chevaux, de vaches, de porcs qui crevèrent par les soins des prisonniers ! Tel qui avait été choisi comme géomètre pour effectuer le nivellement et l'assèchement d'un marais, s'arrangea pour donner une inclinaison telle au terrain, que quand la pluie se mit à tomber, ce ne fut plus qu'un étang. Les travaux avaient occupé 1000 prisonniers pendant 6 mois, la perte s'éleva pour les Allemands à plusieurs centaines de milliers de francs.

Le soldat Killesse, de Mons-Crotteux, se trouvant dans une ferme, part un jour avec la faucheuse-lieuse. Une fois dans la campagne, après s'être assuré que personne ne peut le voir, il se met à frapper les chevaux avec rage. Les chevaux prennent le mors aux dents et reviennent à la ferme avec les débris de la machine qui leur battent les jarrets : ils étaient blessés au point qu'il fallut les abattre. Killesse, qui était revenu à la ferme s'arrachait les cheveux, feignait un gros chagrin. Le fermier qui d'abord s'était fâché, s'efforça de le consoler en disant : " Tu n'en peux rien, ce sont les chevaux qui sont des rosses. „

41. LA SYMPHONIE. — L'HARMONIE. — LA DRAMATIQUE.

C'est parmi les prisonniers belges que se recrutèrent les musiciens qui composèrent la symphonie, la fanfare et la dramatique.

Dès les premières semaines de la captivité, des musiciens qui s'étaient rencontrés dans le même district, décidèrent de pratiquer leur art. Une caisse à margarine servit à fabriquer le violoncelle, des boîtes à sucre à faire des violons, des morceaux de bois arrachés à une clôture fournirent matière d'un xylophone. C'était au plus mauvais temps de la captivité, alors que l'on vivait ce régime de terreur que j'ai décrit, au milieu de l'angoisse et ne sachant pas ce dont demain serait fait. Se représente-t-on la somme d'énergie et de persévérance qu'il fallut à ces hommes pour entreprendre et pour poursuivre leur œuvre ? Sous la direction d'Edgard Leclercq, professeur au Conservatoire de Mons, ils arrivèrent en peu de semaines à jouer les choses les plus difficiles. C'était un spectacle émouvant que celui de ces hommes en haillons, amaigris par les privations et qui sur ces pauvres instruments fabriqués au moyen d'un méchant couteau, interprétaient les œuvres les plus sublimes de Bach, de Chopin, de Gounod ou de Franck. (1) Une bonne note ici aux autorités allemandes. Elles protègent ces artistes et les dispensèrent des corvées.

Par exemple elles en abusèrent sans scrupule et jusqu'à la cruauté, forçant à certains jours ces malheureux qui avaient l'estomac vide, à jouer des heures et des heures consécutives.

Cette petite symphonie vécut jusqu'au 10 avril 1916, époque où les Allemands se plurent à en disperser les membres.

Quand les Belges, en mai 1915, arrivèrent au camp du Rhislo, l'un de nous, Edgard van Billoen,

(1) Ces musiciens, outre Edgard Leclercq du 11^{me} de ligne, étaient Achille Leyns du 9^{me} de ligne, Jean Bernard du 9^{me} de ligne, Arthur Scheyns du 9^{me} de ligne, artiste lyrique, et deux artilleurs de la position de Liège, Lambert Gérardon et Joseph Libon violonistes tous deux.

entreprit de former une harmonie. Il s'adressa à plusieurs œuvres de bienfaisance en Belgique pour en obtenir des instruments. Ici encore, c'est Liège qui répondit. Le directeur de l'harmonie fut Sébastien Van der Stichelen.

A cette même époque, mai 1915, se forma une société dramatique, Josse Darton (sergent Wilmet), des théâtres Bruxellois et Lévi (Raymond Lowie) du théâtre des Galeries, en constituèrent le noyau. Ils s'adjoignirent comme collaborateurs, Edmond Sauvegarde, architecte, Paul Arys, Arnold Nivelles, etc. Ils arrivèrent à monter des levers de rideau d'abord, puis des vaudevilles, et même une revue.

On ne peut se figurer la somme d'efforts qu'il fallut aux organisateurs pour mener ces œuvres à bonne fin. Tantôt tel homme tombait malade, tel autre était envoyé en Kommando, il fallait faire des démarches pour qu'il restât, parfois elles échouaient. Tantôt la censure mettait des bâtons dans les roues. Un des artistes, Hubert Goffin, avait mis sur pied la célèbre pièce wallonne *Tâti* : on lui défendit de la jouer. Pour avoir passé outre, il fut puni de sept jours de cachot de rigueur.

Nombreux étaient parmi les Belges ceux qui s'adonnaient à la peinture, certains réalisèrent des chefs-d'œuvre, notamment Maurice Langaeskens, dont les compositions émouvantes constituent une documentation de très grande valeur.

Nous eûmes aussi une bibliothèque. Les livres nous venaient de Belgique et de Suisse. Le plus grand nombre nous fut adressé par l'Ecole Commerciale et Consulaire de Mons.

Toutes ces œuvres, qui s'étaient formées aussi dans les autres camps, et qui étaient nos œuvres, furent dans la main des Allemands une arme contre nous. Ils se mirent à publier des notices concernant ces



symphonies, ces harmonies, ces dramatiques, ces bibliothèques, en les accompagnant de photos : Ces publications furent pour beaucoup dans l'idée qu'on se fit à l'étranger que les prisonniers en Allemagne étaient bien traités. Les Allemands oubliaient de dire : Que les artistes, sauf les symphonistes, lesquels jouaient surtout pour les Allemands, étaient astreints aux corvées et ne pouvaient s'exercer qu'en dehors des heures de travail ; que le pourcentage des prisonniers qui profitaient de ces œuvres était minime. En effet, les hommes qui étaient dans les camps représentaient le dixième à peine des prisonniers : La masse était occupée dans les usines, les marais, les fermes : On verra plus loin ce qu'était leur vie.

Ils oubliaient de dire :

Que la bibliothèque était la ressource uniquement des malades et de ceux, très rares, qui étaient dispensés de corvée ;

Que les séances de la dramatique, étant donné l'exiguïté du local mis à notre disposition, ne pouvaient être suivies par plus du cinquième des habitants du camp.

Ce qu'ils ne dirent pas non plus, c'est que, leurs notices publiées, et leur but, qui consistait à tromper l'opinion sur le traitement des prisonniers, une fois atteint, ils allaient supprimer toutes ces œuvres.

42. VISITES DE PARENTS DE PRISONNIERS.

Le camp reçut assez fréquemment la visite de Commissions neutres. J'en ai parlé dans l'introduction. Notre camp reçut également la visite, à plusieurs reprises, de parents de prisonniers.

Ceux qui vinrent dans les premiers mois n'eurent pas accès au camp, mais le 12 octobre 1915, il vint quatre Namurois, qui furent autorisés à pénétrer dans nos baraques. Reçus par les Allemands avec

toutes les politesses possible, ils partirent avec une excellente impression et l'un d'eux, par suite de je ne sais quelle aberration, écrivit dans un des torchons qui se publiaient en Belgique, un article louangeur. Un autre de ces quatre messieurs écrivit une lettre au Commandant, qui fut connue des prisonniers par suite d'une indiscretion et où il félicitait ce Commandant de la façon humanitaire (*sic*) dont il traitait les prisonniers.

Ces deux imbéciles n'avaient tenu compte ni de la nourriture, ni de l'exiguïté des logements : cinquante-deux par chambrée de 119 mètres carrés, ni des corvées qui nous étaient imposées, ni du défaut de chauffage. Surtout, ils ne tenaient pas compte de ceci : Que les quelques centaines de prisonniers qu'il leur fut donné de voir, étaient le dixième de ceux qui étaient à ce moment occupés à trimer dans les Kommandos.

Singulière psychologie que celle de ces Belges qui furent autorisés à nous visiter !

Le 16 (?) août 1915, nous eûmes la visite d'un des gros marchands de vins de Bruxelles. On lui avait montré la bibliothèque, notre petit théâtre, et il se trouvait dans la chambrée où travaillait le peintre Langaeskens, lorsque le soldat Elias, outré de je ne sais quel éloge à l'adresse des Allemands, qui avait échappé au visiteur, lui dit dans son langage savoureux de Marollien pur sang : " Oui, oui, tout ça c'est très beau, mais il faudrait que **tu** viennes ici quelques jours, que **tu** manges la soupe avec nous, que **tu** te fasses un peu engu... par les boches, ou que **tu** sois f... dans une corvée comme il y en a... ", Elias allait continuer, lorsque le visiteur eut cette parole sublime : " Je vous en prie, Monsieur, je vous en prie, laissez-moi partir sous une bonne impression ! „

De retour en Belgique, ce personnage publia dans le " Bruxellois „ (pourquoi dans cette feuille plus infâme que les autres ?) un article que n'eût pas

désavoué un rédacteur du Berliner-Rundschau, ou de quelqu'autre journal pangermaniste.

43. LE DEUXIÈME HIVER. — MORT DE MAURICE NÉLIS.

Nos baraques, torrides en été, étaient glaciales en hiver. Elles se composaient de quatre chambres, deux petites, une à chaque extrémité, appelées chambres de tête (Kopf-Stube) occupées par les sous-officiers ou ceux qui avaient excipé de leur qualité d'étudiants, et deux grandes, de 119 mètres carrés chacune, où nous nous trouvions au nombre de cinquante-deux. Les chambres de tête étaient chauffées par un petit poêle, les grandes chambrées, chacune par deux poêles qui eussent suffi si l'on avait eu du combustible, mais le camp entier avait droit à un chariot de racines, qu'une corvée spéciale, composée de demi-invalides et d'intellectuels (ou de ceux qui se faisaient passer pour tels !) allait chaque matin chercher dans la plaine.

Il gelait dans les chambrées, même en plein jour, et souvent on ne pouvait pas se promener dans la cour, transformée en marais.

De nouveau la Noël était là ! Elle fut bien moins triste que la précédente. Non seulement nous avons fait une petite provision de bois et obtenu de garder de la lumière jusqu'à 10 heures, mais elle fut égayée par un arbre de Noël et le tirage d'une tombola.

Nous avons parmi nous un brave et dévoué camarade, Maurice Nélis, avocat, que j'avais connu à l'Université de Liège. Il était atteint d'une maladie qui ne pardonne pas, il le savait, mais jamais il n'avait perdu courage, et au contraire, dès le début il avait été pour les autres un élément de réconfort et de joie. C'est lui qui avait organisé cet arbre de Noël. Quoique bien malade il voulut procéder lui-même au tirage de la tombola. Le lendemain il ne put se lever, le docteur déclara qu'il était perdu et le fit transporter au lazaret.

Sa femme, prévenue d'urgence, fit les démarches nécessaires pour obtenir son rapatriement. Dès le 10 janvier, promesse formelle lui était faite, mais un long mois s'écoula sans que l'autorisation arrivât. Nélis dépérissait de plus en plus. Le 14 février, l'autorisation fut là. Nélis était moribond. Il voulut partir quand même, et mourir au milieu des siens.

Le 15 février, à 6 heures et quart du matin, je me trouvais à la gare : j'avais obtenu avec neuf autres prisonniers d'aller à Soltau me faire arracher une dent. Tout-à-coup, d'une voiture qui arrivait, d'une voiture ouverte, je vis descendre, aidé à peine par le sous-officier qui était chargé de le ramener en Belgique, notre pauvre Nélis ! Je ne l'avais pas reconnu d'abord, mais il vint à moi, et je reconnus sa voix, mince comme celle d'un tout petit enfant. Je me précipitai, je le soutins et le fis asseoir. Il souffrait, ses yeux cependant rayonnaient : " Revoir la Belgique, revoir mon père, revoir ma petite femme „, murmura-t-il.

Je m'aperçus alors que le chef de la censure était là, Michael Finger. Il était en civil et pour cela lui non plus je ne l'avais pas reconnu. Nélis avait longtemps travaillé dans son bureau et Finger avait pour lui beaucoup de sympathie. Sachant qu'il partait, il était venu expressément pour lui dire adieu. C'était gentil. Néanmoins, il n'avait osé l'aider à descendre de voiture, il n'avait osé s'avancer pour le soutenir. C'est qu'il y avait là des officiers qui prenaient le même train : il se fût compromis en aidant ce moribond.

Nélis arriva à Bruxelles après un voyage de dix-sept heures et mourut au milieu des siens quelques jours après, le 25 février.

44. MAUVAISES NOUVELLES DE LA GUERRE. — NEURASTHÉNIE ET FOLIE.

L'hiver 1915-1916, fut pluvieux et triste, Les nouvelles de la guerre n'étaient pas pour nous encourager.

Sur le front français, et depuis les attaques de septembre, c'était la stagnation, et de même sur le front russe et sur le front italien. A la vérité il y avait l'offensive russe contre la Turquie d'Asie, l'occupation de l'Arménie, la poussée vers le golfe Persique et, concurremment, l'attaque anglaise sur Bagdad, mais nous avons subi tant de déceptions déjà, nous restions sceptiques.

Ce qui nous démoralisait plus qu'autre chose, c'était de voir les recrues qui occupaient le camp principal, continuer à se succéder avec la régularité d'une horloge. Ces troupes arrivaient au début du mois. Après trois semaines elles disparaissaient, le camp restait vide : des corvées de prisonniers procédaient au nettoyage, à la désinfection s'il y avait lieu, et voici qu'un nouveau contingent arrivait, précédé à deux jours d'une avant-garde chargée de prendre possession. Même pendant cette deuxième année, l'équipement de tous ces soldats était de premier ordre. La qualité du matériel humain, elle, avait fortement baissé.

Le contingent variait suivant les mois de 7 à 12.000 hommes. Il se composait dans une proportion variable de recrues et de vétérans. Leur séjour à Munster avait pour objet de les amalgamer.

Nous nous attendions à une offensive des Alliés, les Allemands attaquèrent Verdun ! D'un coup, ils avaient avancé leurs lignes de dix kilomètres, Douaumont et Vaux étaient tombés !

Si les Belges restés au pays ont souffert de ces nouvelles, eux qui pour se consoler avaient les joies familiales et pour se distraire leurs occupations journalières, qu'ils jugent si nous souffrîmes, nous dont la guerre était la préoccupation unique.

Un grand nombre de prisonniers sombrèrent dans la mélancolie, plusieurs devinrent fous.

Ils commençaient par rester des heures, des jours entiers, sans parler, puis leur folie peu à peu se précisait.

K., après être resté muet durant deux mois, se leva une nuit et se mit à prier à haute voix. A peine recouché, il se leva de nouveau, passa son pantalon, enleva sa chemise, et alla se laver à la pompe. Il gelait.

Il fit ainsi plusieurs nuits de suite. Durant la journée il fredonnait des airs connus et s'interrompait tout-à-coup pour faire plusieurs signes de croix consécutifs.

Il prit un clou et se mit à l'user sur une pierre : il avait entrepris de se fabriquer une aiguille de quoi réparer ses chaussettes. Vainement ses compagnons lui présentèrent une aiguille ordinaire. Il lui fallut achever la sienne. Il y mit un mois.

Chaque matin il se présentait à la visite médicale, et là, au nez du docteur, il se mettait tantôt à chanter, tantôt à siffler, tournant ensuite le col à gauche, à droite, lançant des regards furtifs et riant d'un air gêné.

Il ne se lavait plus que la nuit. Il allait remplir un bassin à la pompe, se mettait nu dans la baraque et se versait cette eau glacée sur la tête, non sans claquer des dents, et en poussant des petits cris d'enfant. Les Allemands l'internèrent à Lunebourg.

Le caporal C., du 9^e de ligne, marié depuis peu, se chagrina pour sa femme. En dehors des heures de corvées il ne faisait rien d'autre que de rédiger le brouillon de la carte postale que nous étions autorisés à écrire chaque dimanche. Dix fois, vingt fois de suite, il recommençait.

Lorsque le facteur, à l'heure de midi, entrait dans la baraque, il se levait d'un pièce et écoutait anxieux l'appel des noms. Le sien était-il prononcé, il s'avancait d'un pas rapide et se saisissait de la lettre comme d'une proie.

Ses compagnons s'amusèrent à exciter sa jalousie. Il s'adressaient à lui : " Il ne faut pas te tourmenter, disaient-ils, tu n'es pas plus c... qu'un autre „ ou d'autres plaisanteries d'aussi mauvais goût. Sitôt qu'il entendait parler de femmes, il devenait attentif, et les autres, qui s'en apercevaient, de redoubler.

Il se mit à ronfler d'une façon épouvantable. D'abord ses voisins se contentèrent de le secouer, mais comme il recommençait toujours, ils attachèrent une corde au pied de son grabat, qui passait par un crochet fixé dans le toit, et chaque fois qu'il commençait à ronfler, ces hommes tiraient sur la corde et soulevaient la literie pour la laisser retomber ensuite brusquement.

Il finit par ronfler en plein jour et les yeux ouverts. Il ne sortait de sa torpeur que pour relire les lettres de sa femme, qu'il étalait devant lui comme un jeu de cartes. Seule l'arrivée du facteur était capable d'attirer son attention.

Quand sa stupidité fut complète, les Allemands l'envoyèrent rejoindre K. à Luneburg.

Un Flamand du nom de W., qui avait jusqu'alors supporté courageusement sa captivité, avait appris la mort de sa femme en juillet 1915. Nuit et jour, deux semaines consécutives, il pleura. Par moment ses sanglots se muaient en des cris de désespoir. Le seizième jour, il se leva en riant et chantant, et depuis, cette gaité ne l'a pas abandonné. Ses gestes sont bizarres. Ses camarades disent qu'il est devenu comme un petit enfant, quand on lui parle de sa femme, il rit plus fort.

Deux de nos compagnons sont morts fous au lazaret. L'un d'eux volait le savon, rien d'autre, à ses compagnons, et le mangeait.

Un Russe, atteint de folie religieuse, se mit à hurler des airs d'église. Il chanta pendant quarante-huit heures. Le brôme étant sans action, on lui injecta des

stupéfiants plus actifs, il s'endormait, mais pour peu de temps, et en pleine nuit il recommençait à chanter.

Un autre Russe se mit à faire des signes de croix et ne cessa pendant deux jours. Nous calculâmes qu'il avait dû en faire 42.000. On se demande à quelle source d'énergie il puisait les forces qui le faisaient résister.

Je parlerai plus loin de ceux qui sont devenus fous au cachot.

La neurasthénie à tous ses degrés et sous toutes ses formes, existe à Munster. Chez la plupart elle ne se manifeste que sous la forme du cafard. Ils ne parlent que de la guerre et se répandent en malédictions contre les Allemands, en sarcasmes contre les Alliés, dont ils exagèrent les échecs. Ils ne voient pas la fin de la guerre, ils parlent de cinq ans, voire de dix, selon l'intensité de leur mélancolie, laquelle varie suivant les jours et même suivant les heures, et dans l'espoir, chez beaucoup, de trouver un contradicteur, lequel, d'un optimisme naïf, "leur fasse du bien",.

Ces cafardeux se recrutent en grande partie chez les plus intelligents, lesquels songent d'avantage, et chez les lecteurs des feuilles allemandes ou des journaux qui sont publiés en Belgique : *Le Bruxellois*, *La Belgique*, et autres torchons. Certaines manies qui varient de l'un à l'autre, témoignent que beaucoup sont plus ou moins atteints. Tel, de longues heures se promènera en répétant soigneusement le même parcours restreint. A d'autres, qui se promènent moins régulièrement, il échappe des gestes saccadés, des mouvements brusques de la tête, ils parlent seuls et prononcent des paroles inarticulées. Tels encore, misérables, ne recevant ni argent, ni colis, refusent les secours qu'on leur offre et se confinent dans un sombre isolement. La manie de la persécution n'est pas rare.

L'irritabilité de tous est extrême et prouve que le système nerveux de chacun, à des degrés divers, est

atteint. Je n'ai pas constaté cette irritabilité chez les Russes, plus passifs et plus résignés. Ils sont plutôt la proie de la mélancolie et de la folie religieuse.

45. LA FÊTE DU ROI, 9 AVRIL 1916. — DÉPART DES
FLAMANDS POUR GÖTTINGEN.

Le printemps fut là, amenant pour la seconde fois la fête du Roi. Les Allemands avaient défendu tout discours. Elle fut célébrée sans entrain. Le 9 avril, qui était un dimanche, devant le portrait du Roi, dessiné par Jean Vanneste, la fanfare joua quelques airs. Ce fut tout. Le ciel était gris et il faisait froid.

Le lendemain, 10 avril, vingt-quatre de nos compagnons, choisis parmi les intellectuels flamands, furent expédiés à Göttingen. On sait que les Allemands avaient décidé de réunir les Flamands dans ce camp où ils devaient jouir d'une situation privilégiée. Malgré les promesses qui leur étaient faites, les Flamands de Munster firent l'impossible pour rester. Ils savaient ce qui se passait à Göttingen et le but que les Allemands poursuivaient en y groupant les intellectuels : les endoctriner comme ils avaient voulu faire avec les Petits-Russiens, et se les concilier par un régime de faveur. Ces Flamands de Munster comptaient parmi les plus violents adversaires des Allemands. Indignés d'être choisis pour être l'objet de faveur spéciales, humiliés de se voir jugés susceptibles de germanisation, ils jurèrent de refuser les avantages qu'on veut leur donner. Tous se promettent de ne parler que le français.

Parmi les partants, Octave Collet, le président du Comité de Secours, Sébastien Van der Stichelen, le directeur de l'Harmonie, Van der Smissen, le directeur de la Symphonie, Walther de Vetter, auteur de la revue qui vient d'être jouée, l'un des boute-entrain du camp, Gaston Kennis, rédacteur de l'Anti-Canard, journal

clandestin qu'il rédige à lui seul et où sont réunis les faits de guerre les plus propres à relever le moral, Maurice Langaeskens et Ghislain Verdickt, artistes peintres.

Du fait de ces départs, la Symphonie et la Dramatique sont anéanties, et l'Harmonie reçoit un coup dont elle ne se relèvera que difficilement.

C'est à ce moment même où les Allemands détruisent brutalement le fruit de notre labeur, qu'ils publient (avril 1916) un livre sur les camps, prodigieux amas de mensonges et de demi-vérités, où ils vantent les fanfares symphonies, dramatiques, etc., créées par les prisonniers et dont ils se donnent comme les protecteurs !

46. NOUVELLE TENTATIVE D'ÉVASION. — NOUVEAU SÉJOUR AU CACHOT.

J'avais décidé de m'évader encore.

Averti par le Juif russe Milstein que les effets civils qui m'ont été pris le 6 septembre 1915, se trouvent dans un magasin du camp russe, aidé par Simon Kinet qui avait coupé à mon intention les ronces du grillage, le 11 avril au soir je me glissai dans le camp russe et arrivai à m'introduire dans le magasin.

J'eus bientôt trouvé mon costume et je revins par le même chemin.

Le lendemain un homme qui travaillait au village, me procura col, cravate et chapeau.

Je faisais partie, à ce moment-là, du Forst-Kommando, corvée qui consistait à abattre dans la forêt les pins touchés par la maladie.

Cette corvée offrait la plus grande facilité pour m'évader.

J'attendis que la température fût un peu réchauffée, et le 26 mai, complètement habillé en civil sous ma capote, je partis en corvée.

A 8 heures nous étions dans la forêt. Là, à l'abri d'un rideau de saules et aidé de Jules Michaux, de Marchin, je me débarrasse de mes frusques militaires, et me défile.

Mon but était de me diriger sur la gare d'Emmingen, à 7 kilomètres au N.-O. de Munster, et d'y prendre le train de Brême.

Pour arriver à Emmingen, il me faut traverser dans toute sa longueur la plaine d'exercice. Aucun civil n'a le droit de s'y trouver. Qu'arrivera-t-il si je tombe sur une troupe en train d'exercer ? Soudain, ce que je redoutais arrive : je tombe nez-à-nez avec une compagnie. Heureusement nul ne songe à m'interpeller.

J'arrive à Emmingen. Le train de Brême me part sous le nez ! Un autre train arrive de la direction opposée. C'est lui que je prends. Mon déguisement est parfait, nul ne prend garde à moi.

En approchant d'Ueltzen, un inspecteur passe de wagon en wagon en disant : " Ausweis-Papiere in der Hand „, les papiers d'identité dans la main ! Je suis fichu.

A l'arrivée à Ueltzen, je suis conduit chez le Commissaire de la gare et de là, à la Grand'Garde, où je suis reçu par un officier qui parle le français. A peine ai-je décliné mon nom, il me dit : " Je vous connais bien „. Il se lève et se présente : " Lieutenant je ne sais plus quoi, et me dit qu'il était ingénieur à Liège. Après s'être répandu en malédictions contre la guerre et contre les Anglais, il me dit : " Souhaitons que ce soit bientôt fini et que je puisse bientôt aller vous rendre visite „ !!!

Le soir même, je suis ramené à Munster et mis au cachot. Je fais d'abord trois jours de prévention, c'est-à-dire que je jouis d'un peu de lumière, que je reçois la soupe du camp et que j'ai droit à une promenade d'une heure dans une cour qui a 7 mètres de côté.

Se trouvent en prévention avec moi, un certain Jean Fédit, de Thiers en Auvergne, et un autre Français, Yves Madec.

Le premier est enfermé là depuis le 1^{er} avril, et n'a pas encore été jugé. Il est accusé d'avoir riposté à une sentinelle qui le frappait.

Dans la cellule en face de la mienne se trouve un nommé Arthur Derijck, d'Ostende. Il a tenté de s'évader et a traversé le Rhin à la nage. Des gendarmes l'on trouvé à demi-mort sur l'autre rive. Il se trouve au cachot, et crache du sang. Un jour le docteur Büscher vient le voir et lui dit : " Oui, vous êtes malade, mais vous n'aviez qu'à ne pas vous enfuir. Quand votre peine sera terminée, vous irez au lazaret. „ Ce malheureux resta donc au cachot pendant les quatorze jours réglementaires. Nuit et jour je l'entendais râler. Le jour même de sa sortie, il eut un crachement de sang et fut transporté à l'hôpital. Le 15 novembre 1916, il fut envoyé en Suisse, mourant.

Le quatrième jour je suis mis au cachot de rigueur, c'est-à-dire que la lumière m'est supprimée et que je ne reçois plus que du pain et de l'eau.

Un beau jour, le lundi 29 mai, je suis tiré de ma cellule et me trouve en présence du colonel von Baumbach. Au cours des derniers mois, il m'avait fait appeler plusieurs fois pour me demander ce dont les prisonniers avaient à se plaindre, et je dois à la vérité de dire que, dans la mesure du possible, il avait répondu aux desiderata que j'exprimais. Cet homme, brutal avec les Allemands, était plutôt bienveillant pour nous. Aussi ne fus-je pas trop surpris quand, au lieu de l'algarade attendue, il s'adressa à moi d'un ton modéré, disant qu'il se contentait de m'infliger quatorze jours de cachot de rigueur, mais qu'il voudrait beaucoup savoir comment je me suis procuré des vêtements civils et comment ensuite je me suis évadé, demandes

auxquelles je refuse de répondre. En vain tente-t-il de m'intimider en me menaçant de me mettre au camp russe.

La cellule où je suis enfermé appartient à un cachot qui a été élevé à l'intention des prisonniers et qui n'existait pas lors de ma première évasion ; les cellules sont des espèces de cage mesurant 1 m.85 sur 1 m.80, elles sont en bois et le toit est couvert de toile goudronnée. Les nuits sont glaciales, lorsque le soleil donne, c'est une étuve : Tout est hermétiquement clos et l'obscurité est si absolue, qu'en plein midi il est impossible de lire l'heure à sa montre. Les geôliers sont deux sous-officiers qui font l'un le service de jour, l'autre le service de nuit, ce dernier est une brute, de même que les deux adjoints, deux Landsturms qui ont été blessés.

Le 5 Juin, je suis extrait pour la seconde fois de ma cellule et me trouve de nouveau en présence du colonel. Son but, me dit-il, est de m'interroger sur la façon dont je me suis procuré de l'argent. On sait que nous sommes payés non en monnaie, mais en timbres. Son but réel est de m'annoncer la victoire navale du Skagger-Rack. " La flotte anglaise tout entière a participé à l'attaque. La flotte allemande, très inférieure en nombre, a soutenu le choc et a coulé treize gros navires anglais et une quantité de torpilleurs et contre-torpilleurs. Les Allemands ont subi des pertes minimes, trois navires et quelques petites unités. C'en est fini du prestige des Anglais. Les Alliés, battus sur terre et impuissants à maintenir leur suprématie sur la mer, vont demander la paix. " Le colonel se répand en sarcasmes contre les Anglais qui avaient prétendu affamer l'Allemagne et qui finiront par être affamés eux-mêmes.

Le 8 ou le 9 Juin, je suis conduit chez le Kriegs-Gericht, juge d'instruction militaire, lequel veut me

forcer à dire la provenance de mes effets civils. Comme je lui réponds qu'il m'est impossible de parler sans compromettre certains de mes compagnons, il me dit : " Qu'à celà ne tienne, avant que vous ne citiez les noms, le commandant engagera sa parole de ne pas sévir. „ Quand il voit que je persiste à ne pas parler, il me menace de me laisser en préventive jusqu'à ce que je parle. Je finis par lui dire que je ne conçois pas qu'on exige d'un soldat de dénoncer ses camarades. Il cesse d'insister et me fait reconduire au cachot.

Le 12 juin au soir, je quitte la boîte pour rentrer au camp, mes dix-sept jours de cachot se sont très bien passés. Je suis un peu affaibli, mais bien portant.

47. ENCORE LA POLITIQUE PARMIS LES PRISONNIERS. —
TENTATIVES ACTIVISTES. — LE HERR PROFESSOR
STANGE, MM. MEERT ET FABRY, DE GAND.

J'ai déjà dit comment les Allemands avaient tenté de faire de la politique parmi les prisonniers, tant parmi les Belges que parmi les Russes. J'ai parlé aussi de l'envoi qu'ils avaient fait à Göttingen, le 10 avril 1916, d'un certain nombre d'intellectuels flamands qu'ils prétendaient se concilier par un régime de faveur.

Cette politique flamingante prit peu à peu un caractère intensif. Le samedi 7 juillet 1916, on nous annonça la visite pour l'après-midi d'un professeur de l'université de Göttingen, et les corvées furent suspendues. On nous annonçait en même temps que ce monsieur ne venait que pour les Flamands. Et en effet, à 4 heures, appel est fait de ceux-ci dans la cour, derrière la cuisine.

Un peu après, voici venir le particulier en question : chapeau mou, redingote noire, barbe grisonnante, traits fatigués, le type du professeur allemand. Il est accompagné d'un major, du commandant Wanner

et de notre Feldwebel. Immédiatement et à la demande du professeur, il est procédé à un second appel, celui, parmi les Flamands, des intellectuels (Gebildete-Leute). Ceux-ci seuls sont priés de rester, le *vulgum pecus* est congédié très cavalièrement.

Le professeur invite les Gebildete-Leute à s'approcher, et il se présente : D^r Stange, professeur de théologie protestante à l'Université de Göttingen. Il déclare qu'il veut améliorer le sort des intellectuels flamands en les faisant venir à Göttingen qu'il représente comme un lieu de délices. Edgard Van Billoen, Louis Van den Driessche et Guillaume Derix, ces deux derniers flamingants convaincus, se chargent de lui répondre : La plus grande camaraderie, lui disent-ils, n'a cessé de régner à Munster entre Flamands et Wallons, c'est pourquoi eux, Flamands, ne peuvent accepter un traitement de faveur qui n'est pas offert en même temps aux Wallons.

Le professeur déclare qu'il veut améliorer le sort des Flamands parce qu'ils sont frères de race des Allemands.

Il se défend de faire de la politique, mais bientôt il laisse percer le bout de l'oreille : " Vous dites que vous vous entendez si bien avec les Wallons, c'est assez étonnant, ils sont de race si différente ! „ — " Cela n'a aucune importance, ce sont des Belges comme nous, ce sont nos frères. Les Flamands ont la majorité dans les Chambres et il est tout-à-fait faux de dire que les Wallons nous oppriment. Pour le surplus, ce sont là des questions qui ne regardent que les Belges. „ Visiblement déconcerté, le Herr Professor est occupé à patauger dans une de ces démonstrations dont la logique nous échappe, lorsque l'intermède comique se produit avec l'arrivée, un bol de soupe à la main, de François Marnette, d'Anvers. Voilà de bien belles phrases, Monsieur le

professeur, s'écrie-t-il, mais voici de moins bonne soupe. C'est la soupe de ce midi, de la soupe au phoque ! C'est tout au plus bon pour des cochons. Puisque vous nous voulez du bien, faites changer cela, nous vous en serons bien reconnaissants, mais laissez-nous à Munster. „

Le major qui accompagnait M. Stange, durant tout cet entretien se promenait à l'écart avec le commandant Wanner. Il revient juste au moment où le Herr Professor, sorti de son ahurissement, se penche sur l'assiette de soupe et s'efforce de piquer un morceau de phoque qui fuit comme une bille sous les dents de la fourchette. La scène est crevante et tout le monde pouffe de rire, sauf le Herr Professor, de plus en plus gêné, et le Major, qui rit jaune.

La conversation reprend encore quelques instants, mais les Gebildete-Leute persistent à ne pas vouloir de la générosité de ces Messieurs, lesquels se retirent sans avoir obtenu l'adhésion de personne.

Le dimanche 6 août nous apprenons que le professeur Stange vient pour une seconde tentative et qu'il sera accompagné de deux civils belges, deux flaminguants notoires.

A 10 heures, rassemblement des Flamands dans la cour. L'appel terminé, les visiteurs se présentent. Nous reconnaissons M. Stange et le Major qui l'accompagnait la première fois, mais il y a en outre avec eux deux civils, un petit et un grand, âgés de 50 à 60 ans, fort laids et dans une tenue invraisemblablement négligée. Ce sont nos deux compatriotes. Ces deux Messieurs se détachent du groupe, s'avancent vers les rangs des Flamands et leur adressent la parole.... en français ! Dès les premiers mots, Van Billoen les arrête : " Voudriez-vous avoir l'obligeance de nous faire connaître vos noms ? „ — " Mais certainement, certainement, déclare

le plus petit des deux. Je suis Hippolyte Meert, professeur à l'Athénée de Gand, et voici M. Fabry, ingénieur, également de Gand. „ — “ Vous nous êtes suspects, déclare alors très tranquillement Van Billoen. Oui, insiste-t-il, en voyant leur mouvement de recul, vous nous êtes suspects. Vous venez nous visiter sous l'égide de nos ennemis, vous êtes accompagnés en outre du professeur Stange, et nous savons l'œuvre qu'il poursuit à Göttingen. „ — “ Mais non, mais non, s'écrie Meert, vous faites erreur, nous n'avons rien à voir avec Göttingen, nous venons uniquement pour vous rendre visite, constater votre état de santé, nous enquérir de vos besoins. Ainsi, ajoute-t-il, je suis secrétaire d'un Comité de Secours aux Prisonniers qui est une annexe de la société Volks op Beuring, et si vous voulez nous remettre les noms des prisonniers nécessaires, nous leur ferons adresser des colis de Hollande. Il s'agit des prisonniers flamands seulement. „ — “ Des prisonniers flamands seulement? interroge Van den Driessche. Alors, n'envoyez rien du tout. Tous les Flamands du camp sont là, et je suis sûr d'être leur interprète en disant qu'ils ne veulent pas, eux, ce qui n'est pas en même temps pour les Wallons! „ (1)

Tandis que ce colloque a lieu, de temps en temps des mots partent des rangs, à l'adresse de Van Billoen et de Van den Driessche : “ Ne leur parlez pas ! ce sont des boches. „

(1) En novembre 1916, Volks op Beuring nous demande de La Haye, la liste des Flamands nécessaires. Le Comité de Secours de Munster lui répond : “ Nous vous remercions beaucoup de votre offre, malheureusement il nous est impossible de vous envoyer une liste des prisonniers flamands, la distinction entre Flamands et Wallons n'ayant jamais été faite à Munsterlager.

(s.) Louis Van den Driessche, secrétaire,
D^r en philologie germanique.

Cependant le commandant Wanner m'a fait appeler et me présente au major qui accompagne Stange et les deux activistes. Le Major s'adresse à moi en français et se fait connaître, Major von... je ne sais comment. Il a habité Bruxelles en qualité d'attaché militaire et me cite quantité de familles où il fréquentait. Il me demande pourquoi nous avons fait si mauvais accueil à nos deux compatriotes. Je lui réponds que nous sommes soldats et que la politique doit nous rester étrangère, que nous n'admettons du reste pas que des civils belges s'associent à une politique qui a pour objet de diviser les Belges.

A ce moment, un chant s'élève : " Flamands, Wallons, ne sont que des prénoms... „

Voici ce qui s'est passé. Le caporal Marcel Denies a interpellé le nommé Meert et lui a dit : " Allez-vous en, il n'y a ici que des Belges ennemis des boches qu'il faudrait tous tuer. „ (sic) Meert a jeté des regards effarés : " Taisez-vous, a-t-il supplié, taisez-vous de grâce. „ Marcel Bellefroid est intervenu alors et s'adressant à ses camarades, il leur a dit : " Allons, laissez ces gens-là, dispersez-vous, rentrez dans vos baraques. „ Et tous de lui obéir et de laisser nos deux apôtres en plan, mais Fabry court derrière Bellefroid qui s'éloignait aussi, le frappe sur l'épaule et lui dit d'un ton menaçant ; " C'est dangereux ce que vous faites là, pour vous et pour vos camarades. „ (sic) C'est à ce moment que le chant s'est élevé : " Flamands, Wallons, „...

Le Major avec qui je suis toujours, s'aperçoit qu'il se passe quelque chose d'anormal et tourne les talons en me demandant de le conduire à la bibliothèque. Là, il me congédie non sans me dire : " J'espère bien avoir le plaisir de vous revoir en Belgique „ !!!

Meert vient d'arriver à la bibliothèque, lui aussi, et s'adressant au sergent Zélis, le bibliothécaire : " Avez-vous des livres flamands, lui demande-t-il, et sont-ils

lus? „ — “ Il y a six cents volumes flamands, répond Zélis. Quant à savoir s'ils sont lus, voici le Journal des livres donnés en lecture „, et il lui montre que trois volumes flamands sortent en moyenne par jour, contre quarante-cinq volumes français (1).

De la bibliothèque Meert passe dans une baraque, la baraque 55, qui est précisément la mienne et celle de Visart. Il s'adresse à ce dernier : “ Souhaitons, lui dit-il, que sonne bientôt pour vous l'heure de la délivrance. „ — “ L'heure de la délivrance n'est pas ce qui nous importe le plus, réplique mon ami, ce qu'il nous faut c'est l'écrasement de l'ennemi. „ Meert marque alors son humeur par un tic caractéristique et qu'il a eu chaque fois qu'une allusion a été faite à la défaite des Allemands.

Au moment où il sort de la baraque, Denies lui court après et lui dit : “ Après la guerre, les traîtres que je rencontrerai, je me charge de les étrangler de ces deux mains que voilà. „ Meert s'éloigne sans rien dire, sans se retourner, d'un pas plus rapide.

La séance est terminée, Meert, Fabry, le Major et le Commandant Wanner se rejoignent à la grille et nous quittent sans oser saluer, se hâtant de fuir un camp où ils ont trouvé si peu d'écho.

Le lendemain de cette scène, le 7 août, notre aumônier et notre ami l'abbé Vermaut, de Bruges, qui était au milieu de nous depuis le 18 juin et avait remplacé alors l'aumônier allemand Klösser, nous est enlevé et envoyé à Celle. Il a eu le malheur de ne pas cacher les sentiments que lui inspiraient Meert et Fabry, et c'est à lui qu'ils attribuent leur échec. Le même jour Van Billoen reçoit défense de sortir du grillage, mesure qui n'a été prise encore que contre deux prisonniers, Denies et moi.

(1) J'ai vérifié ces chiffres moi-même. Ils sont d'autant plus éloquents que la plupart des prisonniers sont Flamands.

Nous apprenons peu après que Meert et Fabry sont allés également à Soltau et y ont été reçus par des huées. Le Général de Soltau s'est mis en fureur et a promis des représailles terribles.

L'adjudant Brichard, qu'il accuse d'avoir monté le coup, a été menacé de deux ans de prison.

Si Meert et Fabry venaient réellement dans le but de nous être utiles, ils y ont réussi !

48. LES NOUVELLES DE LA GUERRE, ÉTÉ 1916. —
À LA VEILLE D'UN TROISIÈME HIVER. — ARRIVÉE
DE DEUX CENTS BLESSÉS DE LA SOMME.

De retour au camp, après ma tentative de fuite, j'avais été laissé tranquille : depuis mon évasion de l'an dernier, qui était la première, d'autres ont eu lieu et les Allemands se sont habitués à l'idée que les prisonniers pouvaient fort bien s'évader sans être des malfaiteurs. Toutefois, je fus considéré désormais comme prisonnier dangereux et il me fut interdit de sortir du camp, fût-ce pour aller en corvée. J'en étais réduit au séjour des baraques et à cette cour sinistre entourée de grillages.

Nous sommes en juin 1916. C'est l'époque de la grande offensive Broussilof. Cette offensive n'est que le prélude de l'offensive générale que nous attendons depuis si longtemps. Si elle réussit, nous pouvons espérer le retour au pays pour la fin de l'année, et cela s'annonce bien ! Les communiqués russes parlent chaque jour de 20 à 30.000 prisonniers. La victoire du Skagger-Rack a été réduite à ses justes proportions, les Allemands ont perdu plus qu'ils n'avaient avoué tout d'abord, les Anglais ont perdu moins.

Le moral des prisonniers est meilleur. Les malades qui reviennent des Kommandos de culture disent que la récolte sera mauvaise, que la pluie a fait pourrir

les blés. Dans les premiers jours de juillet, nous apprenons l'offensive franco-anglaise. Elle sera longue, dit le communiqué français, mais son issue est certaine.

Le 29 août, grande nouvelle ! La Roumanie a déclaré la guerre à l'Autriche. Coup sur coup Kronstadt et Hermanstadt sont pris. Serions-nous vraiment à la veille du triomphe ?

Les semaines, les mois s'écourent. Après avoir fait 400.000 prisonniers, Broussilof est bloqué sur tout le front. Les Italiens, après avoir pris Goritz, n'avancent plus d'un pas. Il en est de même sur le front de la Somme : tout au plus les Alliés arrivent-ils à prendre de temps en temps quelque village. Nous voici à la veille du troisième hiver, et rien ne se dessine encore. La certitude de jour en jour pour nous devient plus évidente : ce n'est pas cette année que nous verrons la fin de la guerre.

Le 17 septembre, un convoi de deux cents blessés de la Somme arriva au lazaret, 193 Français et 7 Anglais. Ils furent mal traités. Le Chef-Arzt était depuis février 1916, un certain Buhtz. Il suffit de voir le personnage pour être édifié sur son compte : la mufflerie est peinte sur cette face stupide. Il est du reste aidé par le Dr Uttendörfer, qui est pire et qui ne regarde ses malades que pour la forme. (1) Ces blessés qui arrivèrent de la Somme, auraient pu être à peu près tous sauvés, mais les objets de pansement les plus essentiels manquaient, les pansements restaient jusqu'à huit jours sans être renouvelés, et les médecins étaient d'une négligence criminelle. Aussi, quinze moururent-ils durant les deux premières semaines, d'empoisonnement du sang.

(1) Le nommé François Weickmans, prisonnier belge, qui avait été opéré plusieurs fois de pleurésie, fut envoyé en Belgique pour y mourir en juillet 1916. Le jour de son départ, il y avait huit jours que Uttendörfer n'avait plus regardé la plaie.

Buhtz nous empêchait de leur venir en aide et forçait ces malheureux affaiblis par leurs blessures et dévorés par la fièvre, à se contenter de cet ordinaire des prisonniers malades dont on se demande s'il faut le qualifier de tragique ou de grotesque. Qu'on en juge : le matin une tranche de pain aigre et une tasse de pseudo-café au lait. A dix heures, une cuillerée de pseudo-marmelade de fruits (Frucht-Marmelade leicht gefarbt) A midi une soupe quelconque, maigre. A trois heures, une tasse de pseudo-café au lait. A 6 heures de nouveau une soupe, plus mince encore que celle du matin, au gruau d'orge ou d'avoine. Une fois par semaine, cette soupe est remplacée par un hareng cru non dessalé. En plus, deux cents grammes de pain. Pour les légèrement blessés, c'est la famine. Il ne faut pas perdre de vue que ces blessés étaient des prisonniers de fraîche date, et ne recevaient encore rien de chez eux.

Une différence scandaleuse était faite, pour la nourriture, entre les prisonniers et les Allemands. En principe, les uns et les autres étaient au même régime, et le Juif Rheinhold qui avait l'entreprise de leur entretien, recevait par malade, quel qu'il fût, 2 marks 25.

En fait, les Allemands étaient à un régime qui leur permettait de se refaire, tandis que les prisonniers étaient à un régime de famine. C'est ainsi que la soupe des Allemands était de tout autre qualité, qu'ils recevaient 120 grammes de viande, et, en outre, des petits pains beurrés (Brötchen).

Ce qui n'empêcha pas le Chef-Arzt d'assurer à la femme du colonel von Baumbach qui était venue visiter le lazaret en octobre 1916, que les prisonniers malades étaient traités sur le même pied que les

soldats allemands. (1) Que le lecteur ne s'étonne pas, ce n'est pas pour rien que nous sommes au pays du mensonge.

A partir de l'époque, juillet 1916, où les prisonniers français, anglais et belges reçurent des biscuits de leurs gouvernements respectifs, le pain fut supprimé aux malades. On leur diminua aussi leurs rations en proportion des colis qu'ils recevaient de chez eux. C'est ainsi que le lait était supprimé à ceux dont les colis renfermaient du lait condensé.

Le traitement des malades et blessés russes, fut de tout temps beaucoup pire. Le sort des blessés qui étaient arrivés le 2 décembre 1914, avait été tout simplement atroce. Un autre convoi arrivé en 1915, fut mieux traité à cause du D^r Richard, mais Richard ne pouvait tout faire, et même alors, beaucoup moururent, qui auraient put être sauvés.

Les médecins opéraient parfois sans endormir et frappaient les blessés quand ils criaient.

Sous le prétexte de repréailles, au début de septembre 1916 les malades et les blessés russes furent mis au régime ordinaire des prisonniers. Même les moribonds, furent forcés de grignoter notre pain noir.

49. LA TUBERCULOSE. — DÉFAUT D'HYGIÈNE. — LA VERMINE.

A la veille du troisième hiver, il continue à y avoir un certain nombre de prisonniers tuberculeux et opérés de pleurésie, qui sont, sans contestation possible, des invalides. En principe, ils devraient être libérés, (entlassen), en fait on les laissera retourner en Belgique ou en France quand ils seront presque morts, comme

(1) Témoin: l'infirmier Armand Lobet, malade en ce moment-là et qui entendit ces paroles du lit où il était couché.

on a fait pour Maurice Nélis, pour François Weickmans, pour Pierre Durieux, pour Victor Rémond. A quelles humiliations leurs mères, leurs épouses ne se sont-elles pas soumises, là-bas au pays, auprès de l'occupant ! A eux aussi que de promesses furent faites !

C'est un spectacle qui serre le cœur que celui de ces tuberculeux qui traînent au lazaret, pareils à des ombres, se soutenant à peine, et dont la misère se double des promesses qui leur sont faites, depuis un an pour certains, et qui ne sont suivies que de déceptions.

Puisque nous parlons de tuberculose, disons que les Allemands n'ont jamais rien fait pour en empêcher la propagation. Je dirai plus, s'ils cherchaient à la répandre, ils ne s'y prendraient pas autrement. Ainsi le plus grand nombre des tuberculeux est répandu dans les camps et dans les Kommandos, seuls quelques uns, arrivés à la phase aiguë, sont à l'hôpital.

Jamais, de tout le temps de ma captivité, couvertures ni sacs à paille n'ont été lavés. Pendant deux ans le contenu de ces sacs qui, en réalité, sont bourrés non de paille, mais de copeaux de bois, jamais ce contenu n'a été renouvelé, aussi est-ce une pourriture.

Sacs à paille et couvertures passent d'un malade à un homme sain, sans subir la moindre désinfection. A cause du va-et-vient des Kommandos, ces effets changent jusqu'à vingt fois de possesseur par an et sont pleins de souillures dégoûtantes.

Les puces pullulent et sont pour certains un vrai supplice. Que de fois, tenu éveillé moi-même, n'ai-je pas entendu le bruit que faisaient les hommes empêchés de dormir et qui frappaient rageusement leur chemise contre la baraque, à l'extérieur, pensant se débarrasser ainsi de ces terribles bestioles ! Le matin il n'est pas rare de trouver dans ses couvertures jusqu'à quarante

et cinquante puces. Le record fut, à ma connaissance, cent et quatre. Quand les prisonniers se plaignent des puces, les Allemands se mettent à rire et disent que c'est très sain.

Toutes les mesures de prophylaxie se bornèrent à la désinfection, générale et rigoureuse, que nous subîmes en 1915, et qui avait pour objet de tuer les poux. J'en ai parlé.

J'ai parlé également des piqûres anti-cholériques et anti-typhiques qui nous furent faites au début, en même temps que nous étions vaccinés.

En outre du lazaret, où sont soignés les hommes gravement malades, il y a au milieu de chaque camp une baraque servant d'infirmierie. C'est là que se trouvent les malades qui ne sont pas assez atteints pour être envoyés à l'hôpital. Le régime de ces malades est celui du camp, ils jouissent du seul avantage d'être exempts de corvées.

Cette infirmerie est généralement encombrée. Au lazaret, le logement est plus que suffisant, les baraques sont parfaites ainsi que la literie.

50. LES COMMISSIONS MÉDICALES SUISSE. — LA VISITE DU 14 NOVEMBRE 1916.

Une remarque encore : Jamais, durant deux ans et demi, nous n'avons été l'objet d'un examen médical quelconque. Pour peu qu'il soit courageux, un prisonnier arrive aux portes du tombeau sans avoir reçu les moindres soins. Ce fut le cas pour plusieurs tuberculeux, notamment pour Henri Paquay, qui fut transporté au lazaret le 21 février 1915 et mourut trois jours après.

Par suite d'un accord intervenu pendant l'été 1915 entre l'Allemagne d'une part, la Belgique, l'Angleterre et la France, d'autre part, des Commissions médicales suisses furent chargées de visiter les camps et de

désigner, pour être internés en Suisse, ceux à qui le prolongement de la captivité serait fatal.

Ces Commissions fonctionnèrent pendant un an avant de venir à Munster ! D'un mois à l'autre les Allemands nous promettaient leur arrivée. Durant plus d'un an on berna les malades en leur en parlant, et les déceptions qu'ils subirent leur ont fait plus de tort que leur maladie même.

Le 14 novembre 1916, une de ces fameuses commissions fut là. Les malades se présentèrent, les Belges au nombre de cent et vingt, les Français au nombre de quatre-vingt-deux, les Anglais, qui n'étaient que quelques-uns à Münster, au nombre de quatre.

La visite eut lieu au lazaret. L'examen des trente premiers dura, montre en main, 22 minutes. Un seul était admis. La Commission se composait de trois membres, deux médecins militaires suisses fort jeunes et un gros Major allemand. Pour être objectif, je me vois forcé de dire que ces trois médecins nous témoignèrent plutôt de la malveillance. A propos de tel ou tel malade, ils firent des réflexions désobligeantes, qu'ils croyaient que nous ne comprenions pas, car ils s'exprimaient en allemand.

Le major allemand opposait à chaque instant son veto et il était visible que c'était lui qui dirigeait l'opération, Le bilan de la journée fut le suivant :

Sur 4 Anglais 2 sont admis,
Sur 82 Français, 16 admis,
Sur 120 Belges, 12 admis.

Des quatorze malades présentés par les médecins Büscher et Buhtz, un seul fut admis ! Quelle déception pour tant de malheureux qui depuis un an ne vivent que dans l'espoir d'être internés en Suisse.

Beaucoup sont morts ainsi, à petit feu.

51. TABLEAU DE LA VIE AU CAMP DE MUNSTER,
FIN NOVEMBRE 1916.

Le camp de Munster, qui comptait au début 23.000 hommes, n'en compte plus en novembre 1916, que 8000, dont la moitié de Russes. De ces 8000, le dixième seulement sont au camp, les autres sont en Kommando.

Nous habitons des baraques en bois recouvertes de tôle ondulée. Elles sont divisées en quatre chambres, deux petites, une à chaque extrémité, appelées Kopf-Stube, chambres de tête, et destinées en principe aux sous-officiers, en fait aux étudiants ; et deux grandes, de 120 mètres carrés, habitées par 50 hommes environ.

Le mobilier consiste en une cassette pour deux hommes. Pendant la première année, nous avons couché par terre, d'abord sur de la paille, puis sur des sacs à paille remplis de copeaux. A partir de la deuxième année, les Allemands nous autorisèrent à fabriquer au moyen de rondins que nous cherchions dans la forêt, des semblants de lits. Certains s'étant associés pour fabriquer des lits jumeaux, on les leur fit défaire comme contraires aux mœurs !

Les baraques sont éclairées à l'électricité, trois ampoules de trente-deux bougies par chambre. Le chauffage se fait au moyen de poêles, deux par chambre. On les charge de racines déterrées dans la plaine.

Le lever a lieu à 5 heures en été, à 6 heures en hiver. Le coucher a lieu à 9 heures en hiver, à 10 heures en été.

Le matériel que nous recevons, des Allemands, se compose de deux couvertures, dont une en coton et une en papier, d'un bol pour la soupe, d'une cuiller et d'un bassin pour nous laver.

Au début, l'on nous donnait un peu de savon, nous restâmes ensuite neuf mois sans en recevoir (de

décembre 1915 à octobre 1916). Depuis octobre, de nouveau nous en recevons.

Les Allemands nous fournissent également, du moins en principe, les vêtements et le linge. En fait, si l'on ne recevait des vêtements et du linge de Belgique, on irait nu. Le linge, depuis l'hiver 1915-1916, est lavé par une corvée spéciale, dans un local approprié. Il y a également, depuis cette époque, une installation de douches à eau chaude. En principe, nous devions y être conduits une fois par semaine, mais nous sommes restés jusqu'à huit mois consécutifs sans y aller.

Les repas consistent : 1° le matin en une ration de pseudo-café, de pseudo-cacao, ou de pseudo-tisane, celle-ci imbuvable.

2° A midi en une soupe faite de pommes de terre et de farine de pommes de terre, de soja ou de maïs, de rutabagas, de carottes ou de choux de marais. Pas de viande, sauf parfois une tête de vache ou, rarement du phoque. La viande est remplacée par un corps gras tiré des os, la soupe en contient de cinq à dix grammes par homme.

3° Le soir nous recevons une soupe plus maigre encore, faite le plus souvent de farine de maïs ou d'autres farines qui servent en temps de paix à nourrir le bétail.

Tous ces produits sont de qualité inférieure. Nous recevons en outre 230 grammes de pain noir par jour et deux kilogs de biscuits par semaine, qui nous sont envoyés par notre gouvernement.

La cuisine est dirigée en principe par un sous-officier allemand, en fait par les Belges. L'installation ne laisse pas à désirer, l'état d'entretien est parfait. La cantine débita pendant deux ans certains comestibles, harengs, sardines, cubes Maggi, et de la pseudo-chicorée. A partir du 1^{er} décembre 1916, la cantine reçut défense de vendre quelque produit alimentaire que ce soit. On

n'y vendit plus désormais que des articles de bazar, canifs, rasoirs, montres, accordéons, etc....

Les prisonniers mourraient de faim, s'ils ne recevaient des vivres de France, de Suisse ou de Hollande.

A coté de notre camp, qui comporte cinq cents prisonniers belges, français et anglais, il y a le camp russe, qui en comporte à peu près le même nombre. A la tête de ces deux camps se trouve un officier. Hier c'était le Commandant Wanner, aujourd'hui c'est le Feldwebel-Leutnant Bruggemann. Au-dessus de lui il y a le colonel (Oberst-Leutnant) qui a la direction générale des prisonniers et du camp allemand.

Les prisonniers sont occupés à diverses corvées, poste, service des colis, service des mandats, jardinage, cuisine, etc... A la tête de chacun de ces services, il y a un sous-officier et un certain nombre de sentinelles, une pour dix prisonniers. Les corvées marchent actuellement (novembre 1916) de 7 à 12 heures et de 1 h. 3/4 à 7 heures. Sont dispensés des corvées, les sous-officiers, les membres du Comité de secours et les malades exemptés par le médecin.

Une infirmerie existe dans notre camp, ainsi que je l'ai dit. C'est là que se passe la visite médicale. Le médecin est un étudiant du nom de Büscher. Il est fort peu sérieux. Selon son humeur, il examine les malades ou refuse de les examiner. Est-il tout-à-fait mal disposé il lui arrive de chasser tous les malades hébergés à l'infirmerie, en bloc, et il force ainsi les malades gravement atteints à réintégrer leur baraque. Les infirmiers, des Belges, sont dévoués. Ce qui manque le plus, ce sont les bandes de pansements, l'ouate et la gaze. Les médicaments se réduisent à l'aspirine, à la teinture d'iode, au bismut et au calomel.

J'ai dit que les hommes atteints à un degré aigu, étaient envoyés au lazaret.

Comme distraction nous avons la bibliothèque et

la musique, La bibliothèque comporte 3000 volumes, 2400 français et 600 flamands. Elle est ouverte de 8 heures et demi à 11 heures et demi et de 2 heures et demi à 6 heures, et n'est accessible, par conséquent, qu'à ceux qui sont dispensés de corvée, soit à une toute petite minorité. Les autres peuvent toutefois emporter des livres, mais l'éclairage des baraquements est insuffisant.

La symphonie a été anéantie par l'envoi à Göttingen, le 10 avril 1916, de ses meilleurs éléments. L'harmonie subsiste. Dirigée successivement par Sébastien Van der Stichelen, Edgard Leclercq et Jean Bernard, elle l'est actuellement par Jules Héroufosse. Un concert a lieu tous les dimanches. A diverses reprises les Allemands ont interdit de jouer et ont saboté l'harmonie en envoyant les musiciens en Kommando.

Il y avait aussi un théâtre, et même, pendant quelques mois, un cinéma. Installés par nous à grands frais, l'un et l'autre ont été supprimés — par mesure de représailles paraît-il — en avril 1916.

52. LES PUNITIONS. — LE CACHOT DE RIGUEUR. —
ABUS DE LA PRÉVENTION.

Au début les punitions consistaient surtout dans la peine du poteau, la course au pas gymnastique, le stationnement au garde-à-vous et le cachot. Les deux premières peines ont été supprimées à Munster en octobre 1915, à l'arrivée du colonel von Baumbach. Il reste le stationnement durant deux heures à l'entrée du camp et le cachot. Le stationnement est appliqué à ceux qui arrivent en retard à l'appel des corvées. Le cachot de rigueur est appliqué pour les motifs les plus futiles et les plus graves. La tentative d'évasion, la mauvaise volonté au travail, le manque de respect, la tricherie dans la correspondance, entraînent de 7 à 14 jours de cachot de rigueur, pain sec et eau, obscurité absolue, couchage sur des planches. Pour des méfaits

moindres, de trois à sept jours. Ces peines sont proposées par le Feldwebel et ratifiées par le colonel. Octroyée avec une facilité extrême, cette peine du cachot a été subie par un très grand nombre de prisonniers.

A côté du cachot de rigueur, il y a le cachot ordinaire, (Mittel-Arrest). A partir de novembre 1916, il fut le seul à être appliqué aux sous-officiers. Le cachot ordinaire sert également aux prisonniers qui sont l'objet d'une enquête (Untersuchung). Limités dans l'application du cachot de rigueur par les règlements militaires et les conventions internationales, les Allemands usèrent du prétexte d'enquête pour maintenir les prisonniers en cellule jusque sept et huit mois.

Le 23 octobre 1915, le Belge H... H... qui travaillait dans le jardin de la Kommandantur, fut pris d'un certain besoin et ne fit pas attention à des filles qui étaient à la fenêtre d'une maison située de l'autre côté de l'enclos. Ces filles firent signe à un Feldwebel et H... fut mis au cachot en prévention... d'attentat à la pudeur! et on l'y laissa du 23 octobre 1915 au 22 janvier 1916, date à laquelle il fut jugé et condamné à un mois de prison. A rapprocher de ce que j'ai dit des latrines, constituées au début par une simple perche qui longeait un chemin public, et qui étaient devenues l'attraction principale de Munster: certaines dames s'amusaient à prendre des instantanés.

Le 30 mars 1916, se trouvant en Kommando, le nommé Jean Fédit, de Thiers en Auvergne, fut frappé au visage par une sentinelle et riposta. Ramené à Munster il fut mis au cachot et y resta du 1^{er} avril au 7 ou au 25 octobre, soit près de 7 mois, toujours sous prétexte d'enquête. Sept mois dans un cachot qui mesurait 1 m 85 sur 1 m 80!

Restèrent aussi longtemps au cachot en prévention, le Français Yves Madec et deux Belges, Gustave De Latin et Quaniers.

Le cas le plus triste est celui d'un malheureux pioupiou belge âgé de 22 ans, Guillaume Vanderschuren, du 9^{me} de ligne. J'avais vécu 10 mois dans la même baraque que lui. Dès l'hiver 1915-1916, il perdait la tête. Des jours entiers il restait étendu sur son sac à paille, ne parlant à personne, les Allemands le laissaient tranquille. Envoyé au Kommando de Holzhausen, en mai 1916, il tomba sur de très mauvaises sentinelles qui ne tinrent aucun compte de son état. Le 12 août 1916, le docteur le reconnut malade et lui octroya huit jours de repos. Au retour, sa sentinelle voulut le forcer à porter une caisse. Il ne put et refusa. La sentinelle le ramena au baraquement et là, aidée de son collègue, elle se mit à rouer le malheureux de coups. Pour un geste de protection qu'il fit, ils tirèrent leur baïonnette et tapèrent dessus jusqu'à ce qu'il tombât. Reconduit à Munster, il fut admis d'urgence au lazaret. Il portait onze coups de baïonnette, à la tête, au visage, aux bras, aux mains et à la poitrine. Quand il fut guéri, après cinq semaines, il fut mis au cachot en prévention... d'avoir frappé une sentinelle.

Aujourd'hui, (28 novembre 1916) Vanderschuren est toujours au cachot et le Belge (Edmond Galand de Seraing), qui porte à manger aux punis, raconte qu'il devient de plus en plus fou. A mon intervention le Dr Büscher l'est allé voir et a constaté " qu'il était réellement un peu fou, mais pas assez pour pouvoir sortir de la boîte „. Qu'on note bien que cet homme n'est pas puni ! il est à l'instruction (Zur Untersuchung). Quand il aura complètement perdu la raison, on l'internera à Luneburg. (1)

(1) Guillaume Vanderschuren finit par devenir totalement fou, j'ai vu son nom figurer dans le XX^e siècle, au milieu d'une liste de prisonniers rapatriés, le 1^{er} février 1918. Il était désigné pour la maison de santé de Châtean-Giron.

53. VISITE D'UN COLONEL INSPECTEUR — VISITE DU
CAPITAINE ESPAGNOL ADRADOS.

Vers le 15 novembre 1905, on nous annonce que le camp recevra la visite d'un général inspecteur. L'attente dura huit jours pendant lesquels nos gardiens, en proie à une nervosité croissante, se donnèrent un mal inouï pour mettre le camp en ordre. Le 23 novembre, cet inspecteur, qui n'était qu'un colonel, fut là. Les Allemands dont la présence n'est pas indispensable, se sont cachés, les autres attendent à la grille, les genoux tremblants. Conduit par le Feldwebel-Leutnant Brüggeman, le colonel visite les chambres. Il remarque qu'elles sont encombrées et trouve notamment que toutes ces boîtes en carton qui sont suspendues au-dessus des couchettes, constituent un grand danger d'incendie. Il demande si l'on passe la visite de ces caisses. " Tous les huit jours, „ répond Brüggemann. Or cette visite n'a pas eu lieu une seule fois.

Le colonel s'est rendu aussi à la poste. Là, devant les prisonniers y occupés, il s'est adressé au commandant qui dirige le service et lui a demandé ce qu'il faisait des lettres qui ne trouvaient pas de destinataire. A demi mort d'épouvante, le commandant a poussé quelques sons rauques, n'a pas trouvé la force de répondre et a failli s'évanouir.

Quel pays !

Le 25 novembre nous recevons la visite d'un délégué de l'ambassade d'Espagne à Berlin, le capitaine Adrados. Il vient recueillir nos plaintes. Les chefs de baraques, les membres du comité de secours et ceux qui ne sont pas en corvée, sont invités à l'approcher. Il nous met aussitôt à l'aise en faisant une déclaration formelle concernant ses sentiments sur le traitement des prisonniers. Il a visité jusqu'ici quarante camps et kommandos et est édifié sur ce qui s'y passe. Je lui

remets copie de renseignements que j'ai recueillis sur différents Kommandos, sur l'abus du cachot préventif et sur le traitement des malades.

Le capitaine Adrados relève notre moral en nous racontant la misère des villes. Il nous dit que la veille il est descendu à l'hôtel Sand-Krug, le principal de Munster, et qu'il a eu pour souper une boîte de sardines et trois pommes : ni pain, ni café.

54. ERECTION D'UN MONUMENT AUX PRISONNIERS DÉFUNTS.

En novembre 1915, nous avons décidé d'élever un monument à la mémoire de nos compagnons morts, et le colonel y avait donné son approbation.

Au printemps, architecte, sculpteurs et simples artisans, se mettent au travail, en juillet le monument est si avancé, que la question se pose de l'épithaphe. L'auteur du projet, Jean De Ligne, de Bruxelles, se rend chez le colonel et lui soumet le texte que nous avons choisi : " A nos camarades morts en captivité. „ " Très bien, répond le colonel, mais à une condition, c'est que cela soit rédigé en allemand. „ L'architecte se récrie, discute, mais le colonel tient bon, Non seulement il ne veut pas d'épithaphe française, mais une épithaphe latine même lui déplait. " Une épithaphe allemande et en caractères allemands, voilà ce que je veux, „ déclare-t-il. La mort dans l'âme, l'architecte et le sculpteur décident que le monument restera plutôt où il en est et que nul n'y mettra plus la main.

Pendant, le colonel, qui tient beaucoup à ce monument, propose un moyen terme : pas d'épithaphe du tout. Faute de mieux, les prisonniers acceptent, les ouvriers se remettent donc au travail, pour l'hiver ils ont achevé. L'inauguration a lieu à la Noël.

Peu de jours après, nous apprenons qu'un tailleur de pierre, venu de la ville prochaine, Ueltzen, est

occupé à mettre une inscription allemande, la voici : *Sie auch sind für Ihren Vaterland gefallen.* " Vous aussi êtes morts pour votre Patrie. „

D'un mausolée qui était l'œuvre des prisonniers, qui avait été conçu par eux, exécuté à leurs frais, et pour lequel ils s'étaient donnés beaucoup de peine, le colonel avait trouvé le moyen de faire un monument allemand.

J'ai voulu raconter cette histoire, d'abord pour montrer comment un officier supérieur, d'ordinaire très correct, entendait la correction dans certaines circonstances, et ensuite pour que mes compatriotes sachent ce qu'ils auront à faire, le jour où le territoire sera libéré, des mausolées que l'envahisseur aura élevé à ses morts. Je propose quant à moi, si l'on respecte les monuments, qu'on en fasse au moins sauter les inscriptions au burin.

55. MUNSTER DEVIENT CAMP SECONDAIRE. — MAU-
VAISES NOUVELLES DE LA GUERRE.

En suite de l'inspection du 23 novembre 1916, la décision a été prise en haut lieu de transformer le camp de Munster, jusqu'ici camp principal, en camp secondaire. Désormais les Kommandos qui en dépendent seront rattachés les uns à Soltau, les autres à Hameln. Les services de la poste, des colis et des mandats seront supprimés, et leurs titulaires seront envoyés à Soltau, les hommes dispensés de corvées comme malades, y seront envoyés également, et de même les sous-officiers.

Le 7 décembre, un premier départ à lieu, celui des sous-officiers. Parmi les partants, le brave fourrier Félicien Copine et le sergent Wilmet, (José Darton), l'un des survivants de la dramatique qui a égayé notre camp pendant tout le dernier hiver.

C'est ce même jour, 7 décembre, que nous apprenons la chute de Bucharest. Cette nouvelle nous met en deuil. Nous avions mis tant d'espoir dans l'entrée en guerre de la Roumanie! Peu à peu nous avons vu ses armées battues dans le Dobrutcha, battues dans les Siebenbürger, puis en Transylvanie, dans la Valachie enfin, au cours de combats qui n'ont été qu'une longue défaite. Maintenant, c'est la capitale même qui est perdue! Que font les Russes, que fait l'armée de Salonique? Jusqu'ici, nous avons toujours cru, tous et inébranlablement, à la victoire des Alliés, mais, tous se prennent à douter et beaucoup désespèrent.

Nous apprenons aussi les raffles d'hommes, que les tortionnaires de la Belgique effectuent au pays, ces milliers de pères de familles arrachés à leur foyer et expédiés en Allemagne pour travailler contre leur patrie.

Ce sont pour nous de bien tristes journées.

56. NOUVELLE TENTATIVE D'ÉVASION PAR BRÈME,
DUISBURG ET CLÈVES. — SUR LA FRONTIÈRE ! —
LA PRISON DE GOCH. — LE CAMP DE FRIEDRICHSFELD.

Etant arrivé à me procurer un costume civil, j'avais décidé de tenter une nouvelle évasion. Le 22 décembre 1916, je parvins à sortir du camp, caché sous des caisses, dans une charrette qui avait ravitaillé la cantine. Je savais qu'un train partait de Munster pour Brème à 9 heures du soir. Je décidai de le prendre dans la gare même qui desservait le village. Mon train avait une heure de retard, et durant une heure je me trouvai dans la salle d'attente, au milieu d'un tas de soldats, craignant à chaque instant d'être reconnu. A 10 heures le train arriva, j'étais à Brème vers minuit. A Brème je pris le train de 1 h. 18 du matin pour Duisburg. Les voitures étaient encombrées et je dus stationner dans le couloir, bousculé à chaque instant par les voyageurs. A un

moment, je marchai par mégarde sur les pieds d'un de mes voisins. Je lui dis assez étourdiment : " Pardon „. Il se retourna hargneusement sur moi et me dit : " En temps de guerre on ne dit pas pardon, on dit : " Um Verzeihung „. J'avais bonne envie de le boxer, mais je me contentai de sourire et il ne s'aperçut pas que j'étais étranger. A un autre moment, il vint un contrôleur qui examina les pièces d'identité. Je pus l'éviter en me réfugiant au W. C.

A 7 heures du matin, j'arrivai à Duisburg. Là, je pris le train pour Goch. J'aurais dû changer à Crefeld. Ne l'ayant pas fait, je reste dans le train pour Clèves. Un sous-officier, qui se trouve en face de moi, me regarde obstinément et me demande si je descends à Clèves. Je lui répond que oui. Un peu après il change de compartiment. Craignant d'être réperé, je descends à Qualburg, deux gares avant Clèves, et prends la route de Kettelsberg vers Kevelaer. Il pleut d'une façon continuelle, les chemins sont dans un état épouvantable. Je n'ai pas de carte, mais j'ai une boussole, je m'aperçois que ma direction est plus vers la droite et je me dirige sur une forêt que je distingue au loin ; vers 11 heures, je traverse le village de Pfahlsdorf. Je rencontre une patrouille. La pluie continue à tomber, je pénètre dans la forêt, qui est la forêt de Clèves, et je marche jusqu'une heure, en suivant les coupe-feu. Je rencontre deux gamins qui poussent devant eux un cochon. Je les interroge, ils me disent qu'ils viennent de la Hollande, fraudent un cochon, et qu'ils passent par la forêt pour éviter les douaniers. J'aperçois une patrouille de quatre hommes qui suivent une traverse. Je continue et j'arrive bientôt à la lisière de la forêt.

Devant moi, la bruyère, et au loin, les cheminées de Venloo !

J'hésite un instant. Attendrai-je la nuit, ou

continuerai-je ? La pluie qui redouble me décide, je continuerai. Et voici que j'avance à travers la bruyère, mais prudemment et en regardant si je n'aperçois pas de sentinelle. Sur la droite, un bosquet se prolonge dont la pointe extrême me sert de jalon : les chemi-nées de Venloo sont exactement derrière. J'arrive à ce bosquet.

Comme la pluie vient à cesser et qu'un rayon de soleil luit, je me décide, par excès de précaution, à attendre la nuit. Cette idée me fut fatale. Je m'étais assis au pied d'un hêtre dont les racines plongeaient dans un fossé empli de feuilles mortes. Tout-à-coup, j'aperçois un chien basset qui suit ce fossé et cherche dans les feuilles. A quinze mètres derrière, armé d'un drilling, le chasseur, un garde-forestier. (Ober-Förster). Il est extrêmement étonné de ma présence. Je lui dis que je fais de la contre-bande et que j'attends la nuit pour aller à Clèves. Il m'avoua après qu'il m'avait cru. Hélas, voilà qu'il se met à parler hollandais et je ne comprends pas un mot ! Il me regarde stupéfait et me dit : "Espion ou prisonnier évadé ? „ et en même temps il me tient à distance avec son fusil. Puis il me fait marcher devant lui, il me conduit chez le bourgmestre de Pfahlsdorf, un vilain personnage qui me menaça grossièrement.

J'appris qu'en sortant de la forêt de Clèves et en marchant dans les bruyères, j'avais traversé le territoire hollandais ! Si j'avais disposé d'une carte, j'étais sauvé, il suffisait que je me dirige un peu vers la gauche, mais j'avais incliné trop sur la droite, et le bosquet dans lequel je m'étais réfugié et où le garde m'avait surpris, était territoire allemand !

Le bourgmestre téléphona à la Grand-Garde, et un homme vint me prendre et me conduisit à Goch.

Goch est une petite ville qui a gardé une porte moyennageuse, c'est dans l'une des tours qui flanquaient

cette porte, que je fus enfermé en compagnie de trois déserteurs allemands et d'un Russe. Mes vêtements étaient trempés, je fus trois jours à me sécher.

C'est en prison que je passai la veillée de Noël, la troisième depuis ma captivité. Par bonheur le geôlier avait fait descendre ses trois compatriotes dans sa chambre, je pus être seul. Le Russe, lui, dormait. J'entendis le chant des cloches et les fidèles se rendant à la messe de minuit. Des enfants passèrent dans la rue en faisant claquer leurs sabots et chantant ce beau lied : Heilige Nacht. Combien douloureusement je pensai aux Noël de mon enfance !

Dans la nuit du 26 au 27, je faillis m'évader. Les trois Allemands enfermés avec moi s'étaient mis d'accord avec le soldat de garde et il avait laissé notre porte ouverte. Nous descendîmes l'escalier, mais au moment où nous sortions, la patrouille entra ! Nous fûmes réintégrés dans notre prison et mis au secret.

Le lendemain, 27 décembre, un soldat vint me prendre pour me conduire au camp de Friedrichsfeld, près de Wesel. Nous prîmes le chemin de fer à Goch et arrivâmes à Wesel vers 7 heures du soir. Le camp des prisonniers était à un quart d'heure de la ville.

Je fus accueilli par le Feldwebel Hoffmann. Il parlait le français et avait habité Liège. Ni lui, ni les autres sous-officiers que je vis les jours suivants, ne paraissaient atteindre à la brutalité des sous-officiers du Hanovre.

Le camp de Friedrichsfeld est énorme, il comporte beaucoup de Français et d'Anglais, très peu de Belges. Jusqu'au milieu de l'année 1916, c'était le camp modèle, celui qu'on exhibait aux Commissions neutres.

La proximité de la frontière et la fréquence des évasions avaient amené les Allemands à entourer le camp de fils où passait un courant électrique.

Le rôle d'aumônier était rempli par des prêtres français. Une grande baraque était affectée au culte, et le service religieux s'y accomplissait non sans pompe.

Le 1^{er} janvier un soldat me prit à 8 heures du matin et me conduisit à Wesel où nous prîmes le train pour Munster. Le voyage dura toute la journée. Le pays était plat, très pauvre. Beaucoup de bruyères, des forêts de sapins, des marais. Les villages que nous traversions étaient mal construits. Je ne vis ni un château, ni une ferme, ni une maison un peu cossue jusque Brême. Sur les seuils des portes, beaucoup d'enfants. Tout le secret de l'Allemagne envahisseuse est là. Pauvre et prolifique, elle est forcée d'essaimer.

56. JE SUIS ENVOYÉ A SOLTAU. — LE CACHOT. — LE FROID. — MORT DU CIVIL FRANZ OVERLOO.

J'arrivai à Munsterlager dans la nuit. Je fus visité par le Feldwebel Hengstmann, et enfermé au cachot.

Le 2 janvier, je fus conduit devant le colonel von Baumbach et le Feldwebel-Leutnant Brüggemann, puis reconduit au cachot.

Le 4 après-midi, je fus conduit à Soltau et désigné pour la baraque 30.

Cette baraque 30 était une baraque de passage et renfermait principalement des Russes et des Roumains. Elle faisait partie, avec la baraque de l'infirmerie, la baraque 31, du district du Feldwebel Gehring. Cet individu habitait Anvers. Il était fort méchant, mais ne frappait pas. Certains prisonniers, ainsi que j'en eus la preuve, le ravitaillaient pour obtenir ses faveurs.

Le 6 janvier, je fus mis au cachot pour deux fois quatorze jours, en punition de ma tentative d'évasion, et cela sur ordre du colonel de Munster.

Le cachot de Soltau était un vaste baraquement de planches. Les cellules mesuraient 1 m. 50 sur

3 mètres de profondeur. Elles ne contenaient pas même de briche, et il fallait s'étendre par terre.

Le froid, à cette époque, était terrible, à certains jours il gela jusqu'à 30 degrés sous zéro. Le cachot était raccordé à une chaufferie centrale, mais cette chaufferie était défectueuse et les tuyaux gelaient. Les Allemands manquaient du reste de charbon. Nous recevions en guise de couvertures, deux nappes de table, en coton. Les prisonniers civils, sous la morsure du froid, hurlaient par moments comme des bêtes, puis on les entendait bondir pour tâcher de se réchauffer, ou se jeter contre les cloisons, pris de désespoir. Les militaires, eux, se tenaient tranquilles.

Un matin, mon voisin de cellule fut trouvé gelé. Il avait longtemps crié, puis s'était tu tout-à-coup. Le geôlier ayant ouvert la porte pour me le montrer, je m'approchai du coin obscur où il était assis. Il était affublé d'un paletot d'été et des deux nappes qu'on lui avait données, il avait rabattu sa casquette sur ses yeux. Il était bien mort. Je le portai au corps de garde, il ne pesait pas plus qu'une plume. C'était un déporté belge d'Anvers âgé de 17 ans du nom de Franz Overloo (ou Overlop). Il était mort gelé.

Pendant la même période, un Anglais eut les deux pieds gelés, un Belge un pied.

Quand les civils se mettaient à hurler, le geôlier accourait à pas de loup, et ouvrant brusquement la porte, il leur donnait une raclée. Ce geôlier avait été blessé à Liège et il lui en était resté une fistule du tibia, sa haine était grande.

Il était aidé par le caporal belge Franz Kennes, du 8^{me} de ligne, d'Anvers, qui se comportait d'une façon ignoble, exploitait les Russes et les frappait.

Le régime du cachot de Soltau était celui de Munster. Obscurité absolue, 400 grammes de pain et une cruche d'eau. Au bout de trois jours, une lucarne

était ouverte qui vous donnait un peu de lumière, le soir du quatrième jour, le régime de rigueur recommençait.

Il est des camps où les cachots furent pires. En 1916, à Alten-Grabau, les prisonniers étaient empêchés de s'asseoir et devaient rester debout de 7 heures du matin à 7 heures du soir. Le geôlier badigeonnait la paroi d'une couleur noire qui s'en allait au moindre contact, et tachait les vêtements. Le soir, le geôlier passait la visite, s'il constatait que le prisonnier s'était assis ou appuyé, il le punissait de huit jours de cachot supplémentaire. Je tiens ces détails de plusieurs prisonniers et notamment de Armand Kengen, du 22^{me} de ligne, évadé en novembre 1916, actuellement à la D. 5, 2^{me} compagnie.

Dans le Hanovre, les arrêts de rigueur ne duraient jamais plus de quatorze jours consécutifs. Dans le Württemberg, à Stuttgart, certains prisonniers ont fait plusieurs mois d'arrêts de rigueur consécutifs. Le sergent français Sauton, du 211^{me} d'infanterie, fit quarante-deux jours de Streng-Arrest (arrêts de rigueur). Jean Jehotte, de l'artillerie de forteresse de Liège, après avoir fait trente jours de prévention et dix jours d'arrêts simples (Mittel-Arrest), fut condamné à soixante et un jours d'arrêts de rigueur. Il s'était évadé en compagnie d'un civil allemand. " Quand il sortit après cent et un jours de cachot, il était méconnaissable et son état de surexcitation l'aurait fait prendre pour un évadé d'une maison de correction „ me dit un témoin, Philippe Visart de Bocarmé.

Dans la première quinzaine d'avril 1917, le soldat français Robert Chatel, des chasseurs à pied, fit, pour évasion, cent jours de cachot.

Le 6 février, je sortis du cachot et fus désigné pour la baraque 13. Je fis la connaissance du chef de baraque, Albert Dijon, avocat à Huy, qui était la

providence des hommes de sa baraque, et qui, pendant le temps qu'il fut à Soltau, s'efforça de maintenir le moral de ses camarades en leur tenant chaque soir un discours où il résumait les nouvelles les plus propres à les consoler.

Le 14 février, je tentai à nouveau de m'évader en compagnie du sergent Crucifix.

Nous ne tardâmes pas à être repris, et le soldat qui nous avait arrêtés, un certain Kohle, prétendit que je lui avais offert de l'argent pour qu'il me laissât aller, aussi fus-je mis en prévention pour tentative de corruption. A Soltau, la prévention ne se faisait qu'exceptionnellement au cachot, et il y avait à l'intention des prévenus une sorte de cage appelée par les Allemands Strafe-Abteilung, section des punis, et que les prisonniers avaient surnommée " Le Poulailleur „.

La Strafe-Abteilung de Soltau était composée d'une fraction de baraque longue de quatorze mètres, et d'un promenoir de même dimension. C'est là que je fus enfermé, en compagnie de plusieurs Russes qui étaient des bandits poursuivis pour crimes de droit commun.

Cette cage n'avait rien d'attrayant, surtout par le grand froid qui régnait alors, car nous étions sans feu. Jour et nuit nous étions surveillés par une sentinelle baïonnette au canon.

A part une interruption de quinze jours, où je fus enfermé au cachot, j'y restai jusqu'au 21 juin.

57. LE MARTYRE DES DÉPORTÉS BELGES A SOLTAU.

Au moment où j'arrivai à Soltau, une portion du camp, (camp 2) était occupée par des déportés civils belges.

Sollicités dès leur arrivée, vers le 15 novembre, de souscrire un engagement de travail, ces hommes

avaient refusé tous. Les Allemands décidèrent de les y amener de force, et ils les laissèrent mourir de faim.

Pressés par la misère, quelques-uns bientôt s'étaient décidés, puis d'autres, peu à peu plus nombreux. A mesure qu'ils acceptaient, ils étaient envoyés dans les mines et les usines. Ils y étaient encore au jour de l'armistice.

Ceux qui s'étaient obstinés à ne pas signer, c'est-à-dire le très grand nombre, furent dispersés dans des camps secondaires ou Zweiglager (Ahlen, Haasel, Poggenmoor, etc...). Un millier environ était resté à Soltau, les uns parce qu'ils étaient malades, les autres pour être employés à certains travaux. Leur nombre s'accrut de tous ceux qui tombaient malades dans les Zweiglager et qu'on renvoyait au camp principal.

A mon arrivée à Soltau, au début de janvier 1917, ils étaient 2000. Leur souvenir est pour moi un cauchemar qui me hante encore.

Recevant 290 grammes de pain par jour, une soupe aux rutabagas ou aux choux ou au poisson à midi, et une soupe d'orge ou de maïs le soir, déjà à ce moment-là, c'étaient presque tous des squelettes. Défense aux prisonniers de guerre de leur donner quoi que ce soit, fût-ce les restants de soupe.

Bien que les baraques des civils fussent raccordées à un appareil de chauffage central, elles ne furent pas chauffées. Et pourtant, étaient-ils peu vêtus ! Ils se promenaient le jour affublés des deux très minces pièces de coton qui leur tenaient lieu de couvertures.

Le 5 janvier au soir, je parvins à m'introduire dans leur camp et j'entraï dans une de leurs baraques. La moitié de la porte était arrachée, et il y faisait un froid intense. Une petite ampoule électrique projetait sa lumière rongeâtre sur des hommes étendus et sur d'autres qui étaient assis par terre, appuyés à la cloison, la tête entre les mains.

L'un d'eux, tout jeune, se leva et vint à ma rencontre : je lui remis un croûton de pain. Tous ces spectres alors se levèrent d'un coup et courant contre le garçon ils lui arrachèrent son croûton, qui tomba. Une lutte s'engagea par terre, tenace, ardente, et le pain fut réduit en miettes. Alors, péniblement, ils se remirent debout et ils m'entourèrent en gémissant.

Je les vis le lendemain, debout le long du grillage qui nous séparait d'eux, les pieds dans la neige. Ils m'avaient reconnu et faisaient de loin des signes suppliant. Les sentinelles nous défendaient de les approcher, c'était leur consigne.

Au cours du mois de janvier, la misère de ces hommes devint effroyable. Pas de jour où il n'en mourait cinq, six et même davantage. Dix-huit fut le chiffre maximum. A noter qu'il n'y avait aucune épidémie, ils mouraient de misère.

Ce qui se passait à Soltau, se passait dans les camps secondaires. Le soldat, volontaire de guerre, Albert Dijon, du 8^{me} de ligne, avocat au barreau de Huy, dont j'ai déjà parlé, me montra le 6 février, un rapport qui avait été écrit par le médecin et par le commandant d'un de ces camps, celui de Steinhorst, rapport qui avait été volé sur la table de l'officier qui commandait le camp des civils de Soltau, et qui fut du reste remis en place après que nous en eûmes pris copie.

Le médecin disait que l'état sanitaire des déportés était déplorable, que cela tenait au défaut de nourriture et au mauvais état moral. " Ils sont si faibles, disait-il, que j'ai pris sur moi de ne plus les envoyer au travail. Je les fais sortir une heure le matin et une heure l'après-midi, c'est tout ce qu'ils peuvent. Malgré cela ils continuent à s'affaiblir et meurent emportés en quelques heures. Je n'ai pu faire d'autopsie, mais d'après mes constatations, ils meurent de pneumonie. Ils se couchent à 5 heures, à 10 heures ils sont morts.

La situation est telle que je renonce à conserver la responsabilité de l'état sanitaire du camp. „ Le rapport du commandant était annexé à celui du médecin, et ne faisait que le confirmer.

Le 7 février, j'assistai au retour des civils d'un de ces camps (celui de Poggenmoor (?)) qui avait été relevé à cause du très grand nombre de décès. Ils cheminaient en une longue file, lentement, chargés de leur petit bagage. Les plus valides étaient en avant, par quatre ; venaient ensuite, et de plus en plus échelonnés, les malades et les éclopés ; sur une charrette enfin, les moribonds et ceux qui étaient tombés en route.

J'en vis pénétrer dans une baraque, si faibles, qu'ils n'arrivaient pas à franchir la petite rampe qui y donnait accès, et qui furent forcés de se pousser l'un l'autre.

Parmi ces civils se trouvaient les trois frères Van Hemelrijk, de Braine-le-Château ou de Braine-le-Comte. Je pus leur parler. Ils me racontèrent que leur Feldwebel les avait privés de soupe durant trois jours, eux et les autres qui refusaient de travailler. Il les forçait néanmoins à assister à la distribution et à tourner en rond autour des cuves.

Le retour de ces civils était un spectacle terrible. Ceux qui y avaient assisté restaient plusieurs jours sans pouvoir dormir.

Au début de février les Allemands décidèrent de renvoyer en Belgique les plus exténués, et pendant près de deux mois il en partit chaque semaine un train complet. Le médecin, qui n'était pourtant pas tendre, en désigna le plus possible. Le sort de ceux qui restèrent ne fit qu'empirer. Ils se disputaient les détritres les plus infects, comme les épiluchures et les déchets de rutabagas.

58. CE QUE LES DÉPORTÉS BELGES ENDURÈRENT A
MUNSTER.

Au début de janvier, deux cent cinquante de ces déportés avaient été expédiés de Soltau à Munsterlager et logés à côté du camp occupé par les prisonniers de guerre. C'étaient tous hommes qui refusaient de signer un engagement de travail, ordre était de les traiter avec rigueur.

Le chef du camp était toujours le colonel von Baumbach dont j'ai déjà dit qu'il était réellement humain, mais sans doute sa juridiction ne s'étendait pas à ces civils, car ils furent littéralement crucifiés, et il laissa faire.

Comme à Soltau, il furent affamés avec méthode. Les prisonniers de guerre avaient défense absolue de les aider. Ils restèrent sans feu. Malgré leur état de faiblesse, ils étaient conduits chaque matin à quatre kilomètres de là et y restaient jusqu'au soir, occupés à des terrassements. En cours de route, il y en avait chaque fois qui tombaient évanouis. Quand ils tombaient sur le chantier, les sentinelles présumaient que c'étaient des simulateurs et les frappaient. Les soldats allemands furent généralement très durs pour les déportés, des ouvriers pourtant comme eux. Plusieurs moururent dès les premiers jours. D'autres, fin janvier, furent renvoyés à Soltau, mourants. Un nouveau contingent arriva pour les remplacer.

En mars il gela à pierre fendre. Ces malheureux endurent des souffrances indicibles. Les prisonniers du camp voisin les entendaient, la nuit, hurler de douleur. Dans la nuit du 2 au 3 mars, ils brûlèrent le contenu de leurs sacs de couchage. Le matin, un fut trouvé gelé. Le 5 on en trouva deux.

Sur deux cent cinquante qu'ils étaient, quarante à peu près étaient au lazaret. L'étudiant en médecine

qui procédait à la visite quotidienne, les traitait d'une façon infâme. Pour prendre leur température, il les faisait ranger par dix contre les couchettes, puis, leur ayant fait enlever leur culotte, il plaçait les dix thermomètres dont il disposait. Le lecteur comprendra sans qu'il soit besoin d'insister.

De ces faits, je puis citer des témoins dont deux ont été rapatriés comme infirmiers, René Lefèvre, du 9^{me} de ligne, ingénieur, actuellement brancardier à la D 24, 9^{me} compagnie, Armée Belge en campagne, et Edmond Sauvegarde, du 2^{me} chasseurs à pied, architecte, actuellement infirmier à l'hôpital Saint-Louis-du-Mont, à Chambéry.

59. LE RAPATRIEMENT DES DÉPORTÉS. — DÉMARCHE
DU CARDINAL GASPARRI.

Les rapatriements, qui avaient commencé en février, s'étaient poursuivis jusqu'en mars : des dix-sept mille déportés qui avaient été amenés primitivement à Soltau, cinq mille déjà avaient été renvoyés chez eux, les uns pour y mourir, les autres infirmes pour le restant de leurs jours, et dans tous les cas incapables de fournir encore, et de longtemps, un travail utile. Car, qu'on ne s' imagine pas un instant que l'humanité fût pour quelque chose dans le renvoi de ces malheureux : les Allemands ne pouvaient plus rien en tirer, ils constituaient au contraire une charge.

En ce temps-là les journaux d'Allemagne parlèrent de la démarche que le Pape avait faite auprès du roi de Bavière par l'intermédiaire du cardinal Gasparri. Nous pûmes lire peu après dans ces mêmes journaux, en réponse à cette démarche, un rescrit de Guillaume II promettant de renvoyer en Belgique les civils qui ne consentiraient pas à travailler librement en Allemagne.

Le Cardinal Gasparri, au nom du Pape, remercia aussitôt, et sa lettre fut également rendue publique.

La promesse de Guillaume ne fut pas tenue. Les déportés qui avaient donné une signature extorquée par les tortures, furent considérés comme ayant contracté un engagement volontaire. Quant à ceux qui avaient refusé de signer, c'étaient de mauvaises têtes, des révoltés. A part les malades et les affaiblis qui ne pouvaient plus travailler, les uns et les autres restèrent dans les usines, les mines, les fabriques et les marais.

A la suite du rescrit de Guillaume et de la lettre de remerciement du Cardinal Gasparri, rien ne fut donc changé. Ou plutôt si : les protestations gênantes des neutres subitement cessèrent ; rassurés, ils s'étaient tus, et c'est en toute paix que les Allemands purent désormais continuer leur œuvre. On sait, en effet, que loin de renvoyer en Belgique les civils qui ne voulaient pas travailler librement, ils continuèrent à en déporter de nouveaux.

60. SCÈNE DE BRUTALITÉ DANS LA STRAFE-ABTEILUNG.
— LE FELDWEBEL WINKEL.

Le 19 février au soir, on amena dans la Strafe-Abteilung, un Russe qui s'était enfui de Misburg, avait subi deux fois quatorze jours de cachot de rigueur, et refusait de retourner dans son Kommando : son frère avait été tué à côté de lui. Le lendemain 20 février, à 4 heures du matin, nous fûmes éveillés par un bruit de voix, le Feldwebel Winkel, un débardeur de Hambourg, disait-on, était debout près de son grabat et lui disait : " Lève-toi, lève-toi ! „ et il le secouait. Le Russe refusait en pleurant. Tout-à-coup, Winkel se jette sur lui, le saisit par les épaules et le lance à terre. Puis il tire son sabre avec son fourreau et commence à

frapper. Le Russe hurle d'une façon épouvantable, mais refuse de se relever. Winkel, fou de rage, maintenant frappe à deux mains. Son sabre se plie à angle droit, alors il frappe à coups de botte. Les cris du misérable étaient si terribles, qu'ils fusent entendus au bout du camp. La scène dura vingt minutes sans que Winkel cessât de frapper. Finalement, aidé de la sentinelle de garde, il traîne sa victime dehors et la jette dans le fossé qui fait le tour de la baraque et qui était plein d'eau, car il pleuvait. A ce moment, je sortis. Winkel venait de s'éloigner, je tirai le Russe, dont les épaules étaient dans l'eau, de la rigole. Il criait toujours. Un peu après, Winkel revint avec deux infirmiers russes et une civière. Il me dit : " Le Herr Kommandant Sieburg, m'avait ordonné de le traiter par la force (mit Gewalt). „

Nous croyions que le supplicé n'avait plus un os entier, mais, prévoyant le coup, il avait passé je ne sais combien de vestons et de pantalons, et puis, c'était un de ces colosses comme on en voit seulement chez les Slaves, il n'avait de cassé que deux côtes.

Transféré à l'infirmierie, le même jour il faillit être emporté par la fièvre. Son corps devint tout noir. Il fut soigné par un jeune médecin belge, René Dubois, et resta en traitement trente-deux jours. Au bout de ce temps, il repartit pour Misburg !

J'avais connu ce Russe à Munster, c'était un garçon d'une douceur et d'une gentillesse remarquables.

Winkel se livrait à des violences chaque jour. En avril 1917, il passa à tabac un nommé Gernaert, parce que celui-ci, aspirant de marine, avait un faux-col qu'il avait d'abord refusé d'enlever : il fut à un cheveu d'être transpercé d'un coup de sabre. En juin (?) un Russe fut battu par Winkel avec tant de sauvagerie, qu'il en mourut le lendemain.

Le 26 février, une sentinelle amena dans la Strafe-Abteilung neuf civils, ils avaient volé chacun une racine de rutabaga. Ce crime leur avait valu quatorze jours de cachot de rigueur. En attendant qu'il y eût place dans le cachot, le commandant Sieburg les avait fait mettre dans le "poulailler". Tous étaient d'une maigreur effrayante; deux, minés par la tuberculose, étaient presque morts. Malgré cela, quelques jours après, un soldat vint les prendre. Etriqués dans leurs minces vestons d'été, je les vis partir. Le temps qui, durant ces quelques jours, avait été plus doux, s'était remis à la gelée. Au début du mois de mars, le thermomètre tomba de 25 à 27 degrés sous zéro. A ce moment, puni de nouveau de quatorze jours de cachot, je me trouvai le voisin de cellule d'un de ces malheureux. Il hurlait jour et nuit.

Je profitai des différents contacts que j'eus avec des déportés belges, pour m'enquérir de ce qu'ils étaient. La majeure partie étaient des chômeurs, mais il y avait parmi eux des cultivateurs et des artisans qui n'avaient nullement cessé de travailler. Je connus même un candidat notaire. La plupart de ces civils étaient d'une moralité inférieure à celle des soldats : c'est que l'armée est, quoi qu'on en dise, une éducatrice pour le peuple.

61. JE PASSE EN CONSEIL DE GUERRE. — CHANGEMENT
DANS LES IDÉES DU PEUPLE ALLEMAND.

Le 3 avril une sentinelle vint me prendre pour me conduire au Conseil de guerre de Hanovre. On se rappellera que j'étais accusé d'avoir tenté de corrompre une sentinelle.

Je voyagai avec des soldats de l'active. Je fus fort intéressé par tout ce qu'ils disaient. Un sous-officier lut dans le journal que les révolutionnaires russes

avaient arrêté les Grands Ducs : “ Un jour nous ferons aussi comme cela, dit un soldat. „ — “ Oui, nous commençons à y voir plus clair „, répondit le sous-officier, et un autre ajouta : “ Le peuple ne restera pas toujours aussi bête. „

Un peu avant Hanovre, une femme monta dans le train, elle revenait d'avoir acheté des pommes de terre. C'est avec une véritable colère qu'elle raconta la difficulté de la vie à Hanovre. Les soldats lui dirent de prendre encore un peu patience, que la guerre ne durerait pas toujours et que la révolution vengerait le peuple de ses souffrances.

Nous arrivâmes à Hanovre à 8 heures du soir et je fus conduit en prison. C'était un vaste bâtiment à plusieurs étages et qui servait pour les prisonniers de guerre et pour les soldats allemands. Nous fûmes enfermés à quatre dans la même cellule, sans sac ni couverture.

Le lendemain, 4 avril, je fus conduit au Gerichtshof, où siégeait le Conseil de guerre. Les juges étaient au nombre de cinq. Le président était un colonel. Tous cinq étaient en grande tenue et se tenaient rigides et pleins de dignité.

Je fus interrogé d'abord sur mon identité, puis on passa à l'interrogatoire du témoin, Kohle, la sentinelle qui prétendait que je lui avais offert de l'argent. Invité à me défendre, je fus bref : l'attitude des juges, en effet, m'avait édifié sur ce qui m'attendait et je sentais que j'étais condamné d'avance. Le Conseil de guerre s'étant retiré en chambre du conseil, revint au bout d'un quart d'heure, et lecture fut donnée du jugement. J'étais condamné à 1000 marks d'amende, et, si je ne payais pas, à soixante-trois jours de prison.

Le jour même je fus ramené à Soltau. Dans le train je voyageai de nouveau en compagnie de soldats. Ils commentaient la révolution russe, jamais encore, je

n'avais entendu exprimer des idées aussi subversives : les événements politiques de Russie avaient produit une révolution dans le cerveau de ces Allemands.

Un de mes voisins me passa le *Hannoversche Anzeiger*, qui donnait le discours prononcé par Wilson : " Nous déclarerons la guerre, non au peuple allemand, mais au gouvernement allemand. Celui-ci a entrepris la guerre sans consulter le peuple, seul l'intérêt des dynasties et d'une caste militaire peu nombreuse l'a décidée „. L'idée exprimée par Wilson était, à mon avis, essentiellement erronée, et je suis convaincu que c'est le peuple ouvrier et les paysans qui voulurent la guerre bien plus que les gouvernants. Mais là n'est pas la question, et le discours de Wilson produisit sur les Allemands un effet dont je pus me rendre compte d'après les réflexions que j'entendais autour de moi.

62. L'OFFENSIVE ALLIÉE D'AVRIL 1917. — ENVOI DE TOUS LES PRISONNIERS SIMPLES SOLDATS EN KOMMANDO.

Le 5 avril nous apprîmes l'offensive française sur la Somme, et le 9, l'offensive anglaise sur Arras, au lendemain de la retraite stratégique de Hindenburg, lequel avait replié ses armées sur la ligne Arras-Noyon, puis Arras-Saint-Quentin.

Chaque fois qu'une offensive se déclarait, un fol espoir nous envahissait. nous choisissons dans les journaux allemands ce qui était le plus propre à nous donner confiance. Ces journaux publiaient, en effet, tous les communiqués Alliés, lesquels étaient pour nous parole d'Évangile.

Le 6 Avril, les prisonniers du camp sont rassemblés dans la cour et plusieurs appels successifs sont faits. L'Allemagne a besoin de bras, désormais tous les prisonniers indistinctement, à part les sous-officiers,

seront envoyés en Kommando, sans considération aucune ni pour l'âge, ni pour le rang social, ni pour les aptitudes. *Les malades mêmes devaient travailler*, selon leurs forces, et n'être admis dans les hôpitaux que lorsqu'ils seraient réellement incapables de fournir un effort. Le critère, disaient les instructions venues de Berlin, devait être leur température, si elle dépassait 38°, ils devaient être exemptés. Une fois guéris, le lendemain même de leur sortie de l'hôpital, ils devaient être renvoyés au travail.

A Soltau, ces ordres furent exécutés à la lettre, et en peu de jours tous les simples soldats furent remplacés par des sous-officiers, et envoyés en Kommando : ingénieurs, avocats, étudiants, instituteurs, comptables, tous partirent, et avec eux tous les hommes faibles de constitution ou atteints de maladies chroniques, reconnus comme tels par les médecins, et comme tels, rangés dans la catégorie III.

Les prisonniers, en effet, étaient munis chacun d'un numéro de validité. N° 1 signifiait bon pour tout travail, n° 2 bon pour travail des champs, n° 3 bon pour travail léger, n° 4 inapte.

Je dois ajouter que ces numéros de validité comportaient des modalités diverses et qui étaient indiquées par des lettres, ainsi il y avait n° 1 a, n° 2 b, etc... ; d'autre part, la portée de ces numéros et de ces lettres varia plusieurs fois, mais entrer dans ces distinctions nous entraînerait hors de notre cadre.

Les n°s 3 de Munsterlager, arrivèrent à Soltau dès les premiers jours d'avril 1917 et, le lendemain même, furent envoyés à Emdem et occupés au déchargement des navires. Les n°s 3 de Soltau, eux, qui avaient été dirigés dès février sur le camp de Hameln, vers la même époque furent répartis dans les fermes, les marais et les mines. C'étaient des hommes faibles de constitution, des cardiaques, des bronchiteux, des

tuberculeux même. Les Allemands le savaient fort bien, en les rangeant dans la catégorie 3 ils l'avaient reconnu, mais avant tout, il s'agissait de se procurer la main d'œuvre qui leur manquait.

Il s'ensuit qu'à partir d'avril 1917, à de très rares exceptions près, tout simple soldat qui n'était pas invalide ou malade avec plus de 38° de température, fut au travail, et sans considération aucune ou privilège, ni pour le rang social, ni pour les aptitudes, ni pour le degré de force ou de faiblesse. Des docteurs en droit ou en philologie devinrent valets de ferme, des hommes faibles ou malades et qui avaient été reconnus comme ne devant être affectés qu'à des travaux légers, du matin au soir déchargèrent les cargos qui amenaient à Emden les minerais de la Suède.

Dans quelles conditions ces malheureux travaillaient, nous le verrons plus loin.

63. TABLEAU DE LA VIE AU CAMP DE SOLTAU EN
JUIN 1917.

Après avoir été supportable pendant les trois premières années, la vie du camp de Soltau est devenue de plus en plus dure. Cela est dû aux ordres venus de Berlin de traiter les prisonniers avec plus de rigueur, et à l'influence personnelle des officiers qui commandent le camp : le Général Thiemig et le commandant Sieburg. Je ne connus que ce dernier, c'est le plus détestable des officiers à qui j'aie eu affaire. Cet homme, qui est Conseiller à la Cour Suprême de Berlin, s'ingénie à rendre le sort des prisonniers plus amer. Une peur stupide de ses chefs s'ajoute à sa méchanceté naturelle et lui fait imaginer toutes sortes de vexations. Je l'ai vu, en mai 1917, visiter la Srafe-Abteilung. Il accompagnait un Général-inspecteur de Hanovre et était tellement terrorisé par sa présence, que

sa voix s'étranglait dans sa gorge. Chaque fois que le Général lui adressait la parole, il se mettait en position et saluait. Son visage était contracté par la peur.

Le commandant Sieburg est aidé par des Feldwebels dont deux sont des monstres. Pas de jour où il n'y ait des actes de brutalité.

Depuis avril, les prisonniers simples soldats occupés dans le camp ont été remplacés par des sous-officiers, très rares sont ceux qui ont été maintenus dans leur poste. Depuis cette date, les corvées sont donc effectuées par des sous-officiers, dispensés, eux, du Kommando. Et c'est un spectacle assez pénible que celui d'adjudants blanchis sous le harnois et poussant des chariots ou vidant les latrines, ainsi que je l'ai vu.

La nourriture est horrible et dérisoire. Voici exactement ce que le prisonnier reçoit journallement (avril 1917).

En pain, 230 grammes, ou plus exactement un treizième de pain. Ce pain pèse en principe trois kilos, en fait, de 2 kil. 400 à 2 kil. 700 grammes. Ce pain est souvent le même que celui du soldat allemand et se compose de farine, de son et de pommes de terre. Parfois il en diffère et est spécialement fabriqué pour les prisonniers. Les hommes occupés à la panification assuraient que ce pain, depuis novembre 1915, ne contenait pas un atome de farine et que sa composition était la suivante : 68 % de pommes de terre, 16 % de son et 16 % de bruyère, celle-ci, broyée, servant à amalgamer le son et la pomme de terre (1). Un de mes

(1) La bruyère entre aussi pour une proportion que je ne puis déterminer, dans la composition du pain destiné à la population civile. Des milliers de prisonniers sont occupés dans le pays de Lunebourg à faucher la bruyère destinée aux minoteries. Le roseau des marais sert au même usage.

informateurs est le caporal Thomas Van den Broeck, du 9^{me} de ligne.

Les repas sont au nombre de trois.

Celui du matin, à 6 heures, consiste uniquement en tisane. Cette tisane est faite au moyen d'herbes sauvages ou d'une matière torréfiée indéterminable. A midi, le repas consiste en une soupe. Cette soupe, deux jours par semaine est à base de rutabagas, deux fois à base de vesces, fèves de soja et choux-raves, une fois à base de poisson, une fois à base de choux. Le mercredi elle est remplacée par de la choucroute. Dans cette soupe, jamais de viande, jamais. Elle contient pourtant une matière grasse qui est tirée des os traités à l'auto-clave (2).

Le repas du soir consiste soit en soupe, celle du matin parfois, dont les prisonniers n'avaient pas voulu, soit en gruau d'orge ou de maïs. Ce gruau est comestible : s'il ne flatte pas le palais, au moins n'est-il pas infect comme la soupe aux poissons ou aux rutabagas. Une fois ou deux par semaine, le repas du soir consiste en des moules conservées dans des tonneaux, privées de leur écaille, c'est une nourriture horrible. Le dimanche il consiste en un bout de saucisson au poisson. Rien que de penser à l'odeur que tous ces produits répandaient, j'ai des nausées.

(2) Dans les cinq premiers mois de ma captivité, la soupe, insuffisante comme quantité, était souvent bonne, fréquemment elle contenait du lard. Les cinq mois qui suivirent, elle contint en guise de viande ou de lard, des poumons ou de la panse de vache. De juin à décembre 1915, elle contint de véritable et bonne viande qui était même servie parfois à part. Après, ce ne furent plus que des déchets. En août et septembre 1916, nous reçûmes parfois du phoque. Jusqu'alors et depuis le début, les pommes de terre étaient abondantes dans la soupe et nous étaient distribuées souvent, le soir, en chemise, avec un hareng. Quand j'ai quitté l'Allemagne en 1917, il y avait un an que je n'avais plus vu de viande, et six mois que je n'avais plus vu trace de pommes de terre.

64. LE SERVICE DES BISCUITS ET DES COLIS.

Si les prisonniers résistaient à ce régime, c'est qu'ils recevaient des colis de vivres expédiés par leur famille ou par les Comités, et, en outre, chaque semaine, deux kilogs de biscuits envoyés de France par la Suisse. Le service de ces biscuits datait de juillet 1916 et était très régulier ; s'ils ont manqué parfois, c'est que les Allemands en empêchaient la distribution, prétendant qu'ils contenaient des tracts subversifs, des produits destinés à faire périr le bétail, ou des petits couteaux destinés à extirper les yeux des pommes de terre (*sic*). La vérification consistait à casser ces biscuits, un à un, au marteau, on nous les distribuait ensuite sous forme de croûtons et de poussière.

Les prisonniers recevaient-ils leurs colis ?

Impossible de répondre par un oui ou par un non car cela dépendait.

Les colis arrivaient tous dans des wagons plombés, aux gares qui desservait les camps. Les prisonniers eux-mêmes opéraient le déchargement et amenaient les colis à la baraque à ce destinée. Là, un triage se faisait : les colis destinés à ceux du camp étaient distribués immédiatement, très peu se perdaient, les autres, bien plus nombreux, puisque l'immense majorité des prisonniers était en Kommando, étaient réexpédiés dans les différents Kommandos. De ces colis, un nombre énorme était volé en route.

En ceci encore, on le voit, les prisonniers des camps étaient privilégiés, pour eux les chances de perte ou de vol étaient réduites au minimum.

Une grande cause de perte et de vol résidait dans le va-et-vient des prisonniers entre les camps qui les détachaient et les Kommandos. Les prisonniers qui se trouvaient dans les usines, les mines, les marais et les ports étaient assez stables, mais ceux qui étaient occupés chez des particuliers, par exemple dans les

fermes, voyageaient beaucoup : les paysans les faisaient venir et les renvoyaient selon les nécessités du moment. Il est des hommes qui firent vingt et même trente Kommandos, Jamais ils n'étaient prévenus de leur destination, et leurs colis les suivaient comme ils pouvaient : ils passaient par dix intermédiaires, et les vols se multipliaient.

Au printemps 1917 je lus dans le *Hannoversche Tagblatt* qu'un dépôt de colis volés aux prisonniers avait été découvert à Minden. Il y en avait pour 32.000 marks. Un dépôt analogue, moins important, venait d'être découvert dans la ville de Soltau.

En résumé, les prisonniers des camps recevaient presque tous leurs colis. Ceux des grands Kommandos (usines, mines, etc.) en recevaient quatre ou cinq sur dix. Ceux qui étaient occupés chez des particuliers n'en recevaient pas la moitié. J'en connais qui ne reçurent pas un colis sur quatre. Exemple, le sergent-major français Victor Joncquay, du 39^{me} d'infanterie, détaché du camp de Zerbst, Kommando n° 5636, qui sur vingt-cinq colis lui expédiés fin 1917, en reçut sept.

En mai et juin 1917, à Soltau, les autorités allemandes enlevèrent des colis certains objets qu'ils confisquèrent, le linge, les chaussures, les vêtements et les articles de toilette. En août, le *Journal de Genève* ayant fait allusion à ces confiscations, il s'attira un démenti formel du ministre d'Allemagne à Berne et se vit forcé de l'insérer. Il n'avait fait pourtant que dire la stricte vérité.

Les colis envoyés par les Comités d'assistance étaient mal répartis. Tel prisonnier qui était déjà ravitaillé par sa famille, en recevait quatre ou d'avantage par mois, tel autre en recevait seulement un ou deux, ou même aucun. C'est que certains, plus roublards ou indéliçats, écrivaient de tous côtés et se faisaient aider par des Comités différents, tandis que d'autres, plus

fiers, ne demandaient rien et préféraient souffrir en silence.

65. LA DÉMORALISATION EN AVRIL-MAI 1917. — EVASIONS.

Au cours des mois d'avril et de mai, poussés par le général Thiemig et le commandant Sieburg, les Feldwebels et les sous-officiers de Soltau redoublèrent de brutalité. Pas de jour où l'un ou l'autre d'entre nous ne reçut des coups de crosse.

Sieburg faisait tout pour nous vexer. Quand je quittai Soltau sa dernière trouvaille consistait dans les fouilles individuelles, qu'il faisait répéter jusque deux fois par semaine, n'ayant pas honte, lui magistrat de la Cour Suprême de Berlin, de s'y livrer lui-même.

Il est vrai que l'officier allemand a un sentiment de l'honneur et de la propreté qui n'est pas le nôtre. Le 15 (?) mai un Général-Inspecteur vint de Hanovre et procéda à ces visites en compagnie de Sieburg. Il arrêtait les hommes dans la cour et les faisait se déshabiller sur place. Devant la baraque 31 il fit descendre son pantalon à l'un deux et alla voir, de sa propre main, s'il n'avait pas de sachet contenant de l'argent !

Soumis à tant de vexations, beaucoup de prisonniers en arrivèrent au désespoir, et si les suicides ne furent pas plus nombreux, c'est qu'il existait toujours la ressource de la fuite. Cela servait en quelque sorte de soupape.

Les tentatives d'évasion atteignirent, au cours de 1917, les proportions d'une épidémie. En juin, à Soltau, de vingt à trente hommes étaient ramenés chaque jour, qui, ayant fui leur Kommando, avaient été repris et venaient au camp pour être punis. Dans cette région du Hanovre, située fort avant en Allemagne, les chances de réussite étaient minimales, et quand le prisonnier s'évadait, il savait d'avance qu'il serait

repris de façon à peu près certaine, qu'il aurait à subir de quatorze à vingt-huit jours de cachot de rigueur, sans compter la prévention, il savait enfin qu'il serait renvoyé, sitôt sa peine accomplie, dans une de ces mines ou dans un de ces marais qu'il avait désertés ; durant quelques semaines au moins il échapperait à ce travail de forçat, et son séjour au cachot lui apparaissait comme un répit.

Le séjour au cachot est pourtant très dur. L'obscurité et la privation de tout aliment chaud vous tuent. Les premiers jours on souffre de la faim, les derniers on ne mange même plus sa ration de pain.

Les maladies de poitrine furent souvent la conséquence du cachot. Lorsque mon ami V... se trouvait à l'Hôpital d'Heilbronn, il remarqua que la plupart des hommes atteints de pleurésie, de pneumonie ou de tuberculose, avaient contracté leur mal de cette façon. Les prisonniers préféraient deux ans de forteresse plutôt que deux mois de cachot.

66. LA VISITE MÉDICALE A SOLTAU. — LE SORT DES MALADES.

Le sort des malades à Soltau pour beaucoup fut terrible.

La visite médicale était passée au début de 1917 par un médecin juif, petit et colérique.

Le 5 janvier, j'assistai à l'une de ces visites. Rangés en une longue file et nus jusqu'à la ceinture, beaucoup montrant des blessures reçues sur le champ de bataille, beaucoup d'une maigreur extrême, un à un les prisonniers défilaient devant lui, et à mesure il prononçait le mot *Arbeit*, travail, ou *Schonung*, exemption. Cela marchait rondement ! Anglais et Roumains étaient ses bêtes noires, il n'en exemptait pour ainsi dire aucun. Apercevait-il un profil juif, devenu aimable

il prononçait la formule souhaitée : *Acht Tage Schonung*, huit jours d'exemption.

A mesure que le docteur avait prononcé son verdict, les non-exemptés étaient cueillis par des sentinelles qui les conduisaient au travail avec la consigne de les faire travailler dur. Je vis des hommes atteints de furonculose, les jambes rongées par des sarnes, enflées par l'œdème, des bronchiteux à la toux déchirante, rejetés ainsi sans le moindre examen sérieux et partir par le froid intense qui régnait alors.

Des hommes très malades étaient rejetés de parti pris : les différents *Feldwebels* étaient là pour " pistonner ", ceux qui leur avaient déplu. Ils glissaient un mot dans l'oreille du médecin, pas de pitié pour eux.

A Soltau comme à Munster, il y avait une infirmerie qui hébergeait les malades les moins atteints. Leur nourriture était celle de tout le monde, mais ils étaient dispensés de corvée.

L'hôpital se trouvait dans une lande sablonneuse. En été il était torride, en hiver il était glacial. En toute saison le vent y roulait des tourbillons de poussière. C'était un séjour affreux. J'ai entendu dire que les médecins traitants y étaient en général convenables.

A cause du travail excessif, du défaut de nourriture, du manque d'hygiène, et davantage encore à cause de leur mauvais moral, les malades parmi les prisonniers étaient extrêmement nombreux.

67. DE L'ENVOI DES MALADES EN SUISSE. — ENCORE LE CHEF-ARZT BUHTZ.

On me dira : " Il y avait pourtant la Suisse, et des milliers de malades y ont été envoyés „.

C'est exact. Au 31 octobre 1917, il y avait en Suisse 12.376 Français, 1.822 Belges et 964 Anglais.

Comparés à la masse des malades restés en Allemagne, ces chiffres étaient minimes.

Ce serait une erreur aussi de croire que ce furent toujours les plus malades qui étaient choisis. L'arbitraire jouait un grand rôle. De plus il y avait des camps privilégiés, tels Göttingen, Holz-Minden, Grafenwöhr, d'où il partit des milliers de malades, alors que de Munster, par exemple, il n'en était parti en tout et pour tout, à la date du 20 avril 1917, que vingt cinq.

A qui attribuer cette différence, sinon aux Allemands qui pilotent les Commissions Médicales Suisses et aux commandants et médecins des camps ?

A Munster, l'infâme Chef-Arzt Buhtz s'opposait au départ des malades de façon systématique.

Dans les premiers jours de juin 1917, il reçut de l'inspection de Hanovre une note qui l'invitait : 1^o) à examiner les prisonniers ; 2^o) à désigner ceux qui, malades ou seulement déprimés par suite d'une longue captivité, pourraient trouver leur guérison en Suisse. Or, il n'examina et ne renseigna personne. Quoique pressé par l'infirmier interprète belge Charles Emond, du 14^{me} de ligne, il refusa de désigner plusieurs malades qu'il avait sous les yeux et qui se trouvaient dans un état déplorable, notamment le soldat français Eugène Budin, du 48^{me} chasseurs à pied, captif depuis trente-deux mois à cette époque, exténué au point de ne peser plus que quarante-huit kilos et dont la feuille de maladie portait : *Blutarmut und Herzschwäche*, pauvreté du sang et faiblesse cardiaque. Puis le soldat français Lemaitre, du 123^{me} d'infanterie, blessé au genou le 3 septembre 1916, qui a subi un raccourcissement de la jambe de quatre centimètres et ne marche plus qu'avec des béquilles. Et ce troisième, toujours un Français, Pierre Mandon, du 145^{me} d'infanterie, qui a eu le fémur fracassé le 3 septembre 1916, a subi quatre opérations, n'a jamais quitté le lit, et dont la jambe est raccourcie de 5 centimètres et demi. La réponse du Chef-Arzt à l'infirmier qui le sollicitait pour eux est

typique : “ *Was ! Sie sind voll dienstfähig !* „, Quoi ! Ils sont tout à fait bons pour le service. Et parmi tous ces Belges, prisonniers de Liège et de Namur, que de cardiaques, que de tuberculeux ou de rhumatisants qui étaient dans les conditions requises par la note de l'inspection de Hanovre ! Et, de ceux-ci non plus, il n'examina et ne désigna aucun.

De Soltau sont partis, en plusieurs convois, de très nombreux malades. Beaucoup pourtant y restèrent jusqu'à la fin. Une baraque, lors de mon départ (juin 1917) en était pleine, la baraque 18. Bronchiteux, dysentériques, tuberculeux, ils vivaient côte à côte, toussant, crachant, se communiquant leurs maladies. Combien de mutilés aussi parmi eux ! Et je ne parle pas des malades qui étaient en Kommando et qui n'avaient pour ainsi dire aucune chance, eux, d'être jamais seulement visités par une de ces Commissions.

68. LE SORT DES HOMMES MUTILÉS EN KOMMANDO. —
LE CAS DE FRANÇOIS QUÉRÉ.

Les hommes mutilés par suite d'accidents de travail étaient nombreux : Cela tenait à ce que les Allemands employaient les prisonniers sans tenir aucunement compte de leur profession.

Par suite d'un accord international, les mutilés devaient être rapatriés. Cela fut fait pour ceux dont la mutilation était la conséquence d'une blessure de guerre. Quant à ceux qui étaient mutilés par suite d'un accident de travail, les Allemands refusèrent de les rapatrier.

En novembre 1916, le Dr Büscher montra à l'infirmier belge René Lefèvre, du 9^{me} de ligne, ingénieur des mines, aujourd'hui à la D. 24, 9^{me} compagnie, Armée Belge en campagne, une circulaire strictement secrète émanée de Berlin et où il était recommandé

aux autorités médicales d'éviter que les hommes mutilés en Kommando fussent rapatriés ou envoyés en Suisse. Le motif indiqué était " que cela pourrait donner mauvaise opinion de l'Allemagne à l'étranger „. Le cas se présenta bientôt à Munster d'appliquer cette circulaire.

Un Français, Quéré François, du 271^{me} d'infanterie, domicilié à Nantes, avait perdu un œil en travaillant à une foreuse. L'accident remontait au 2 juin 1916 et s'était produit à l'aciérie de Gross Ilseder-Hütte, Abteilung Bergbau-Fabrik.

Le 14 novembre 1916, Quéré, qui était revenu à Munster, se présente à la Commission Médicale Suisse et est désigné pour être interné en Suisse ainsi que d'autres borgnes.

La Commission suisse partie, le Chef-Arzt Buhtz apprend que Quéré est éborgné par suite d'un accident de travail. Que fait-il? Au lieu de l'envoyer en Suisse avec les autres, il le dirige sur le camp de Worms!

A Worms, Quéré se trouve avec trois cents Russes valides et avec quarante mutilés Français et Anglais (dix Anglais, trente Français), tous victimes d'accidents de travail! On les avait groupés à Worms pour les cacher aux Commissions Médicales Suisses qui visitaient les camps.

Quéré resta à Worms jusqu'au 10 janvier 1917. Ce jour-là il fut renvoyé à Munster, de là à Soltau, de là à Hameln. A Hameln, il passa devant une nouvelle Commission Médicale et laissa croire qu'il avait perdu l'œil à la guerre: le 18 septembre il fut passer en Suisse.

Cet homme habite actuellement à Nantes, rue de Rennes, n° 37.

69. MES COMPAGNONS DU « POULAILLER ».

Le printemps 1917 fut pour nous une époque de deuil. La grande offensive alliée, après avoir commencé

sous de si heureux auspices, venait d'échouer lamentablement. Les autorités militaires du camp redoublaient de méchanceté. Des ordres venus de Berlin ordonnaient d'envoyer au travail tout homme quelconque, tout simple soldat, même ceux qui étaient faibles de constitution.

Toujours relégué dans le Poulailier, j'échappai au Kommando. Mes compagnons étaient à cette époque sept ou huit Russes, un Français, Pierre Gibert, et deux sous-officiers belges, tous, sauf ces deux derniers, en prévention.

Gibert, se trouvant en Kommando, avait été frappé d'un coup de crosse tandis qu'il gisait sur sa paillasse : il s'était levé sur son séant et avait saisi le fusil de la sentinelle pour l'empêcher de frapper encore. Il comparut devant le Conseil de Guerre de Hanovre, le 10 avril 1917, et fut condamné à deux ans de prison pour ce motif : " Avoir maintenu de la main gauche le fusil de la sentinelle et l'avoir empêchée par là de faire son service. „

Le prisonnier frappé n'avait donc pas même le droit d'arrêter les coups, il avait le devoir de se laisser frapper encore. Le pire est que, si vous les laissez faire, ces brutes s'excitaient et parfois vous tuaient. C'est ce qui est arrivé pour le sergent Français Félix Blériot, du 114^{me} d'infanterie, tué à Ahlen près Falkenberger, le 13 octobre 1916 : il était à genoux et suppliait le sous-officier Karl Hellmann, du 72^{me} ou 74^{me} d'infanterie, X^{me} Corps d'armée, domicilié à Ulk, dans le Brunswick, de ne le point tuer. Après l'avoir assommé à coups de crosse, Hellmann lui tira une balle à bout portant. Un sergent-fourrier belge qui était avec lui, Pierre Mertens, du 1^{er} chasseurs à pied, eut la présence d'esprit de faire le mort et s'en tira avec le poing cassé. Le même fait se produisit à Lehe près d'Aschendorf, dans la nuit du 13 au 14 mai 1917. Arrêté au moment où il

s'enfuyait, l'aspirant-officier russe Gabriel Ierschow, du 4^{me} d'infanterie, fut tué alors qu'à genoux il suppliait la sentinelle de ne pas l'achever. Cette scène eut comme témoin le soldat belge Jean Lowette, de l'A. F. L., ingénieur des mines, domicilié à Haut-Pré (Liège). *Pour aucun de ces crimes il n'y eut jamais de sanction.* Tuer un prisonnier ne constituait pas un acte répréhensible.

70. SCÈNES DE SAUVAGERIE A AHLEN, LES 22 ET 23
AOÛT 1916.

Deux de mes compagnons de la Strafe-Abteilung, Albéric Werrebroeck, sergent au 10^{me} de ligne, d'Anvers, et Gaston Allard, sergent au 10^{me} de ligne, d'Aubange (Luxembourg), me racontèrent une scène dont ils furent témoins en août 1916, à Ahlen.

Par suite de conventions internationales, les sous-officiers de tous les pays belligérants étaient dispensés de travail. Les Allemands longtemps respectèrent le pacte, mais quand Hindenburg, à cor et à cris eut réclamé de la main-d'œuvre, ils s'en prirent d'abord aux prisonniers déjà en Kommando, les soumettant à un travail intensif, et en ce qui concerne les sous-officiers, ils décidèrent de leur rendre la vie impossible et de les forcer à demander à partir au travail.

A cet effet, ils les concentrèrent dans des camps spéciaux, exigus, malpropres, boueux, et imaginèrent toutes sortes de vexations, retardant la remise des lettres, suspendant la délivrance des colis, et forçant ces hommes à faire plusieurs heures d'exercice par jour.

Un de ces camps, celui de Ahlen près Falkenberger, Kreis Ottendorf u/ Elbe, dépendait de Soltau.

Le 15 août 1916, onze cents sous-officiers et felwebels (adjudants) russes furent amenés à Ahlen et conduits à l'exercice, non pas dans la bruyère comme les Français et les Belges, mais dans un marais.

Les commandant de loin, au sifflet, des sous-officiers allemands, du matin au soir les firent évoluer, marcher, courir, se coucher, se relever, se coucher encore, prenant soin de les faire patauger et se coucher là où il y avait le plus de boue.

Les Russes rentrèrent le soir, crottés de la tête aux pieds et totalement exténués.

Le lendemain le jeu recommença. Dès le quatrième jour, ils n'étaient plus que quatre cents, tous les autres avaient demandé à partir au travail. Le huitième jour, très exactement le 22 août, ceux qui avaient résisté, deux cent cinquante en tout, déclarèrent qu'ils étaient incapables de continuer. Le commandant, appelé, leur posa la question : " Vous refusez de faire l'exercice ? „ -- " Non, répondirent les Russes, nous ne refusons pas de faire l'exercice, mais nous ne pouvons plus le faire dans le marais, nous sommes morts. „

Le commandant les dispose sur deux rangs, les fait encadrer par quarante sentinelles, et ordonne à celles-ci de frapper. Ces brutes aussitôt se précipitent sur ces hommes désarmés et les abattent à coups de crosse. Qu'on imagine la scène, les vociférations des bourreaux, les cris des victimes ! Quand tous sont étendus, les infirmiers allemands arrivent, douze blessés sont emmenés sur des civières.

Le lendemain 23 août au matin, la même scène se répète. Aux mêmes ordres les Russes opposent la même réponse, ils voudraient faire l'exercice, il ne le peuvent. De nouveau ils sont abattus à coups de crosse. Au bout d'un quart d'heure dix blessés sont transportés à l'infirmerie.

L'après-midi même, à 2 heures, alors qu'ils reposent sur leur paillasse, tout pantelants encore, les Russes reçoivent ordre de sortir et se trouvent en présence du commandant qui les interpelle et leur dit ; " Vous avez le choix, ou partir en Kommando ou

faire l'exercice „. Quatre sortent des rangs et demandent à travailler. Les autres déclarent qu'ils préfèrent mourir. La scène de la veille, la scène du matin se renouvelle, plus terrible. Quand tous sont étendus, de plus en plus furieux le commandant donne un ordre : “ La pompe „.

Dix Allemands s'amènent avec la pompe à incendie, ils la raccordent au réservoir qui se trouve derrière la clôture, et aussitôt la mettent en action.

Sous la trombe glacée qui s'abat sur eux, les misérables se tordent avec des cris affreux. Nul pourtant ne se relève. Alors se passe quelque chose d'horrible. Le commandant, fou de rage, ordonne au soldat qui manœuvre la lance d'arroser les Russes à bout portant. Lui-même montre comment il doit prendre chaque homme par les cheveux et lui retourner le visage en l'air, le maintenir dans cette position au moyen de la botte appuyée sur le cou, et alors lui projeter le jet dans la figure.

Les prisonniers français et belges qui assistent de loin à cette scène, sanglotaient, muets et pétrifiés.

Il est trois heures de l'après-midi, le dernier homme a subi le supplice. Les infirmiers s'approchent alors des victimes, seize d'entre-elles sont transportées à l'infirmierie, les autres sont traînées hors de la boue et alignées contre la baraque.

Le lendemain les Russes demandent tous à partir au travail. Le “ Herr Kommandant „ rayonne, il a bien travaillé pour la patrie allemande : voilà cinq cents nouveaux bras pour l'agriculture !

70. JE SUIS DÉSIGNÉ POUR LES MINES D'EMMEN. —
JE PARS POUR CONSTANCE.

Le 18 juin je fus averti que je parterais incessamment pour la mine de sel d'Emmen ! J'étais souffrant,

il y avait six mois en effet que j'étais détenu et n'avais quitté le "Poulailler", que pour le cachot.

Le 19 juin je fus conduit à la Kommandantur et de là à l'hôpital où je passai un examen médical. Je m'attendais à partir pour la mine d'Emmen. Au lieu de cela j'appris que j'allais être soumis à l'examen de la Commission Médicale suisse ! On devine ma joie, mon ciel si noir tout-à-coup s'éclaircissait : avec un peu de chance j'allais échapper à cet affreux cauchemar !

Le 20 juin je fus dirigé sur Constance !

A 7 heures, je m'embarquai à la gare de Soltau. Nous traversâmes Ueltzen, Hanovre, Brunswick, Fulda, Francfort-s/Mein, le soir nous logeâmes à Fribourg-en-Brigau. Le lendemain nous reprîmes le train, traversant les sites enchanteurs de la Forêt Noire, et nous arrivâmes à Constance.

71. LA CASERNE D'ÉCHANGE A CONSTANCE, — LE FELDWEBEL GRANDADAM.

Constance est situé sur le Rhin et la grande partie de la ville est allemande. C'est là que les prisonniers malades subissaient la dernière épreuve : ils étaient soumis à une Commission neutre composée de cinq médecins, lesquels décidaient en dernier ressort.

Les prisonniers étaient logés dans une caserne assez moderne, très vaste. Les chambrées étaient meublées de lits. Un des bâtiments abritait à leur passage les soldats allemands mutilés venant de France.

Je devais rester à Constance jusqu'au 1^{er} août et y passer sept semaines entières.

Au moment où j'arrivai, les bâtiments étaient remplis. Beaucoup d'hommes gardaient le lit, les autres erraient dans la cour. C'était un triste spectacle. A chaque instant on voyait tomber un épileptique, il se roulait quelques minutes par terre, puis, après, hagard et titubant, il regagnait sa chambrée.

Des fous rôdaient çà et là. Un d'eux tournait en rond, les yeux fixés au loin devant lui, s'arrêtant par minute pour pousser un long beuglement. Les plus nombreux étaient les tuberculeux, ils stationnaient des heures entières au soleil, un d'eux mourut dans une hémorragie. Les mutilés étaient deux cents peut-être, beaucoup d'unijambistes. Un nègre de Konakry, amputé des deux jambes, du poing droit et du bras gauche, traversait la cour en se contortionnant comme un reptile,

Les règles de l'hygiène n'étaient pas observées, blessés et malades étaient mélangés.

Dans la chambrée 30 où j'étais, il y avait vingt-six hommes dont vingt-deux tuberculeux. Plusieurs étaient moribonds, ils crachaient jour et nuit.

La literie servait quinze jours et recevait parfois trois et quatre prisonniers. C'est ainsi qu'après avoir habité la chambre 30, j'habitai la chambre 54 et fus forcé de coucher dans le lit d'un tuberculeux moribond, un certain Loire, de Valenciennes, qui partit pour la France comme incurable, le 11 juillet. Les draps étaient pleins de sang.

La nourriture, bien moins mauvaise que dans les camps, était fort insuffisante. Elle se composait de 250 grammes de pain de qualité inférieure et d'un "Ersatz", de café, d'une soupe et d'un morceau de bouilli à midi, d'un peu de soupe d'orge le soir. A ce régime le dépérissement d'hommes valides eût été fatal, les malades déclinaient à vue d'œil : pas de colis de la maison, les biscuits mêmes arrivaient irrégulièrement. Les condamnés recevaient du lait, leur nourriture était meilleure.

La cantine était fournie par les soins de la Croix Rouge Suisse. Voici le tarif : Chocolat, 3 Marks 50 la livre ; petite boîte de langue, 3 Marks 50 ; bœuf braisé, 3 Marks 50 ; petite boîte de sardines, 1 Mark 50 ;

une très petite tasse de café, 35 Pfennigs; limonade-soda, 35 Pfennigs. Tout cela en quantités très limitées, Durant trois semaines la cantine fut dépourvue de tout, sauf de racines de raifort qu'on se disputait et qui servaient à tromper la faim.

Les gardiens, infirmiers et infirmières, étaient très convenables. Un seul Feldwebel nous témoignait de la haine, le Lorrain Grandadam. Il hurlait et menaçait sans cesse. Le 11 juillet, à 3 heures de l'après-midi, le Français Chatard, du 413^e d'infanterie, dont la feuille de maladie portait : péritonite chronique, atteint en réalité de tuberculose des intestins, désigné pour la corvée cave-au-charbon, demande très poliment à Grandadam de vouloir bien le désigner pour une corvée plus légère. Grandadam se précipite sur lui et le lance dans l'escalier ! En suite de quoi, Chatard est forcé de garder le lit, marche tout courbé et finit par être transporté dans l'une des chambrées de grands malades.

Les punitions étaient sévères : quatorze jours de cachot, même pour des hommes très malades.

La visite médicale qui avait pour objet de désigner définitivement les élus, n'était pas consciencieuse. Des hommes valides partaient en Suisse, des malades étaient rejetés et repartaient pour les camps ! Généralement on voyait ces malheureux revenir à Constance six mois après, leur mal avait fait des progrès, et ils étaient admis : mais à tout jamais leur santé était perdue, quand ils n'étaient pas moribonds. Tel fut le cas d'un homme de ma compagnie, F. V... Il avait été envoyé déjà à Constance en décembre 1916, mais refusé et renvoyé au camp de Hameln, d'où il venait. En juillet 1917 il revint à Constance, sa feuille de maladie portait la mention : incurable, devenu aveugle. Ce fut le cas de bien d'autres. On les avait renvoyés *mûrir* leur maladie dans le camp d'où ils venaient.

Quand cette maturation était accomplie, ils revenaient à Constance, pour beaucoup il était trop tard !

Le 3 juillet je passe la visite médicale. Je suis admis ! Dieu soit loué ! Je devais rester à Constance jusqu'au 1^{er} août, mais qu'importe cette attente puisque jamais plus je ne retournerai dans cet enfer de Soltau !

La mentalité des soldats et infirmiers badois diffère totalement de celle des Hanovriens. J'ai déjà dit qu'ils n'étaient nullement aussi brutaux. Ils sont tous antimilitaristes, haïssent les Prussiens, le Kronprinz, les Junker, seul leur grand Duc Max trouve grâce à leurs yeux. Ils se rendent compte du mépris où le reste de l'univers les tient et l'attribuent pour une bonne part au viol de la Belgique.

71. ENQUÊTE SUR LES CAMPS. — JE PARS POUR LA SUISSE.

À Constance je profitai de l'occasion qui m'était donnée de voir des prisonniers venant de tous les points de l'Allemagne, pour me renseigner sur ce que fut leur sort, et le comparer avec le sort des prisonniers internés dans les camps du Hanovre.

Je puis répondre ceci : c'est que les mauvais camps furent la règle. Seuls les camps de la Westphalie (Friedrichsfeld), le camp de Grafenwöhr en Bavière, et les camps du duché de Bade firent exception, et les prisonniers n'y étaient pas l'objet d'une oppression systématique. Dans toutes les régions, par contre, le prisonnier fut mal nourri, et, à partir de 1917 surtout, dans tous il fut soumis à un travail excessif.

Les camps les plus durs semblent avoir été ceux du Württemberg (Stuttgart), de la Saxe, et de la partie de la Bavière appelée Nieder-Bayern. Les camps du Hanovre m'ont paru représenter une moyenne.

Le 31 juillet je partis pour la Suisse ! Quelle émotion en quittant cette terre maudite, pour cette

Suisse si hospitalière et dont les habitants si chaleureusement accourent à notre rencontre !

Dans la suite de cet ouvrage, je décrirai ce que fut la vie des prisonniers dans les Kommandos. Ceux-là surtout qui travaillèrent dans les mines, les marais, les usines et dans les ports, furent dans une situation épouvantable. Nourris insuffisamment et de plus en mal, dévorés par la vermine, sans cesse humiliés et menacés, sans aucune de ces compensations qui permettent à l'ouvrier de supporter sa vie de labeur, ces hommes furent la plupart des martyrs. Comparé à leur, mon sort, par le fait que je vécus toujours dans les camps, et malgré toutes les peines de cachot et de prison que je subis, mon sort fut relativement doux. Du " Poulailier „ de Soltau où je fus rélégué jusqu'au 20 juin 1917, j'arrivais, lorsque la sentinelle n'était pas trop mauvaise, à parler au travers de la double enceinte qui nous enfermait, avec ceux du camp. Plus d'une fois j'entendis ces mots : " Vous avez bien de la chance ! Moi, je viens de tel Kommando, c'est terrible ce qu'il me fallait travailler, je suis tout démoli. Demain, je repars, je ne sais encore pour où. „ " Dans une mine de sel, peut-être „, ajoutait-il, les yeux troublés tout-à-coup. Cet homme nous enviait, nous les punis de la Strafe-Abteilung !

DEUXIÈME PARTIE.

Les Kommandos.

72. DE L'ENVOI EN KOMMANDO.

Au début les Allemands n'employaient guère les prisonniers qu'à des travaux autour des camps. Au printemps 1915 ils commencèrent à les envoyer dans les mines, les marais, les usines et les fermes. Les prisonniers restèrent attachés à tel camp qui les envoyait et formèrent des détachements ou Kommandos.

Les prisonniers détachés dans les usines et les marais travaillaient gardés par des soldats, ils passaient la nuit dans une baraque commune. Ceux qui étaient occupés dans les fermes étaient plus libres, ils mangeaient chez le paysan et ne regagnaient la baraque commune que le soir. Certains logeaient chez l'habitant.

Au début, les prisonniers partaient volontiers. Les vivres, en Allemagne, ne faisaient pas encore tout-à-fait défaut, et au moyen de l'argent qu'ils gagnaient (0.30 Pfennigs dans les fermes, de 0.50 à 0.70 Pfennigs dans les usines et dans les mines), ils arrivaient à se procurer quelque supplément. En ce temps-là, en outre, la main d'œuvre ne s'était pas encore tellement raréfiée et des ordres n'étaient pas arrivés qui enjoignaient aux sentinelles d'exiger du prisonnier un travail intensif. En ce temps-là enfin, et de façon générale, ne partait en Kommando que celui qui le voulait. En tout cas, les

étudiants et ceux qui exerçaient des professions libérales, les *Gebildete-Leute*, obtenaient de rester dans les camps, occupés au service des mandats, de la correspondance, des colis, effectuant les corvées courantes ou remplissant les fonctions d'infirmiers.

Ce régime dura un an, de mars 1915 à avril 1916, et coïncida avec un traitement humain. En avril 1916, tout cela changea et des instructions furent envoyées de Berlin qui enjoignaient aux commandants des camps d'envoyer au travail tous les prisonniers indistinctement, au fur et à mesure des besoins et sans plus faire de distinction entre les hommes habitués à des travaux manuels et les autres.

Devaient être maintenus dans les camps les sous-officiers qui, par suite d'arrangements internationaux, étaient dispensés de travail, et de même les simples soldats occupés à certains services et considérés comme indispensables.

Ces instructions enjoignaient, en outre, de supprimer théâtres, fanfares, symphonies et chorales, œuvres qui avaient été tolérées jusque-là. Rien ne contribua davantage à nous démoraliser que cet anéantissement brutal du fruit de beaucoup d'efforts et de sacrifices.

Ces instructions furent presque aussitôt suivies d'autres, plus pressantes. Elles disaient que la situation économique de l'Allemagne exigeait l'utilisation intensive des prisonniers, qu'il fallait en obtenir un rendement sérieux, et pour cela recourir à la force si la persuasion restait sans effet.

L'ère des violences était revenue.

La même année 1916, au mois d'août, les chefs de détachements, ou Kommando-Führer, qui dépendaient de Munsterlager, reçurent une circulaire signée par le Feldwebel-Leutnant Brüggemann agissant pour compte de l'Oberst-Leutnant von Baumbach, chef de notre camp. Je pus m'en procurer un original et l'un de

nous arriva à l'envoyer en France pour être remis à M. le député Henri Galli.

Cette circulaire disait que dans beaucoup de Kommandos les prisonniers fournissaient un travail insuffisant, que, de toute façon, il fallait arriver à augmenter leur rendement. Contre ceux qui se montreraient rétifs, il s'agissait de procéder comme suit :

1° Retenir leur correspondance. La leur montrer, mais ne pas la leur donner ;

2° Retenir leurs colis. Les leur montrer toutefois.

3° Employer la force, recourir aux coups de crosse, mais non de façon à blesser les prisonniers et à les rendre impropres au travail ;

4° Si ces moyens restaient sans effet, faire usage du fusil.

La conséquence d'ordres de cette espèce, donnés à des sous-officiers naturellement portés à la brutalité, devait être une recrudescence des mauvais traitements. Ils se multiplièrent, des meurtres furent commis. Et leur auteur, sans doute, l'avait prévu, qui était pourtant l'officier le plus humain que j'eusse connu durant ma captivité, mais avant tout il fallait obtenir que le prisonnier rendît. Dans les mines de sel, pour ne citer que ce seul exemple, le travailleur, qui était contraint de remplir dix wagonnets, fut contraint d'en remplir quinze, puis vingt, et finalement vingt-deux. Si les Allemands l'avaient exigé il en aurait fait vingt-cinq : telle était la vertu du régime de violences qui était instauré.

73. TOUT LE MONDE EN KOMMANDO !

Au début de mars 1917, des instructions plus catégoriques encore, émanant de Berlin, étaient arrivées. Sans distinction d'âge, ni de rang, ni d'aptitudes, tous les prisonniers simples soldats qui étaient restés dans les camps comme indispensables et occupés

dans les différents services, devaient être envoyés en Kommando et remplacés par des sous-officiers et des invalides. Je l'ai dit déjà plus haut : Les malades mêmes devaient travailler, selon leurs forces, et n'être admis dans les hôpitaux et infirmeries que lorsqu'ils seraient réellement incapables de fournir un effort, le critère était leur température, si elle dépassait 38°, ils devaient être exemptés. Une fois guéris, le lendemain même de leur sortie de l'hôpital, ils devaient être renvoyés au travail.

D'après une statistique qui parut en juin 1917 dans les journaux allemands, 90 % des prisonniers étaient détachés au travail. De ces 90 %, la grosse majorité, 75 %, était affectée aux travaux des champs, manipulation de matières premières, extraction du charbon et du sel, défrichage des marais, ou employé dans les usines.

Durant tout un temps, ceux qui étaient dans les fermes n'eurent pas trop à se plaindre, ils recevaient en suffisance du pain, du lard, et des pommes de terre ; la nourriture souvent était mal préparée, certains paysans avares donnaient trop peu et exigeaient un travail excessif, dans son ensemble leur sort était supportable.

Mais avec la durée de la guerre et le blocus qui se faisait de plus en plus sentir, les réquisitions se multiplièrent, et le paysan se vit enlever non seulement ce qu'il avait coutume de vendre, mais en outre, ce qu'il réservait pour son usage et pour celui de son personnel. Si bien qu'en 1917 déjà de nombreux prisonniers occupés dans les fermes étaient très malheureux.

Les sentinelles étaient fréquemment des hommes du village ; parents avec les cultivateurs qui occupaient les prisonniers, ils étaient portés à en abuser.

74. TABLEAU DE LA VIE DES PAYSANS.

Donnons une idée de ce que sont ces paysans, le lecteur se fera du même coup une idée de ce que fut la vie du prisonnier occupé à la culture.

Dans une grande partie de l'Allemagne, la ferme est un bâtiment rectangulaire couvert d'un vaste toit de chaume qui abrite à la fois la grange, le bétail et les habitants.

De l'entrée principale, qui est dans la grange, le regard embrasse, de gauche et de droite, les chevaux et le bétail, et au fond, la cuisine, qu'une petite barrière à clairevoie sépare du bétail et des chevaux. La fumée de la cuisine — car il n'y a pas de cheminée — se répand dans la grange, les odeurs de l'étable empuantissent la cuisine.

Le bétail est logé en contrebas, dans des sortes de culs-de-basses-fosses. Ces fosses ne sont vidées qu'au bout de plusieurs semaines ou même de plusieurs mois. La litière s'ajoute à la litière et les bêtes montent peu à peu au niveau du sol de la grange. La fosse vidée, elle sont de nouveau au fond d'un trou. Le fumier pourri sur lequel elles vivent, les rend malades et fiévreuses, leurs ongles sont gâtés.

Les veaux pas plus que les bœufs jamais ne quittent l'étable, on leur apporte la provende. Les vaches ne sont extraites de la fosse que pour être conduites chez Maître Bull. D'être à la lumière elles sont complètement affolées, se débattent et causent des accidents fréquents.

La brutalité du paysan envers les bêtes est inouïe. C'est ainsi qu'il les mène armé d'une fourche et les pique à tout instant au risque de leur causer des blessures fatales.

Philippe Visart étant au travail, à Schweringhausen, accompagne un beau jour son patron, le

fermier Schäffer, à la ville prochaine, il s'agit de livrer un bouvillon. L'animal est attaché à une carriole, et aussitôt le cheval est mis au trot, au bout d'un kilomètre le bœuf s'abat. Grande colère du paysan qui le fait relever à coups de pied. Au bout d'un deuxième kilomètre, le bouvillon tombe à nouveau. Furieux, le paysan fouette son cheval et fait traîner la malheureuse bête durant plusieurs centaines de mètres. Ses genoux et ses flancs sont à vif. Coups de pied dans les côtes, coups de bâton dans les yeux, elle ne se relève pas.

Le fermier s'éloigne en jurant pour chercher à la ville une charrette sur laquelle charger le bœuf.

A peine est-il parti d'une demi-heure, que mon ami, s'y prenant par la douceur, arrive à faire relever le bœuf et à l'acheminer, tout boîteux, vers sa destination.

Les chevaux sont un peu moins brutalisés, mais ils sont utilisés dès l'âge d'un an et demi, sont fort mal nourris et travaillent avec excès. Pour une culture où nous jugerions douze chevaux nécessaires, le Hanovrien s'en tire avec quatre.

Seul l'élevage du porc est rationnel. La porcherie constitue un bâtiment séparé et est bien comprise, dans certaines les loges ouvrent en même temps à l'extérieur et donnent sur un couloir central, ce qui rend très facile l'extraction du fumier et l'approvisionnement en litière et en mangeaille.

La culture principale est celle de la pomme de terre, viennent ensuite celles du seigle et du chou.

Les engrais chimiques sont connus, mais ils sont employés rarement avec discernement. C'est ainsi que la potasse (Kali), qui se trouve à l'état natif dans le sous sol, et qui est fort bon marché, est employée abusivement, alors que les nitrates et les phosphates, beaucoup plus chers, ne sont utilisés que par de rares individus.

Ces paysans sont extrêmement travailleurs, mais ils distribuent la besogne en dépit du bon sens.

Les enfants traînent aux abords des fermes, nus et faméliques, et s'élèvent tout seuls, recevant surtout des coups. Le soldat qui revient chez lui après six mois d'absence n'embrasse ni sa femme, ni ses enfants, tout au plus leur donne-t-il la main. Au bout d'une demi-heure, ayant fumé sa pipe, il se lève et va atteler le cheval.

Le paysan fait cinq ou six repas par jour, la nourriture, en général de la soupe, est pauvre, et il est forcé d'en absorber des quantités énormes. La rareté de la viande lui fait manger jusqu'aux poules crevées. Les veaux morts-nés, sont mis en conserve : c'est le plat du dimanche !

Y a-t-il un décès, le défunt est enfermé, seul, dans une chambrette. Au bout de deux jours ont lieu les funérailles. Les invités arrivent dès huit heures et se mettent aussitôt à manger et à boire. A dix heures le cercueil est hissé sur un chariot orné de feuillage, les proches parents montent dans un autre chariot, les invités suivent à pied, en titubant. Au retour, la beuverie recommence.

Ainsi que je l'ai appris de prisonniers qui travaillèrent dans d'autres régions de l'Allemagne, le mode de culture et les mœurs ne diffèrent guère de ceux du Hanovre. Partout les campagnards vivent dans un état proche de la barbarie. Par des conférences, des brochures de propagande, l'Etat s'efforce de modifier leurs procédés de culture, mais en même temps il met tout en œuvre pour les maintenir dans des idées d'un autre âge.

L'ignorance de ces paysans est grande. Ils demandent aux prisonniers si l'automobile est connue en Belgique. Leur répond-on affirmativement, ils restent sceptiques.

Le respect de l'autorité est poussé à l'extrême ; le garde-champêtre et le garde-forestier sont des personnages. A l'approche du gendarme, les enfants et la femme rentrent précipitamment au logis, tandis que le père s'avance à sa rencontre, le chapeau à la main, l'échine basse.

Les gens riches sont l'objet d'un respect ridicule. A Schweringhausen il y avait un propriétaire, être stupide et grossier, qui habitait Brême et ne venait dans ses terres qu'à l'époque de la chasse. Sur son passage les petites filles faisaient une révérence qui ressemblait à une gémulation. Le paysan parlait de lui avec une vénération comique.

75. RÔLE DE L'INSTITUTEUR.

L'instituteur aussi est un personnage, et sa qualité d'agent gouvernemental le fait redouter. Recevant sa formation dans des écoles normales où on lui inculque tous les principes de l'impérialisme, une fois nommé il continue à recevoir ses inspirations de Berlin, et comme il est bien payé, il s'efforce de répondre à ce qu'on lui demande : Faire, des enfants qui lui sont confiés, des citoyens dociles.

Les enfants suivent l'école, obligatoirement, jusqu'à quatorze ans. La classe commence par la prière et par un chant patriotique. Elle se poursuit par l'étude d'autres chants patriotiques et par la célébration de la famille impériale et la glorification des vertus civiques, telles qu'on les comprend à Berlin.

L'enseignement proprement dit ne vient qu'après et est très tendancieux.

La petite Lisbeth, du village de Schweringhausen, âgée de 12 ans, avait un cahier de compositions. Voici les sujets qu'elle avait eu à traiter : L'Empereur, L'éloge de Hindenburg, Les Hohenzollern, La grandeur

allemande. Le dernier devoir portait sur la Hollande. La petite avait débuté comme ceci : " La Hollande est située à l'ouest de l'Allemagne, géographiquement elle fait partie de l'Allemagne, car elle est arrosée par le Rhin allemand. C'est un pays où il y a beaucoup d'Allemands „ Dans ce devoir sur la Hollande, le mot Allemagne ou Allemand revenait à chaque ligne. L'enfant avait compris ce qu'on demandait d'elle. L'instituteur lui avait donné : Très-bien.

Un enseignement obligatoire compris de cette façon n'a pas pour objet l'émancipation du peuple, son but est au contraire de le maintenir dans une situation inférieure.

Cependant cette éducation civique ne suffit pas encore, et quand il sortira de l'école, il faudra que l'enfant soit en outre un soldat. Le dimanche, au lieu de flaner à l'aventure, les gamins se livrent, toujours sous la direction de leur instituteur, à des exercices militaires. Une vaste société, le *Jugendwehr*, enrégimente les enfants tant des villes que des campagnes. Les jours de congé, ils font des marches forcées ; au passage des agglomérations, ils se mettent par quatre, puis, fifres et tambours en tête, ils défilent au pas militaire.

En mai et juin 1916, un concours de tranchées fut organisé entre les différentes écoles de la région de Süttlingen. Les travaux achevés, un officier vint prononcer son jugement et remettre les récompenses. Les résultats furent publiés dans les journaux de la région.

Pendant les vacances, groupes de villages contre groupes de villages, les écoliers se livrent à la petite guerre. Des sections sont formées de fantassins, de pionniers, d'infirmiers, de mitrailleurs. Les maîtres d'école dirigent les opérations aidés par des militaires de carrière.

Ces opérations ont lieu tout aussi bien en temps de paix, et l'autorité prête même des mitrailleuses.

Partout où il y a un cinéma, les enfants chaque semaine y sont conduits : Le mariage de la Princesse X ; le baptême du petit Prince Y ; le défilé des Hussards de la mort, tels sont les films projetés. Les Allemands appellent cela : mettre le cinéma au service de l'instruction publique, alors qu'il n'est qu'un poison ajouté au poison versé dans ces petits cerveaux par l'instituteur.

Quand, au bout de huit ans, l'enfant quittera l'école, son bagage d'instruction sera mince, mais il sera discipliné et prêt à recevoir tous les jougs. La tyrannie du hobereau, du chef d'atelier, ou celle du sous-officier lui semblera toute naturelle. Surtout il sera convaincu que l'Allemagne est le centre de l'Univers, que c'est par excellence le pays de la culture et du progrès, et que vivre sous le régime prussien constitue le plus précieux des privilèges.

76. LE SORT DES PRISONNIERS OCCUPÉS A LA CULTURE.

Le prisonnier occupé chez le paysan avait l'avantage d'une certaine liberté. A part cela son sort était pénible. Le mal venait surtout de ce qu'il dépendait militairement tant de son paysan que des sentinelles.

D'après Philippe Visart, très modéré dans ses jugements, le quart des sentinelles avaient la haine du prisonnier, l'insultaient à tout propos, lui disaient qu'il n'était qu'un sâle prisonnier, qu'il devait travailler jusqu'à en mourir, etc. La lecture des ordres journaliers venus du camp, les fouilles pour trouver boussoles, cartes, argent, les observations parce que la chambrée était sâle, parce qu'un vêtement était taché, tout cela fournissait prétexte à vous tourmenter.

Toutes ces sentinelles, même les meilleures, aidaient le patron à tirer du prisonnier un rendement excessif, le faisant travailler quinze, seize et même dix-sept heures par jour. Le lever avait lieu à l'heure fixée par le patron. Le travail cessait en été à 9 h. 1/2 du soir.

La sentinelle, le patron, le bourgmestre, l'officier-inspecteur, tout ce monde qui disait au prisonnier qu'il n'était qu'un valet de ferme, qui lui répétait sans cesse qu'il devait travailler davantage, le démoralisait au point qu'il ne se rendait plus compte de son état, gagnait l'âme même d'un esclave et se trouvait satisfait lorsqu'après s'être tué au travail, le patron lui faisait un petit compliment.

Le paysan se nourrit presque exclusivement de soupe, le prisonnier était nourri en conséquence.

Au Kommando d'Eupingen les prisonniers rivalisaient d'ardeur, faisaient des concours à qui aurait fauché le plus vite un *Morgen* de blé, etc. tout cela pour obtenir un sourire du maître.

Quelques prisonniers étaient heureux, ceux qui se trouvaient chez une veuve ou chez une femme dont le mari était prisonnier.

Beaucoup de prisonniers revinrent de la culture complètement épuisés, certains en moururent. En février 1918, il y avait à l'hôpital d'Heilbronn un Français mourant de la tuberculose. Un jour, Visart, qui était de passage à Heilbronn, lui demande comment il peut être si gai. Il répond : " Je sais que je vais mourir, mais ici je suis tranquille, plus de sentinelle, plus de paysan pour me faire tuer au travail. L'appréhension de la mort ne peut me gâter le plaisir que je ressens d'être débarrassé de ces maudits paysans. J'aime autant mourir. S'il y a une survie, Dieu me la rendra heureuse, car mon enfer je l'ai fait sur cette terre. „

77. CHEZ LE HERR BARON VON REDEN.

Parfois les prisonniers sont occupés dans des *Ritter-Gut*, ou domaines seigneuriaux, où, au nombre de dix à cinquante, ils se livrent à la culture des champs ou à des travaux de défrichement.

De tous les prisonniers occupés à la culture, ce furent les plus mal lotis. Ces hobereaux, en effet, sont habitués à exploiter leurs serfs, et le prisonnier de guerre était pour eux une victime toute désignée. Ils savaient, par exemple, la vertu du pourboire et que deux marks glissés de temps à autre dans la main du Kommando-Führer le feront pourchasser les prisonniers comme des esclaves.

L'un de nous, Philippe Prins, ingénieur agricole, fut longtemps employé, en compagnie de cinquante autres Belges, au Ritter-Gut Oldendorf, près d'Hermansburg, chez le baron von Reden. Il me donna les détails les plus savoureux sur la vie de ce baron et sur sa façon de se comporter vis-à-vis des prisonniers. Sa mesquinerie allait jusqu'à compter les pommes de terre qui leur étaient destinées. Lui et sa femme ne sortaient guère de la cuisine où se préparait la soupe, et ils se livraient aux calculs les plus minutieux et les plus saugrenus pour la faire la moins coûteuse possible. Lorsque Prins réclamait auprès de lui au nom de ses camarades, il entrait dans toutes sortes de détails qu'un boutiquier eût rougi de donner. Sa femme, durant ce temps-là, se tenait près de lui, l'appuyant dans son argumentation et se passionnant pour la défense des intérêts les plus mesquins.

La rentrée des foins fut pour le Herr Baron l'occasion d'exercer sa manie. Cette récolte dura quinze jours pendant lesquels il se donna un mal incroyable pour recueillir les touffes qui tombaient du chariot ou restaient accrochées aux branches, Cela ne l'empêchait pas d'être très prétentieux, et ses serviteurs lui montraient tout le respect possible.

Les prisonniers qui travaillèrent chez d'autres de ces hobereaux me racontèrent des faits analogues. Les Gut-Besitzer, même les plus riches, sont extraordinairement avaricieux et ignards, tous traitent les prisonniers et leurs gens en esclaves.

78. LES MINES DE SEL. — LA MINE D'OLDAU.

Les mines de sel potassique ou Kaliwerk occupaient un nombre de prisonniers de plus en plus grand. Ce sel servait avant tout à fabriquer les gaz asphyxiants.

Les galeries se trouvent à des profondeurs variables et qui vont jusqu'à seize cents mètres. La chaleur y est telle que les hommes travaillent absolument nus, chaussés de galoches en bois, la transpiration ruisselle sur leur corps, l'air est irrespirable, chargé de vapeurs méphitiques et qui provoquent une somnolence invincible. Au bout de peu de mois les ouvriers sont atteints de furonculose persistante; souvent la moindre égratignure devient une plaie qui se creuse et s'agrandit.

Je crois intéressant de donner des précisions sur l'une de ces mines. C'est la mine appelée Prinz Adalbert à Oldau, Kreis Winsen, dans le Hanovre. Les prisonniers y occupés étaient en 1917 au nombre de quatre cents, dont trois cents Russes, onze Français, autant d'Anglais, les autres Belges, la plupart civils, seize militaires. Le travail s'opérait à six cents mètres et durait huit heures. La tâche imposée consistait à détacher le minerai et à le charger sur wagonnet. Au début chaque homme devait produire dix wagonnets, puis ce fut douze, quinze, vingt. En 1917 chaque équipe de deux travailleurs devait en produire quarante quatre. Si, au bout de la journée, ce travail n'était pas accompli, les équipes en défaut restaient 3 heures supplémentaires. Les prisonniers étaient surveillés par des civils allemands armés de révolvers. D'autres civils travaillaient avec les prisonniers et il leur arrivait de les frapper. Le travail du fond terminé, les prisonniers étaient remontés et astreints à des besognes telles que le déchargement du charbon, et cela plusieurs jours par semaine. Il en était de même le dimanche. Ce jour-là, en

principe, il y avait chômage, mais deux dimanches sur trois il fallait travailler, parfois la journée entière. Les autres dimanches ces hommes étaient enfermés dans un enclos étroit.

Le Kommando-Führer était un sous-officier du nom de Goldweg (?) auquel les prisonniers avaient donné le surnom de Crocodile, une sorte de géant complètement difforme, mais d'une force prodigieuse. Ses poings, ses coudes, ses épaules, ses genoux, toutes ses articulations étaient de travers, sa face bestiale portait comme son corps tous les stigmates du criminel-né. Voilà l'être qui fut choisi pour diriger quatre cents prisonniers !

Robuste ou chétif, malade ou non, tout homme de son chantier chaque jour fournissait ses vingt-deux wagonnets. L'excuse pour maladie n'était pas admise. Celui qui se déclarait malade, au réveil, était mis en demeure de se lever ; s'il refusait il était jeté à bas de sa paillasse par les sentinelles agissant sur ordre du monstre. Persistait-il encore, il était frappé à coups de crosse. Le 10 décembre 1916, quatre Anglais qui se disaient malades furent battus jusqu'à évanouissement, puis transportés dans la cage et descendus à leur travail. Ils y restèrent jusqu'à ce que les quatre-vingt huit wagonnets qu'ils devaient fournir à eux quatre fussent remplis.

Pas de jour où Crocodile ne distribuait soufflets ou coups de pieds, pas de semaine où il ne passait l'un ou l'autre à tabac. Pour ce faire, il posait sa montre sur sa table, car le temps du supplice était fixé d'avance, et alors il se mettait à taper. Quand le patient s'évanouissait, il ouvrait la porte et le poussait dehors, du pied. Cette peine fut endurée entre autres par le soldat français Raymond Rahier, du 94^e d'infanterie, et par le soldat belge Joseph Lamboray, du 14^e de ligne.

Les prisonniers étaient logés en plein bois et n'avaient accès ni à une ville ni à un village. Ils disposaient d'une cantine où, pas plus que dans les camps, ils ne trouvaient le moindre supplément de nourriture. Rien que des montres, miroirs, canifs, accordéons et autres articles de bazar. Et il leur fallait se contenter d'une nourriture infecte, soupe aux rutabagas, aux vesces et aux fèves de soja, à midi ; gruau d'orge ou farine de maïs, le soir. Ils n'avaient pas le temps de préparer ce qu'ils recevaient dans leurs colis.

Cette mine était un tel enfer que certains n'hésitaient pas, pour y échapper, à se mutiler. Crocodile s'en aperçut et, pour éviter que cela se répétât, il décida de laisser désormais les blessés, tous, volontaires ou non, sans pansement, retardant les soins plusieurs jours, et parfois des semaines. Il en fut ainsi pour le soldat français Henri André, du 74^e d'infanterie, qui s'était blessé accidentellement au pouce de la main gauche. Non seulement il ne fut pas pansé, mais Crocodile le força à continuer à travailler. Quand il obtint d'être soigné, la plaie s'était envenimée, il resta estropié (paralysie du pouce de la main gauche y compris l'articulation). Il en fut encore ainsi du Belge Jules Charlier, du 2^{me} lanciers, de Saive, qui perdit deux phalanges de l'annulaire de la main droite, pour être resté sans soins.

Parfois la mine d'Oldau recevait la visite d'un officier inspecteur. Reçu au champagne par le directeur, — je tiens ce détail de l'homme qui servait d'ordonnance à ce dernier, — il ne venait au Kommando que pour féliciter le Crocodile sur la somme de travail qu'il obtenait de ses prisonniers. (1)

(1) Voici les noms de quelques témoins belges : Nicolas Denée, de l'A. F. L., de Verlainé ; Jean Pierre Grieten, de l'A. F. L.,

79. LA MINE DE SEL DE LUGAU. — LA MINE DE SALZWERK.

Une très mauvaise mine aussi était celle de Lugau, qui dépendait du camp de Chemnitz, en Saxe. Le passage à tabac s'y pratiquait avec une violence extrême. Le 8 décembre 1916, les prisonniers refusèrent le travail parce qu'ils n'avaient pas eu à manger : les sentinelles les abattirent à coups de crosse. L'un d'eux, le soldat français Emile Aubertin, du 79^{me} d'infanterie, ne put se relever, la rotule était démise et cassée : il a été envoyé en Suisse comme invalide le 31 juillet 1917. Un autre, dont j'ignore tout, sinon qu'il s'appelait Guillaumain, eut la clavicule déboîtée.

Voici quelques détails sur la mine de Salzwerk, qui me sont fournis par Philippe Visart de Bocarmé.

a) Logement. — Baraques défendues par des palissades, des fils de fer, de nombreuses sentinelles qui ne barguignent guère pour tirer sur les fuyards.

Intérieur infect, manque de place, manque d'air, saleté des paillasses, insuffisance de couvertures.

b) Nourriture. — On peut acheter des pommes de terre à la cantine ; à cela près, la nourriture est celle des camps. L'insuffisance en est plus sensible qu'ailleurs à cause de l'excès de travail et des irrégularités et des vols dans le service des colis.

c) Travail. — Le travail à la surface est considéré comme un " filon „.

Le travail du fond occupe le plus de monde et est divisé en plusieurs fonctions toutes très dures, celle qui compte le plus de travailleurs consiste dans le remplissage des wagonnets. Descente dans la fosse

de Mons-Crotteux ; François Collard, de l'A. F. L., de Plainevaux-Boncelles ; Joseph Lamboray, du 14^{me} de ligne, de Sprimont, et surtout Bosschaert Oscar Albert, du 26^{me} de ligne, de Bruxelles, qui servait d'interprète.

à 6 heures du matin ; à 2 heures après-midi, ceux qui ont rempli 22 wagonnets peuvent remonter, sortie des autres à 6 heures du soir.

Des sentinelles se trouvent derrière les prisonniers et sont là pour accélérer le travail ; menacées elles-mêmes par leurs chefs, elles usent très volontiers de la crosse du fusil et de la baïonnette.

Le nouvel arrivé a pour lui une sentinelle spéciale qui compte exactement le nombre de wagonnets remplis et le temps mis pour les remplir. Se basant sur le temps mis pour remplir le wagonnet le plus vite chargé, la sentinelle établit si l'ouvrier peut remplir ses 22 (ou 25) wagonnets en une journée. Si oui, on l'y forcera par des injures ou des coups. Sinon, la surveillance continuera autour de lui, les coups et les injures le forceront à approcher le plus possible de la limite.

d) Le Feldwebel. — Le grand chef, est le Felwebel de la mine, un alcoolique et un fou.

Coiffé de travers, botté, traînant un sabre, sous le bras un nerf de bœuf, un gourdin dans la main gauche, le revolver au poing droit, le Felwebel se promène dans les galeries, excite les sentinelles, gesticule, tire des coups de feu, insulte tout le monde et se rend compte du travail de chacun. A l'heure des repas, pour se distraire, il tire quelques balles sur des tessons de bouteilles ; puis à nouveau excite les sentinelles à frapper les prisonniers. Le prisonnier "repéré,, par lui est appelé au bureau. Deux sentinelles, l'arme à la main, chargée, encadrent cette brute, qui pousse des hurlements et se met à frapper à la fois avec le gourdin et le nerf de bœuf.

Le Feldwebel préside à l'arrivée des nouveaux venus et les reçoit avec ces paroles textuelles : " Vous, Français, travailler ici jusqu'à décéder ,,.

Lorsque j'étais à l'hôpital d'Heilbronn, j'avais comme voisin de lit un nommé Albertini (chasseur alpin français), qui s'était évadé de cette mine ; il me disait : " Faire deux mois de cachot, ce n'est rien, mais le retour à la mine ! „ Pour n'y point retourner, Albertini resta à l'hôpital pendant 14 jours sans manger autre chose qu'un peu de conserves, la nuit, en cachette ; il voulait faire croire qu'il allait mourir et se faisait maigrir le plus possible afin d'être renvoyé au camp comme incapable de tout travail.

Albertini réussit à se faire renvoyer au camp, mais les privations qu'il s'était imposées étaient si dures qu'il faillit mourir pour de bon.

A plusieurs reprises le Feldwebel commit des meurtres. Le plus monstrueux fut celui du caporal français Corneille.

Plein de boisson et de colère, le Felwebel jurait et tempétait dans les galeries, il déchargea tout-à-coup à bout portant son revolver dans le dos de Corneille qui poussait un wagonnet ; aucun des assistants ne put s'expliquer pourquoi il avait tiré.

Le Feldwebel lui-même traîna le corps jusque dans la benne, et, seul avec le cadavre, il remonta ; à chaque étage il criait : " Voyez, Français, vous pas travailler, moi vous faire kaput. „

Dans ces mines de sel les accidents étaient extrêmement fréquents. Les précautions les plus élémentaires étaient négligées, et n'y eut pas de mois où nous ne pussions lire dans les journaux de la province de Hanovre le récit d'un accident où des prisonniers avaient trouvé la mort. Il y eut des catastrophes où 30 et même 100 de nos camarades succombèrent.

80. LES MINES DE CHARBON.

Les mines de charbon occupent beaucoup de prisonniers. Ils sont payés tantôt 60 Pfennigs, tantôt plusieurs Marks, mais ils n'arrivent pas à se procurer le moindre supplément à leur ordinaire : rutabagas, gruau, maïs, et au bout de peu de mois ils sont totalement épuisés. J'ai parlé à plusieurs de ces hommes. L'un deux, nommé Loire, de Valenciennes, mineur de profession et qui a été rapatrié le 11 juillet 1917, mourant, me dit que les éboulements dans les mines de Westphalie étaient journaliers et que les accidents mortels ne se comptaient plus, que cela tenait à la défectuosité des boisages : le bois manque et les hommes chargés d'étauçonner sont inexpérimentés.

81. LES KOMMANDOS DE MARAIS. — LE KOMMANDO DE TEUFELSMOOR.

Une grande surface de l'Allemagne est couverte de tourbières et de marécages. Dès les premiers mois de la guerre des associations de paysans se formèrent pour les mettre en valeur en utilisant les prisonniers.

Le travail consistait à faire des nivellements et à creuser des canaux de drainage, ou encore à extraire la tourbe. Ces marais sont inondés six mois de l'année, et les prisonniers, du matin au soir, pataugeaient dans une boue liquide. Ils reçurent en 1916 des bottes militaires usagées, mais longtemps il leur fallut travailler en sabots, des centaines sont revenus perclus de rhumatismes.

Certains de ces Kommandos étaient redoutés à l'égal des mines de sel. Tel le marais de Teufelsmoor, qui dépendait du camp de Hameln, dans le Hanovre. C'est là qu'étaient envoyés, leur punition achevée, les évadés, les condamnés du Conseil de guerre ou ceux

qui, simplement, avaient déplu à leurs maîtres. Pour ceux-ci, pas de pitié, fussent-ils malades.

Les prisonniers de Teufelsmoor étaient nourris d'un pain spécial, fait de paille hachée, de pelures de pommes de terre et de son. La soupe était débilitante et répandait une odeur pestilentielle. Les coups étaient distribués même sans motif, les insultes les plus basses prodiguées. Avec cela, il fallait travailler sans répit, si bien que les prisonniers maigrissaient et au bout de peu de mois tombaient malades : alors on les renvoyait au camp, leur faute était expiée.

L'un deux, le soldat français Henri Gady, du 9^e zouaves, étant à Teufelsmoor depuis deux mois sans être encore sur le flanc, résolut de s'empoisonner. Il fit macérer des bouts de cigares dans de l'urine, plusieurs jours de suite, puis avala cette urine et ces cigares. Il n'en mourut point, mais contracta une maladie qui en fit un squelette. Il fut envoyé en Suisse le 9 juillet 1917.

82. LES KOMMANDOS DE MARAIS. (Suite) — LE KOMMANDO DE KÖNIGSMOOR.

Le Kommando de Königsmoor, qui dépendait du camp de Soltau, ne valait pas mieux. Il était dirigé par le Feldwebel Foerstel, surnommé le Boxeur, une brute à la mâchoire carrée, au front étroit surmonté d'un crâne petit et épais, qui exerçait ses fonctions avec une cruauté consciencieuse et continue.

Quand son approche était signalée, un frisson courait sur l'échine des prisonniers. Il venait, arrogant et muet, les mains derrière le dos. Toute son attitude exprimait le mépris. Avant il frappait souvent, après 1916 il s'en remit à deux sentinelles qui cognaient à tout propos, de la crosse, et visant toujours la tête. Plusieurs eurent l'oreille décollée.

Les prisonniers logeaient dans des baraques fort basses où ils étaient entassés. Pour gagner de la place, les couchettes avaient été superposées et formaient deux ou trois étages, ceux qui étaient au-dessus avaient le nez contre la toiture. La nuit, défense absolue d'ouvrir une fenêtre, même au cœur de l'été, aussi l'air était-il irrespirable et, sitôt couchés, les prisonniers se mettaient à tousser. Les puces pullulaient et empêchaient, avec la chaleur étouffante, de dormir.

Un homme se déclarait-il malade et n'était-il pas reconnu comme tel par le médecin, le Boxeur le condamnait à remplir une cuvelle de deux cents litres en se servant d'une boîte à sardines ; la pompe où il s'agissait de chercher l'eau était distante de quatre-vingts mètres. Le condamné était surveillé par un des deux acolytes du Boxeur ; s'il s'arrêtait un instant, s'il avait le malheur de répondre, fût-ce par un signe, au bonjour d'un camarade, la sentinelle accourait et le frappait à la tête. S'il faisait sa besogne sans se mettre en défaut, irritée de n'avoir pas à frapper, la sentinelle le menaçait et lui disait des paroles comme celles-ci : " Prends garde ! si tu t'arrêtes, je frappe. „ Ou encore : " Quoi ! tu veux t'arrêter ! Attention ! Je te casse la tête. „

Parfois, au lieu de remplir cette cuvelle de deux cents litres en utilisant une boîte à sardines, le prisonnier était condamné à remplir au moyen de seaux les deux réservoirs qui alimentaient la Centrale électrique. Toujours talonné par une de ces sentinelles, au bout de la journée le patient était exténué. On le menait alors au cachot où il lui fallait dormir par terre, sans feu, sans couverture, même en plein hiver et par 25° sous zéro. Foerstel lui faisait retirer sa capote et ses vêtements de dessous.

Une autre peine consistait à courir au pas gymnastique avec, sur la tête, un sac à paille où avaient été

mises des pierres. Tous les vingt-cinq mètres, le condamné devait s'arrêter, déposer son sac, puis le reprendre, recommencer à courir, et ainsi de suite. Quand c'était Foerstel qui surveillait l'exercice, il prenait un sifflet et, à chaque coup, l'homme était contraint de se précipiter par terre, dans la boue. A Munster aussi cette peine se pratiqua durant un certain temps, mais sans le raffinement du sac. Par contre, le sous-officier qui surveillait, avait soin de siffler chaque fois que le prisonnier abordait une flaque d'eau, force lui était de s'y précipiter.

Songe-t-on à la démoralisation que traitements pareils entraînaient, démoralisation non seulement des victimes, mais encore de tous les autres prisonniers, témoins de ces ignominies auxquelles il leur fallait assister impuissants, et qu'ils devaient subir un jour ou l'autre ? Se représente-t-on bien ce que ce fut que de subir cette vie des mois et des années, et veut-on croire que la vie des prisonniers en Allemagne était un déchirement de toutes les minutes ?

83. LES KOMMANDOS DE MARAIS (Suite). — LES KOMMANDOS DE DEINSTEDT, DE FORST-ANFANG ET DE POGGEN-MOOR.

Le Kommando de Deinstedt, Kreis Bremerwörde, était un Kommando de marais. Il comportait en novembre 1916 presque tous Russes, quatre Français, dont trois civils, deux Anglais et quatre Belges.

Ils étaient répartis dans deux baraques. Froid intense. Pas de combustible à la date du 8 novembre 1916. Nourriture effroyable et que les Russes eux-mêmes parfois se refusaient à manger. Jamais de pommes de terre, sauf le dimanche où chaque homme recevait cinq pommes et un tiers de hareng.

Le régime était le suivant. Lever à 5 1/2 h. Travail

de 6 $\frac{1}{2}$ à midi et de 1 $\frac{1}{2}$ à 6. Le travail des champs alternait avec le défrichage d'un marais

Le chef du Kommando était un Ober-Leutnant (Lieutenant) qui commandait encore deux autres camps secondaires. Il était avocat, parlait français, on disait qu'il avait fait ses études à Liège. Il était fort brutal, même envers les trente soldats allemands. Les punitions étaient infligées fréquemment, notamment sur la plainte des fermiers employeurs.

Comme punition la peine du cachot et le stationnement au garde-à-vous ; le poteau et la course étaient appliqués avec cruauté.

Pour le poteau on faisait mettre le patient sur la pointe de ses sabots, la tête appuyée contre le poteau. Quand il était bien ficelé, on enlevait les sabots, l'homme n'avait plus contact avec le sol que par ses orteils. On ne le détachait que quand il était évanoui. Pour le rappeler au sentiment, on employait l'eau froide.

La course durait 3 $\frac{1}{2}$ heures, sous la surveillance d'un sous-officier qui, par le moyen d'un sifflet, forçait le prisonnier à se jeter par terre, à se relever, cent fois de suite. Tombait-il épuisé on le piquait de la baïonnette pour le faire relever et continuer.

Un jour de novembre 1916 le lieutenant assiste à ce spectacle en compagnie de sa femme et de son enfant. Le condamné était un Russe. Quand il fut évanoui le lieutenant vint le pousser du pied. Témoins : Henri Lemaire, de l'Artillerie de Forteresse de Liège, et Edouard Dejans, caporal, du 9^{me} de ligne. Autres témoins, Constant Canivet, de l'Artillerie de Namur et Charles Louis Luyks, de l'Artillerie montée : ces deux-ci étaient à Deinstedt depuis le printemps 1916, occupés comme mécaniciens à la Centrale.

Autres Kommandos de marais du même genre, celui de Forst-Anfang et celui de Poggen-Moor. Dans celui-ci on extrayait la tourbe. Chaque homme devait

produire 2.000 briquettes. La pluie n'interrompait pas le travail. Quand les prisonniers étaient totalement épuisés on les renvoyait à Munster.

83. LES KOMMANDOS INDUSTRIELS. — L'ACIÉRIE DE GEORG-MARIEN-HUTTE.

Le principal Kommando industriel dépendant de Munster était l'aciérie de Georg-Marien-Hütte, près d'Osnabrück. Ce Kommando comportait en décembre 1916, 221 Belges, 173 Français et plusieurs centaines de Russes. A côté de l'aciérie proprement dite, il y avait trois sièges (Abteilung) secondaires, Hüggel, Stahmer, Eisen und Stahlwerk. (1)

Durant les premières années de la guerre le sort des ouvriers occupés à Georg-Marien-Hütte fut effroyable. Longtemps on s'efforça de leur faire couler et tourner des obus. Ceux qui refusaient étaient soumis à la torture, on les forçait à rester debout, toute une journée, dans le soleil, la pluie ou la neige, on les privait de nourriture, on retenait leur correspondance, on les menaçait de mort, on les abattait à coups de crosse. La plupart finissaient par céder. Un d'eux, qui avait résisté à cent tortures, le Français Alphonse Lasnier, de la Fouins, En Jans, Loire Inférieure, fut placé entre les moules d'obus, hauts d'un mètre, dans lesquels ensuite on versait le métal en fusion. Lasnier eut tout un côté brûlé et en devint fou ! Ramené à Munsterlager en juillet (?) 1915, il raconta son histoire au Dr Richard, lequel s'inclina et fit un rapport demandant une enquête : le Dr Richard peu après était déplacé. Les

En décembre 1916, l'aciérie occupait 80 Belges et 15 Français, Hüggel 50 Belges et 10 Français, Stahmer 88 Belges et 10 Français, Eisen und Stahlwerk 2 Belges et 144 Français. J'ignore les chiffres concernant les Russes.

prisonniers ne furent plus contraints de couler les obus, mais il continuèrent à extraire le minerai qui servait à les fabriquer, à les véhiculer, et à en bourrer les hauts-fourneaux. Le travail resta excessif et la nourriture tout-à-fait dérisoire.

Prenons par exemple l'Abteilung Hüggel, qui était une mine de fer. Le logement y était convenable.

Le lever avait lieu à 5 heures. Le travail durait de 6 à 5, avec une interruption d'une demi-heure à 9 heures, de 1 1/2 heure à midi et d'une demi-heure à 3 heures. Il consistait à extraire le minerai, à le concasser et à le mettre sur wagonnet.

Le travail exigé n'était pas en proportion de la nourriture. Cette nourriture consistait en 250 grammes de pain et en une soupe distribuée à 5 heures. Il ne faut parler que pour mémoire du pseudo-café distribué le matin et à 3 heures. Le pain était distribué en deux fois, il était enduit de marmelade. Une fois toutes les trois semaines la soupe de 5 heures était remplacée par des pommes de terre et un hareng.

Les prisonniers reçurent heureusement, à partir de juillet 1916, 2 kilogs de biscuits par semaines, expédiés de France ; il recevaient aussi des colis de leurs familles (1) et des Comités d'assistance.

Le salaire était de 25 Pfennigs ! C'est avec cet argent que ces malheureux durent, pendant huit (?) mois se fournir de vêtements. L'usine ne leur fournissait que les sabots. Pendant longtemps il y eut contestation entre l'usine et la Kommandantur de Munster, chacune prétendant que c'était à l'autre à vêtir les prisonniers.

D'après les conventions internationales les prisonniers doivent être habillés par le pays qui les tient.

(1) Il est à souhaiter que les gouvernements restituent aux familles l'équivalent de ce qu'elles ont dépensé pour nourrir leurs prisonniers. Certains parents se sont saignés à blanc.

Les Allemands ne remplirent pas plus cette obligation que celle de les nourrir comme leur propres soldats. En 1914 ils distribuèrent au petit bonheur quelques centaines de sabots-galoches et de chaussettes. En 1915 ils distribuèrent, surtout aux Russes, les vêtements qu'ils avaient trouvés en Belgique dans les dépôts des régiments. Depuis juillet (?) 1916, en suite d'un ordre venu de Berlin, ils distribuèrent un veston tous les neuf mois, un pantalon, deux paires de chaussettes, un caleçon et une chemise tout les six mois. En principe ! En fait ils n'en firent rien. A Munster, le 1^{er} décembre 1916, ils n'avaient encore distribué aucune paire de chaussettes ; quant aux chemises et caleçons ils ne les délivraient qu'à ceux qui avaient le courage de revenir à la charge plusieurs fois. J'ai vu le Belge Lucien Martinon réclamer quatorze fois une chemise. Si nous n'avions reçu des vêtements de chez nous, nous serions allés nus.

84. LES KOMMANDOS INDUSTRIELS (Suite). — LE
KOMMANDO DE ILSEDER-HUTTE.

Kommando très important et qui comporte plusieurs sièges. Le pire est celui de Bergbau.

Bergbau comportait 200 Français, 200 Russes et 18 Belges.

Le travail consistait à concasser du minerai de fer et à le mettre sur wagonnet. Ces wagonnets cubaient vingt hectolitres. Au début chaque homme devait en remplir quatre. En novembre 1916 on en exigeait six et demi.

Le travail avait lieu de 6 à 6 heures, avec une demi-heure de repos à 8 heures, une demi-heure à midi, une demi-heure à trois heures.

Il faut compter en outre le chemin qui est à faire de la baraque à la mine, 3 kil. et $\frac{1}{2}$, matin et soir. A

plusieurs reprises les Allemands firent travailler le dimanche, notamment à l'époque où ils prétendirent exiger sept wagonnets. La nourriture consistait en 250 grammes de pain et en une soupe distribuée deux fois par jour, composée de rutabaga, de farine de maïs et de trois pommes de terre par tête. Les femmes occupées à la cuisine et les sous-officiers allemands faisaient le prélèvement, parmi les éléments destinés à la soupe, de ce qui était comestible. Le régime était épuisant. Nul n'y résistait, même les mineurs de profession. Tels Fernand Florichon, Français, du 33^{me} d'infanterie et Kléber Le Comte, du même régiment. Lorsque les prisonniers réclamaient, on leur coupait les deux kilogs de biscuits auxquels ils avaient droit et qui leur venaient de France. La fatigue et le manque de temps empêchaient de préparer les vivres reçus dans les colis.

Comme punition, rester en position six heures, dans la pratique jusqu'à ce que vous tombiez évanoui. En même temps privation de soupe. Un des hommes venus d'Ilseder à Munster le 13 novembre 1916, le caporal Français Joseph-Henri Yver, du 174^e d'infanterie, a subi cette peine.

La visite médicale était passée par un employé de l'usine, ex-infirmier, très ignorant. Il lui arriva d'envoyer au travail deux hommes qui, le lendemain, étaient reconnus atteints de pleurésie. Il en fut de même pour le Français Jules Binet, du 23^e colonial, qui fit une pleurésie sèche et resta cinq semaines sur son grabat.

Pour éviter que les prisonniers se portassent malades, les Allemands rendirent le séjour de l'infirmierie odieux. Elle fut enfermée par des ronces artificielles qui empêchaient même de faire les cent pas. Russes et Français furent mêlés. Les moins malades procédèrent à l'épluchage des rutabagas dans l'infirmierie même, ce qui produisait une odeur nauséabonde. Pour empêcher les prisonniers de préparer les vivres reçus de chez eux,

on retira le poêle. La nourriture était celle des travailleurs. Les très atteints recevaient un peu de lait. Un infirmier russe faisait l'élevage des lapins sous les lits. Défense était faite d'aérer. Obligation de rester couché, ne fussiez-vous que blessé à la main. Le Feldwebel le répétait souvent : " Puisque vous êtes trop paresseux pour travailler, pourrissez dans vos lits. „

Le séjour de cette infirmerie était odieux au point que, même malades, les prisonniers continuaient à travailler. Deux Français sont morts sans soins dans cette infirmerie, Jean Milon, du 33^e d'infanterie, atteint de pleurésie, et Boutard, prénom et régiment inconnu, atteint d'anémie cérébrale.

Parmi les prisonniers d'Ilseder-Hütte il y avait des instituteurs, des comptables et des ingénieurs. Les prisonniers ne se plaignaient pas des soldats qui les gardaient. Ils ne se plaignaient pas du logement : les baraques, quatre, étaient bien chauffées.

Les évadés faisaient leur cachot dans une cave.

Je parlai le 13 novembre 1916 à un homme de Bergbau, le Français Gabriel Lebriey, du 33^e d'infanterie, fait prisonnier à Douaumont, le 2 mars 1919. Il me dit, prêt à pleurer : « Je suis à Ilseder depuis le 2 avril 1916. Que n'ai-je été tué à Verdun ! Je serais mort sans souffrir alors qu'il me faut souffrir pour mourir quand même. Car je le sens bien, je suis épuisé, je n'en puis plus „. Dans l'attitude et la voix de cet homme on sentait le désespoir. Son visage portait les signes de la consommation.

Les prisonniers travaillaient en compagnie de civils allemands militarisés. Ils recevaient une nourriture très supérieure à la leur.

Certains prisonniers d'Ilseder, interprètes, sous-officiers, n'avaient pas à se plaindre.

Il en était ainsi dans les pires des Kommandos, et

en cas d'enquête par les Commissions neutres, c'étaient eux qui étaient exhibés. Pour conserver leur petit poste, ils s'abtenaient de parler.

85. LES CHANTIERS NAVALS.

Beaucoup de prisonniers étaient occupés dans les chantiers navals de Kiel, de Wilhelmshafen et d'Emden comme chaudronniers, mécaniciens ou monteurs. Un plus grand nombre travaillait dans ces mêmes ports au chargement et au déchargement du charbon de Westphalie; besogne très dure parce que la quantité de mètres cubes à manipuler était fixé d'avance. L'homme de métier trouvait encore à s'en tirer, mais celui qui n'avait jamais travaillé manuellement se tuait. J'ai lu une lettre écrite par le soldat E.... V. D., du 7^e de ligne, étudiant à Bruxelles, et qu'il avait envoyée en secret à un de ses amis resté à Soltau. Cette lettre était datée du 15 avril 1917 et disait qu'il travaillait dix heures par jour au déchargement des bateaux à Emden, que la tâche imposée était au dessus de ses forces, qu'il lui fallait l'accomplir néanmoins sous des menaces continues. Elle se terminait par ces mots : " Je ne sais si j'aurai encore le bonheur de te revoir, car dans trois mois, si je reste ici, je serait mort. Je ne tiens déjà plus debout, Nous n'avons à manger que des soupes dégoûtantes et qui ne contiennent rien de nutritif. Nos colis arrivent mal et nous n'avons ni le temps ni le moyen de préparer ce que nous recevons de la maison. Les Allemands, le Feldwebel et les sous-officiers, sont des brutes et ne font que nous insulter et nous menacer. Il faut travailler sans arrêt. „

86. LES KOMMANDOS DE REPRÉSAILLES. — FLENSBURG.

A plusieurs reprises les Allemands enlevèrent des camps un certain nombre de prisonniers pour les envoyer dans des camps de représailles.

Cela arriva notamment à Soltau. Les Allemands commencèrent par se plaindre de ce que les Français employaient leurs prisonniers aux travaux du front (1), ils passèrent bientôt aux menaces puis à l'exécution et, en janvier 1917, nous vîmes partir de Soltau trois cents malheureux Français.

Au printemps ils revinrent. Ils n'étaient plus qu'une poignée, les autres étaient morts ou se trouvaient à l'hôpital. Eux-mêmes étaient autant de squelettes. D'une voix éteinte, l'un d'eux me raconta leur calvaire. Dirigés sur le front, en avant de Verdun, ils avaient campé d'abord trois semaines en plein air. Après, ils avaient pris possession d'une méchante baraque. Pas de sacs à paille, ils couchaient sur des treillis tendus disposés en trois étages. La défense, absolue, leur fut faite de se laver. Ils étaient conduits à la besogne chaque jour. Les sentinelles empruntaient la route, eux devaient marcher sur les côtés, dans un terrain dont les obus et la pluie avaient fait une fondrière. Le travail consistait à creuser des tranchées. Parfois ils étaient bombardés par les canons français. Il y eut des tués. La soupe était de l'eau sale, le pain un mélange de son et de pelures de pommes de terre. Des hommes moururent en chemin, d'autres furent trouvés morts sur le treillis où ils dormaient. Au bout de trois mois, la représaille pris fin, les Allemands disaient que le gouvernement français avait cédé.

Certains camps secondaires, appelés Zwang-Kommandos, étaient destinés aux récidivistes de l'évasion et aux mauvaises têtes. Tel le camp de Flensburg. Le caporal Marcel Denies ayant tenté de s'évader par le

(1) Les Allemands eux-mêmes employèrent dès le printemps 1915 leurs prisonniers à creuser des tranchées derrière le front. Le premier dimanche de septembre 1915, je vis revenir à Munster des Russes qui y avaient travaillé, plusieurs étaient blessés.

Dannemark y fut enfermé quelque temps (mai 1916).

Flensburg comportait 350 hommes, tous évadés. Ils étaient répartis en trois catégories. Les prévenus, au nombre de 58, étaient enfermés dans une baraque gardée par deux sentinelles. " Notre situation, me dit Denies, était triste. Le pain, deux cents grammes par jour, était de très mauvaise qualité, la soupe se composait de déchets de pommes de terre distillées et de très peu de graisse. Pas de viande. La baraque (20^m × 5^m) était éclairée par quatre tabatières. Chaque matin, à six heures, nous étions conduits au travail, nous y restions jusque quatre heures, sans manger. La nuit, une cuvette placée au milieu de la baraque, servait de latrines. La literie se composait d'un sac à paille et de deux mauvaises couvertures, maculées de saletés, même d'ordures, dit Denies. Nous étions dévorés par la vermine, ce qui rendait nos nuits bien douloureuses. Nous ne recevions que fort peu d'eau. „

Les condamnés, au nombre de 60, après avoir effectué quatorze jours de Streng-Arrest, étaient au régime des prévenus, les tabatières de leur baraque étaient couvertes d'une toile noire.

Leur peine purgée, les évadés étaient versés dans le camp proprement dit. Le régime était le même que celui des condamnés, mais les baraques étaient plus claires. Insultes et coups pleuvaient. Denies fut frappé sauvagement au visage pour avoir demandé, étant atteint de malaria, de rester dans la baraque.

87. LES KOMMANDOS DE RUSSES.

Les Kommandos les plus mauvais étaient réservés aux Russes. Le pire de ceux qui dépendaient de Munsterlager était Misburg. C'était une carrière et une usine de ciment. Les prisonniers y étaient traités comme des forçats. Le sous-officier Russe Atamanof, qui avait gardé

des bagnards dans les mines de Sibérie, me dit que c'était le Paradis à côté de Misburg. Les accidents étaient nombreux, nulle mesure de protection n'existait. Beaucoup se mutilaient volontairement. Les prisonniers étaient exploités à mort.

L'excuse pour cause de maladie n'était admise qu'après une tripotée monstre.

Le nommé Ssemjon Kondraxhow, du 221^e d'infanterie, tuberculeux, déclara le 4 novembre 1916 qu'il était incapable de travailler. Il fut frappé comme plâtre et travailla encore toute cette journée. Pendant la nuit il se mit à râler. Transporté à Munster il y mourut le 7 novembre. Il avait travaillé jusqu'à son agonie. L'autopsie eut lieu. L'aide du médecin était un étudiant polonais de l'Université de Liège. Il me dit que Kondraxhow n'avait plus de poumons.

88. COMPARAISON ENTRE LE RÉGIME DES CAMPS ET CELUI DES KOMMANDOS.

D'une façon générale, on le voit, les prisonniers furent beaucoup plus malheureux dans les Kommandos que dans les camps.

Dans ceux-ci il y avait encore certaines distractions, le travail se réduisait pour la plupart à des corvées peu éreintantes, enfin il y avait le recours aux autorités. Dans les Kommandos les prisonniers étaient livrés à l'arbitraire tant des sentinelles qui les gardaient que des civils qui les occupaient. Les heures de travail n'étaient pas fixées et l'employeur était libre de faire trimer ses hommes de quatre heures du matin à dix heures du soir. Cela se pratiqua couramment dans les fermes. Cet arbitraire était plus grave dans les usines. Là les prisonniers avaient beau se plaindre, ils n'étaient pas écoutés, c'étaient des esclaves : travailler, travailler encore, travailler toujours et se taire, sinon

les menaces, les coups, la privation des colis, des lettres, la seule consolation de l'exilé.

Un officier inspectait les Kommandos chaque mois. L'employeur le festoyait, et il ne visitait les prisonniers que pour leur enjoindre d'obéir, de travailler davantage.

Dans les Kommandos industriels moins encore qu'ailleurs les plaintes n'avaient d'écho, et en cas de conflit entre l'employeur et la Kommandantur dont les prisonniers continuaient à dépendre, c'était l'Usine qui l'emportait. Ne travaillait-elle pas pour la guerre?



Conclusions

D'autres voix ont raconté les crimes commis dans les pays envahis, en ont cité les auteurs et en ont demandé justice. Je joins ma voix à la leur, et au nom des principes mêmes pour lesquels nous avons combattu, je demande que les tortionnaires des prisonniers soient poursuivis et punis.

C'est là une nécessité sociale. Jamais ceux qui ont souffert eux-mêmes et qui ont vu souffrir leurs camarades n'admettront qu'il soit passé une éponge sur ces crimes. Que les gouvernements le sachent et que, de gaieté de cœur, ils ne contribuent pas à grossir le flot des mécontents de ces centaines de milliers de militaires et de déportés civils qui attendent d'être vengés.

C'est aussi une nécessité morale. Si le peuple allemand ne devait pas être puni dans sa collectivité, si les criminels ne devaient pas être attraités devant les tribunaux, il n'y aurait plus de justice. C'est ce que la masse penserait et dirait, et cette idée contribuerait à démoraliser le monde.

C'est enfin une nécessité politique. Une pratique de longues années a acquis au peuple allemand des habitudes et des façons de penser qu'un régime républicain ne fera pas disparaître. Surtout ils conserveront cette qualité foncière de leur race, ils resteront prolifiques. Si l'on veut éviter que dans dix années ils envahissent à nouveau le monde, et que dans vingt ans ils songent à nouveau à piller leurs voisins, il faut qu'aujourd'hui on les punisse de leurs forfaits de façon si exemplaire qu'à jamais ils en gardent le souvenir.

Chevalier ERNEST DE LAMINNE.

Liège, le 1^{er} février 1919.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. 1

PREMIÈRE PARTIE.

Récit chronologique.

1. Dans Namur assiégé. — Prisonnier ! — Sur le chemin de l'exil.	6
2. Le camp des tentes. — La famine. — Le steeple-chase du 1 ^{er} septembre	16
3. Massacre de trois civils d'Aerschot. — Assassinat de neuf civils de Wesemael, Gelrode et Louvain	13
4. La famine. — Mauvais traitements. — La démoralisation .	16
5. Arrivée des premiers prisonniers anglais. — Le major Freiherr von Valentini. — L'humidité des tentes	18
6. Le service médical. — Piqûres anti-typhiques. — Le Feldwebel Oock. — Le Herr Unter-offizier Klaus, allemand de Bruxelles	20
7. Les canards. — Rôle de M. Emile Blavier	23
8. En corvée de jardinage. — Le soldat Tannenbaum	25
9. Le district Rodenwald	27
10. Les séides de Rodenwald. — Le sergent Pepler. — Les deux interprètes belges J. K. et A. V. de W. — Le chien de berger	29
11. Le lieutenant Beckmann. — La corvée du marais	30
12. Arrivée des premiers prisonniers russes. — Le camp du Telegrafan Platz.	32
13. Le Feldwebel Brandt. — R... T..., le docteur malgré nous	32
14. Le traitement des malades. — Le docteur Janssen. — Les infirmiers Gast et Deller.	34
15. Encore les canards. — La veillée de Noël 1914	36
16. Diminution des mauvais traitements.	37
17. Le martyre des prisonniers russes	38

18. Exploitation des artistes. — Général Plauel. — Oberst von Munchhausen, Kommandant Bökelmann	39
19. La famine augmente. — Rôle des journaux de Belgique. — Le premier envoi collectif de la ville de Liège.	41
20. Les nouvelles de la guerre. — Fête du Roi Albert, 8 avril 1915	43
21. Le camp du Rhislo. — Je m'évade. — Ueltzen	44
22. Hanovre. — Dusseldorf	46
23. En route pour la Hollande. — Repris.	48
24. Premier séjour au cachot	50
25. Relégué au camp russe. — Mes nouveaux compagnons	51
26. Encore les mauvais traitements	55
27. Exploitation des prisonniers russes. — Le feldwebel Ohnesorge. — Le sous-officier Klausling	57
28. La désinfection. — Cuisiniers et cantiniers belges du camp russe	59
29. Les Allemands me prennent mon carnet de notes. — Conséquence	60
30. Je suis remis au camp belge. — Le sergent-major A. H.	61
31. Mauvaises nouvelles de la guerre. — La corvée de terrassement	62
32. Nouveau séjour parmi les Russes	64
33. Le deuxième hiver. — Le soldat polonais. — Le sous-officier Vogt	65
34. Discipline allemande. — Le Drill. — Punitons militaires. — L'instruction des récupérés.	68
35. Le patriotisme des Allemands. — Les embusqués	71
36. Le vol dans l'armée allemande	75
37. Opinion des Allemands sur les prisonniers. — Tentatives politiques. — Les conférences de M. Finger.	76
38. La politique parmi les Ukrainiens	84
39. Mentalités allemandes. — M. Kassenbaum. — L'aumonier Klösser. — Ivrognerie. — Mensonge et naïveté	85
40. Mauvais tours joués par les prisonniers à leurs gardiens	88
41. La symphonie. — L'harmonie. — La dramatique	90
42. Visites de parents de prisonniers.	93
43. Le deuxième hiver. — Mort de Maurice Nélis.	95
44. Mauvaises nouvelles de la guerre. — Neurasthénie et folie	96
45. La fête du Roi, 9 avril 1916. — Départ des flamands pour Göttingen	101

46. Nouvelle tentative d'évasion. — Nouveau séjour au cachot	102
47. Encore la politique parmi les prisonniers. — Tentatives activistes. — Le Herr Professor Stange. — MM. Meert et Fabry, de Gand.	106
48. Les Nouvelles de la guerre, été 1916. — A la veille d'un troisième hiver. — Arrivée de deux cents blessés de la Somme	112
49. La tuberculose. — Défaut d'hygiène. — La vermine . .	115
50. Les Commissions médicales suisses. — La visite du 14 novembre 1916	117
51. Tableau de la vie au camp de Munster fin novembre 1916	119
52. Les punitions. — Le cachot de rigueur. — Abus de la prévention	122
53. Visite d'un colonel inspecteur. — Visite du capitaine espagnol Adrados.	125
54. Erection d'un monument aux prisonniers défunts . . .	126
55. Munster devient camp secondaire. — Mauvaises nouvelles de la guerre.	127
56. Nouvelle tentative d'évasion par Brême, Duisburg et Clèves. — Sur la frontière! — La prison de Goch. — Le camp de Friedrichsfeld	128
56 (bis). Je suis envoyé à Soltau. — Le cachot. — Le froid. Mort du civil Franz Overloo	132
57. Le martyr des déportés belges à Soltau	135
58. Ce que les déportés belges endurent à Munster . . .	139
59. Le rapatriement des déportés. — Démarche du cardinal Gasparri	140
60. Scène de brutalité dans la Strafe Abteilung. — Le Feld- webel Winkel	141
61. Je passe en Conseil de guerre. — Changement dans les idées du peuple allemand.	143
62. L'offensive alliée d'avril 1917. — Envoi de tous les pri- sonniers simples soldats en Kommando	145
63. Tableau de la vie au camp de Soltau en juin 1917 . .	147
64. Le service des biscuits et des colis	150
65. La démoralisation en avril-mai 1917. — Evasions . . .	152
66. La visite médicale à Soltau. — Le sort des malades . .	153
67. De l'envoi des malades en Suisse. — Encore le chef Arzt Buhtz	154
68. Le sort des hommes mutilés en Kommando. — Le cas de François Quéré.	156

69. Mes compagnons du « poulailler »	157
70. Scènes de sauvagerie à Ahlen les 22 et 23 août 1916	159
70 (bis). Je suis désigné pour les mines d'Emmen. — Je pars pour Constance	161
71. La caserne d'échange à Constance. — Le Feldwebel Grandadam	162
71 (bis). Enquête sur les camps. Je pars pour la Suisse	165

DEUXIÈME PARTIE.

Les Kommandos.

72. De l'envoi en Kommando.	167
73. Tout le monde en Kommando	169
74. Tableau de la vie des paysans	171
75. Rôle de l'instituteur	174
76. Le sort des prisonniers occupés à la culture	176
77. Chez le Herr Baron von Reden.	177
78. Les mines de sel. — La mine d'Oldau	179
79. La mine de sel de Lugau. — La mine de Salzwirk	182
80. Les mines de charbon	185
81. Les Kommandos de marais. — Le Kommando de Teu- felsmoor	185
82. Les Kommandos de marais (suite). — Le Kommando de Königsmoor	186
83. Les Kommandos de marais (suite). — Les Kommandos de Deinstedt, de Forst-Anfang et de Poggen-Moor.	186
83. Les Kommandos industriels. — L'aciérie de Georg-Marien- Hutte	190
84. Les Kommandos industriels (suite). — Le Kommando de Ilseeder-Hutte	192
85. Les chantiers navals	195
86. Les Kommandos de représailles. — Flensburg.	195
87. Les Kommandos de Russes	197
88. Comparaison entre le régime des camps et celui des Kommandos.	198
Conclusions	200



